



HAL
open science

Le combattant dans les Bibles illustrées du XIII^e siècle. Objets, personnages et affrontements

Théo Guignonis

► **To cite this version:**

Théo Guignonis. Le combattant dans les Bibles illustrées du XIII^e siècle. Objets, personnages et affrontements. Histoire. 2023. dumas-04477272

HAL Id: dumas-04477272

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04477272v1>

Submitted on 26 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Le combattant dans les Bibles *illustrées du XIII^e siècle*

Objets, personnages et affrontements

Présenté par Théo GUIGONIS

Sous la direction de M. Emmanuel BAIN



Bodley 270b, fol. 137v.

Aix-Marseille université

Master Histoire, civilisations, patrimoine – Mondes anciens et médiévaux

Aix-Marseille université

Master Histoire, civilisations, patrimoine – Mondes anciens et médiévaux

Le combattant dans les Bibles
illustrées du XIII^e siècle
Objets, personnages et affrontements

Présenté par Théo GUIGONIS

Sous la direction de M. Emmanuel BAIN

Année 2022-2023

Mémoire de master- Deuxième année

Remerciements

Pour conclure ce master d'histoire, j'aimerais remercier quelques personnes.

Je remercie tout d'abord Monsieur Bain, qui a bien voulu me suivre dans cette aventure intellectuelle et a toujours fait preuve de bienveillance envers moi.

Je remercie ma mère qui m'a soutenu dans mon parcours et mes choix.

Je remercie mes relecteurs, et notamment Anastasia pour ses remarques sévères mais plus que pertinentes.

Enfin, j'aimerais remercier mes amis et l'association des Seigneurs d'Orient qui continue de me faire rêver en reconstituant une période qui est pour moi source d'inspiration.

Introduction générale

Lorsque le chevalier Gornemant de Goort, initie Perceval aux armes, ce dernier se montre dès le début « si adroit dans le port de la lance et de l'écu qu'on l'eut dit homme à avoir passé sa vie entière dans les tournois et dans les guerres et dans l'errance par toutes les terres en quête de batailles et d'aventure »¹. Cet extrait illustre l'idéologie de la noblesse chevaleresque, inséparable des armes, et qui idéalement devrait avoir le monopole des activités guerrières. À leurs yeux, seule compte « une partie de l'espèce masculine, formée par les combattants dignes de ce nom, désignée par Dieu pour cet office, et l'épée qui leur fut remise solennellement le jour de leur adoubement porte témoignage de leur vocation : les chevaliers »². Le combat est tout à la fois leur fierté, mais aussi la raison de leur position sociale, puisque c'est en tant que défenseurs de leur proche qu'ils sont au sommet de la hiérarchie. Pour autant, la spécialisation des tâches militaires qui se développe à la fin du XII^e siècle et l'influence croissante de l'Église sur la notion de violence altèrent la perception des armes et de la guerre. Il semble alors intéressant d'étudier comment l'équipement guerrier et l'affrontement armés sont perçus et décrits avec l'arrivée de ces nouveaux acteurs. Pour étudier ces notions-là, il nous semble pertinent de nous pencher sur les modalités de représentations du combattant.

Plusieurs types de documents sont parvenus jusqu'à nous et nous permettent d'étudier ce domaine. Nous pouvons citer les sources textuelles issues des chroniques ou des romans de chevalerie, les sources iconographiques, ainsi que les artefacts archéologiques. Sous les conseils de notre directeur de recherche, monsieur Emmanuel Bain, nous nous sommes orientés en direction de sources iconographiques dans lesquelles de nombreuses scènes de batailles sont dépeintes. Ces images sont illustrées à travers des codes esthétiques mis en place par l'enlumineur. Étudier ces conventions permet de comprendre comment les combattants se pensent et se mettent en scène, notamment autour de leurs outils qui les caractérisent : les armes. En cela, l'étude s'inscrit dans la réflexion de Charles Brusten qui, après avoir étudié la *Chronique et geste de Johan de Preis, dit l'Outremeuse*, écrit :

¹ CHRETIEN DE TROYES, *Le Conte du Graal ou le roman de Perceval*, trad. fr. Charles MELA, Le livre de poche, 1990 v. 1424-1429.

² Georges DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard [diff. Gallimard], 1986, p. 68.

Il n'est pas interdit de penser, toutes proportions gardées, que ces descriptions sanglantes de Jean d'Outremeuse s'inspirent non seulement des clichés littéraires habituels, mais également de la réalité de son temps. Il faut rappeler ici qu'Olivier de la Marche disait les épées des archers bourguignons capables de sectionner bras et jambes, ou des couper un homme en deux, par le milieu du corps !³

Cela implique donc de considérer les images comme étant potentiellement révélatrices de certaines réalités du combat médiéval. Il serait préjudiciable de penser que toutes les représentations de la violence ne soient que le fruit d'exagération littéraire. Pour autant, notre étude s'intéresse autant aux objets tels qu'ils peuvent l'être matériellement qu'au biais de leur illustration dans les sources iconographiques. Une fois ces considérations prises en compte, notre directeur de recherche nous a orienté vers l'étude de deux *Bibles moralisées*⁴. Toutes les deux ont été produites à Paris, par plusieurs mains anonymes, peut-être sous une supervision ecclésiastique selon John Lowden⁵. La première est la *Bible moralisée de Tolède*⁶, dite de Saint Louis, achevée en 1234, et la seconde est la *Bible moralisée Oxford-Paris-London* (abrégée en *Bible OPL*), produite dans les années 1240, appelée ainsi en raison des différents lieux où sont conservés ses cahiers. La partie de cette *Bible* qui nous intéresse se trouve à Oxford, dans la *Bodleian Library*, conservée sous le nom *Bodley 270b*. On doit le nom de « Bibles moralisées » à Alexandre de Laborde qui utilise ce terme pour le titre de son étude du *Oxford-Paris-London*. Ce substantif désignait avant tout les manuscrits *français 166* et le *français 167*. La première occurrence du mot est découverte par Reiner Haussner, qui la trouve dans un manuscrit produit à Paris entre 1407 et 1420, maintenant conservé à Gand, le *Universitetsbibliotheek, MS 141*. Celui-ci est une copie des *français* et représente la Genèse avec ces termes : « *cy commence le premier livre de la bible moralisee translatee de latin en francois* ». Ces deux *Bibles moralisées* partagent la même disposition : seul le recto des folios est illustré par huit médaillons, chacun étant accompagné d'un texte en latin qui décrit ce qui est représenté, ce qui est censé figurer ou encore ce qu'il faut comprendre de l'image. Sur les huit médaillons, un sur deux représente une scène biblique, tandis que les autres sont une interprétation ou une réactualisation de ce passage. Sur le modèle de J. Lowden, nous les désignerons ainsi : les quatre médaillons à gauche de la page sont appelés, de haut en bas, A-a-B-b. les quatre médaillons de droites sont désignés C-c-

³ Ch. Brusten, *L'armée bourguignonne de 1465 à 1468*, Bruxelles, 1953, p. 87

⁴ La description des Bibles moralisées est essentiellement fondée sur Jonh LOWDEN, *The Making of the Bibles Moralisées: The Manuscripts*, University Park: Pennsylvania State University Press., 2000.

⁵ J. LOWDEN, *The Making of the Bibles Moralisées: The Manuscripts*, op. Cit.

⁶ Pour simplifier la démonstration, nous utiliserons l'abréviation *Mss I* pour désigner cette Bible-là.

D-d⁷ (Voir la Figure 47 du carnet d'illustration pour voir un exemple de folio complet). Les deux ouvrages se ressemblent énormément, ce qui s'explique par le fait que les artisans de la *Bible OPL* se sont inspirés de la *Bible de Saint Louis*, si bien qu'on les surnomme les Bibles jumelles⁸. Pour autant, il existe certaines variations entre les deux sources qui méritent parfois d'être commentées. La plus ancienne est offerte par saint Louis à Alfonse X le sage ; on trouve une mention de cet ouvrage dans les archives du roi de Castille en 1284 à Séville. La *Bible OPL*, quant à elle, est commanditée soit par saint Louis, soit par Blanche de Castille et est donnée à Henri III d'Angleterre. Ce sont donc des objets luxueux qui sont coûteux en travail, en peaux de mouton et en or puisque les illustrations sont agrémentées de feuille d'or. Or, il nous a semblé que ces sources ne suffisaient pas pour notre champ d'étude, car les médaillons sont trop petits. L'espace restreint déforme la perspective et empêche une représentation vraisemblable des armes et de leur utilisation. C'est pourquoi nous avons proposé d'adjoindre au corpus la Bible de Maciejowski, probablement réalisée entre 1244 et 1254, pendant la décennie qui entoure la croisade de Saint Louis. Daniel Weiss⁹ estime que le commanditaire de cette Bible est précisément Saint Louis, tandis qu'Alison Stones affirme qu'elle a été commandée par une famille aristocratique flamande, les Briennes. Récemment, les chercheurs semblent s'accorder à dire que cet ouvrage a bien été réalisé par des artisans du nord de la France. Chaque folio est divisé en quatre espaces qui décrivent une scène de la Bible. Nous avons décidé subjectivement de nommer les différents espaces des folios comme suit : l'espace en haut à gauche est la Partie I ; l'espace en haut à droite est la Partie II ; la Partie III se situe en bas à gauche et la Partie IV est en bas à droite. Il arrive parfois que certains espaces interagissent entre eux ou forment une continuité comme nous le verrons dans les nombreux exemples que nous utiliserons (Cf. la figure 46). Les écritures latines qui entourent les images sont plus tardives, car elles correspondent au style bolonais du XIV^e siècle et ne sont pas intégrées à notre étude. Au XVII^e siècle, on retrouve le manuscrit entre les mains de Shah' Abbas I (1585-1629) après que le cardinal Bernard Maciejowski le lui a offert en 1604. C'est ce don qui explique la présence d'écritures persanes ajoutées sur les folios. À ce moment-là, Shah' Abbas I détache trois pages du document qui traitent de la révolte d'Absalom. Ainsi, Richard Abel affirme que

⁷ Les médaillons désignés par une majuscules représentent une scène biblique, tandis que les médaillons désignés par une minuscule représentent une interprétation ou une réactualisation du médaillon précédent.

⁸ Aline DEBERT, « Les Bibles moralisées », 2016, <https://imageded.hypotheses.org/author/alinedebert>, consulté le 31 mars 2022.

⁹ William NOEL et Daniel WEISS, *The Book of Kings: Art, War & The Morgan Library's Medieval Picture Bible*, London, Third Millennium Publishing, 2007.

les folios 1 — 42 et le folio 46 sont conservés dans le manuscrit *MS. 638* de la Pierpont Morgan Library ; les folios 43 et 44 sont actuellement à la Bibliothèque nationale de France (*MS nouv. Acq. Lat. 2294*), et le folio 45 se trouve dans le musée J. Paul Getty à Los Angeles (*MS 16*). L'année précédente, dans le cadre de notre première année de master d'histoire, nous avons circonscrit notre corpus aux folios qui décrivent les épisodes présents dans les deux livres de Samuel et les deux livres des Rois selon l'édition de la Vulgate. Cependant, nous avons décidé cette année de réduire l'étude au premier livre de Samuel, aussi noté *Regum I*. Nous avons procédé à cette réduction du corpus afin d'abaisser le nombre d'illustrations à étudier et produire des analyses plus développées. Nous citerons à de rares occasions des images du corpus de l'année précédente lorsque cela est pertinent et que les illustrations sélectionnées cette années ont des lacunes. Le premier livre de Samuel narre la naissance de ce dernier, et de sa destinée de prophète. Au cours de sa vie, il rencontre Saul qu'il élève au rang de roi des Israélites. Or, celui-ci ne respecte pas les enseignements du Seigneur, ce qui lui aliène Sa bénédiction. C'est alors que David, encore enfant, est désigné comme le prochain souverain du peuple d'Israël. Le livre suit sa croissance et son développement, mais également la jalousie de Saul envers lui. Le livre se clôt sur la mort du premier maître d'Israël. Lors de ces évènements, l'armée israélite doit faire face à de multiples ennemis païens. C'est l'occasion pour les artisans de mettre en image de nombreuses scènes de bataille. Il s'agit donc de passages qui sont particulièrement intéressants dans le cadre de l'étude du combattant.

Pour comprendre notre approche du combattant, il nous faut rappeler l'état des recherches. Il n'est pas possible d'étudier notre sujet en délaissant les outils qui caractérisent le guerrier : l'armement. L'analyse historique des armes médiévales a commencé précocement, relativement peu de temps après que leur usage a été jugé obsolète. A partir du XV^e siècle, les armes à poudre prennent de plus en plus de place jusqu'à remplacer totalement les outils servant à se battre au corps à corps comme la hache, le bâton, mais aussi l'arc et l'arbalète. Certaines armes évoluent, telle l'épée médiévale qui s'allonge et s'affine pour devenir la rapière, mais d'autres tendent à disparaître. Bien que quelques-unes continuent de servir sur le champ de bataille ou dans le cadre de cérémonie — l'épée notamment —, ces objets ont alors une valeur plus symbolique que pratique. Ce sont en particulier les découvertes archéologiques qui ont initié les recherches, ou bien l'intérêt symbolique des épées de parade.

Tout d'abord, il faut savoir que dans l'étude des armes médiévales, l'épée a une place prédominante. En 1726, Józef Jędrzej Załuski étudie déjà les épées qui sont remises par le pape

aux monarques polonais¹⁰. Il amorce ainsi un mouvement de recherche dans lequel les épées sont systématiquement décrites et inspectées. On étudie les inscriptions, les matériaux qui composent l'objet. La première démarche de l'étude des armes médiévales consiste donc à l'inspection et à la publication d'inventaires, tandis que le combattant n'est pas étudié. C'est dans cette veine que s'inscrivent les travaux de Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc, bien que celui-ci se distingue des autres chercheurs en répertoriant également les autres types d'armes¹¹. Avec l'avènement du XX^e siècle, une autre méthode d'analyse se développe. Après avoir répertorié ces armes, les chercheurs proposent plusieurs classements des artefacts afin de mettre au jour une typologie. Les épées sont alors triées selon leur origine géographique, la forme de leurs composants, ou encore les matériaux de la lame. Jusqu'alors, l'étude des armes médiévales se focalise sur les artefacts datant du haut Moyen-Âge. Avec les travaux de G. F. Laking¹², l'intérêt des chercheurs s'oriente de plus en plus vers l'armement européen dans sa totalité, c'est-à-dire en prenant en considération les armes moins nobles que l'épée, telles que les armes de traits ou d'hast. Quelques années plus tard, A. Bruhn Hoffmeyer, pour la première fois, met sur le devant de la scène l'armement du bas Moyen-Âge avec sa monographie¹³. Enfin, dans les années 1960 sont publiés des ouvrages qui font aujourd'hui autorité ; il s'agit des travaux de R. E. Oakeshott¹⁴. Il traite séparément les lames, les pommeaux et les gardes des épées, si bien que son classement s'applique facilement aux artefacts provenant de l'Europe centrale. Cette typologie est jusqu'à présent la plus aboutie. Plus récemment, cette méthode de recensement des différentes armes utilisées au Moyen-Âge s'est prolongée, notamment sous la forme d'encyclopédies. Si certains font le choix de compiler ensemble tous les savoirs concernant la guerre¹⁵, d'autres décident de se focaliser sur les noms employés pour désigner une arme. Ainsi, Philippe Durand met au point un dictionnaire dans lequel les entrées sont des citations de sources. Une brève description de l'objet est donnée afin que le lecteur puisse se représenter l'objet¹⁶. Ainsi, ces premiers mouvements historiographiques ont pour objectif de mettre au jour les différents artefacts disponibles, et d'en faire une analyse matérielle qui se

¹⁰ J. J. Zaluski, *Analecta historica de Sacra, in die Natalis Domini...*, Warszawa, 1726.

¹¹ E. E. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, vol. 1-6, Paris, 1874-1875.

¹² G. F. Laking, *A record of European Armour and Arms through seven centuries*, vol. 1-5, London, 1920-1922.

¹³ A. Bruhn Hoffmeyer, *Middelalderens tveagede svaerd*, vol. 1-2, Kobenhavn, 1954.

¹⁴ R. E. Oakeshott, *The archeology of Weapons, Arms and Armour from Prehistory to the Age of Chivalry*, London, 1960.

¹⁵ Clifford J. ROGERS, *The Oxford encyclopedia of medieval warfare and military technology*, Oxford New York Auckland [etc.], Oxford University Press, 2010.

¹⁶ Philippe DURAND, *L'armement au Moyen Age*, Bordeaux, Éditions Confluences, 2012 - 2013, vol. 1 - 2.

concrétise en plusieurs propositions de typologie. Or, si cette approche met au centre de l'étude l'objet matériel, elle ne se soucie guère de son utilisation propre, des concepts qu'il peut incarner ou encore de l'individu qui les utilisent. Dans les années 1990, notamment avec l'influence des travaux de J. C. Schmitt¹⁷, et la perception de l'Histoire comme une Histoire totale, l'étude des armes médiévales change de paradigme.

L'étude de l'armement médiéval s'inscrit alors dans ensemble plus vaste, celui de l'étude de la guerre et de la violence à travers la *social history*. Des chercheurs et chercheuses, comme Christiane Raynaud¹⁸, interrogent différents types de source, tels que les chroniques ou les enluminures¹⁹. Dans cette approche, qui se concentre sur l'ensemble que forme la guerre au Moyen-Âge, les armes ne sont pas placées au centre de l'étude ; on les considère comme un outil de la guerre, un composant du combattant. C'est notamment visible dans les travaux de Claude Gaier. Dans le premier tome de son ouvrage *Armes et combats dans l'univers médiéval*²⁰, l'auteur commence à décrire l'équipement défensif et offensif des combattants, afin d'avoir une vue d'ensemble de ces personnages qui se déclinent en plusieurs figures (chevalier, sergent d'armes, archer, milicien, paysans, etc.). Cette présentation de l'armement est finalement une habitude héritée du premier mouvement de la recherche. Elle se différencie pourtant de l'approche de ces premiers chercheurs, car elle ne se limite pas aux seules épées, d'autant plus que Gaier apporte une nouvelle analyse en mettant au jour le rôle spécifique de chaque guerrier dans l'armée. Autrement dit, il se demande comment se bat l'ensemble des combattants sur un champ de bataille. Il explique que selon leur richesse (et donc la qualité de leur équipement), les individus n'ont pas le même rôle et se battent différemment²¹. Pour mettre en lumière ces connaissances, Gaier se fonde notamment sur la chronique de Jean d'Outremeuse. Il justifie son choix en expliquant que même si certains passages des sources textuelles sont stéréotypés selon les codes de la littérature épique et romanesque, les descriptions peuvent être conformes à la réalité. Il parle tout de même de certaines difficultés qui empêchent d'interpréter ces sources. En effet, certaines dénominations d'armes restent obscures ou bien trop générales : le mot « fer » peut désigner une multitude d'outils différents, si bien qu'il est difficile de se représenter précisément l'objet qui est évoqué. C'est d'ailleurs

¹⁷ J.-C. Schmitt, *La raison des gestes dans l'Occident médiévale*, Paris, Gallimard, 1990

¹⁸ Christiane RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle: d'après les livres d'histoire en français*, Paris, le Léopard d'Or, 1990.

¹⁹ Courant lancé notamment par Jean BOUDON, avec sa thèse « Évolution de l'armement en France du XIe au XIIIe siècle à travers l'iconographie » Aix-Marseille 1, 1968.

²⁰ Claude GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, Bruxelles, De Boeck, 1995, vol. 1.

²¹ Claude GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, Bruxelles, De Boeck, 2004, vol. 2.

pour faire face à ce type de difficulté que des dictionnaires comme ceux de Durand sont publiés. Si Gaier propose une approche englobante et générale de l'armement médiéval, Valérie Serdon préfère se spécialiser dans un objet en particulier et en faire une étude plus développée. Elle se focalise sur les armes de trait en menant une analyse qui prend en compte aussi bien les artefacts archéologiques que les chroniques et les descriptions iconographiques. Elle justifie explicitement son approche avec ces mots :

Il ne paraît pas inutile de rappeler en effet que toutes ces représentations n'acquièrent une valeur scientifique qu'à la condition d'une confrontation à un ensemble de sources comparables, quantitativement importantes et homogènes du point de vue chronologique et géographique.²²

Elle joint à ces différentes sources une analyse scientifique des phénomènes physiques qui déterminent la puissance et la portée d'un trait selon l'arme utilisée. Elle explique également qu'un regard critique sur les sources littéraires et iconographiques, qui sont teintées de symbolisme, est nécessaire afin de mieux comprendre comment étaient utilisées ces armes dans le groupe que compose une armée. C'est notamment ce dernier point qui caractérise ce second paradigme de l'étude de l'armement médiéval ; l'étude de son utilisation par des individus. Par exemple, un des chapitres de l'ouvrage de V. Serdon, *Armes du diable*, s'intitule « une archéologie du geste ». Or, ces chercheurs, pour étudier l'utilisation technique de ces armes, ne produisent leur analyse qu'à travers les témoignages des sources sans expérimenter eux-mêmes ce qui est raconté. Comment faire une archéologie du geste et dépasser les points qui demeurent obscurs si on ne s'approprie pas soi-même les mouvements qui sont représentés dans les sources iconographiques ou littéraires ? L'approche expérimentale permet alors de répondre à ces questions en plaçant le geste — exécuté par le chercheur lui-même — au centre de la réflexion. Avec cette nouvelle méthode, l'étude du combattant entre dans un autre paradigme.

C'est en tout cas la prétention de la démarche des Arts Martiaux Historiques Européens (AMHE). Celle-ci est présentée lors du séminaire technique de l'armement se déroulant le 5 décembre 2009 à l'université Paris I Panthéon Sorbonne, présenté par Gaëtan Marain et Alexander Pierre²³. Cette discipline consiste à étudier un ensemble de traditions martiales

²² Valérie SERDON, *Armes du diable : arcs et arbalètes au Moyen âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 67.

²³ Gaëtan Marain et Alexander Pierre, « La démarche des arts martiaux historiques européens (AMHE) », Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2009,

https://peamhe.files.wordpress.com/2012/08/091205_peamhe_demarche_amhe.pdf, consulté le 10 août 2022.

historiques européennes interrompues dont subsistent des traces écrites, notamment des manuels de combats qui apparaissent à partir du XIV^e siècle. Cela n'est possible qu'avec la systématisation d'Internet : grâce à cet outil, les bibliothèques mettent en ligne leurs collections ; certains historiens publient leurs transcriptions et traductions de manuscrits ; d'autant plus que les débats et les échanges sont mis en commun. Par ailleurs, c'est ainsi que nous avons réussi à constituer notre corpus. La spécificité de cette approche est de prendre en compte l'aspect martial et sportif de l'étude du combattant et l'armement. Autrement, la réflexion ne porte plus sur l'artefact ni sur la dimension sociale, mais sur l'individu en tant qu'acteur du combat. Pour cela, les pratiquants suivent un processus d'analyse qui commence par l'identification d'une source traitant du combat²⁴ ; vient ensuite une transcription ; une traduction ; une interprétation ; puis une mise en pratique pour vérifier cette interprétation. Il faut cependant différencier les AMHE de la reconstitution historique qui focalise son attention sur le mobilier et les mœurs d'une époque, tandis que cette approche martiale place le geste du guerrier au centre de son étude. Ainsi, la méthode des AMHE est novatrice en ceci qu'elle consiste à prendre en main des artefacts ou des simulateurs pour comprendre et incorporer les mécanismes du combattant en se référant sans cesse aux sources. Le geste et les modalités pratiques — voire physiques — du combat deviennent l'objet d'étude. Pour autant, afin de pratiquer cette approche sans risque de blessure pour les participants, des adaptations ont été effectuées et peuvent remettre en cause l'aspect objectif de cette méthode. En effet, l'usage de simulateur d'arme (c'est-à-dire l'utilisation d'épée en bois ou en nylon) et l'excès de protection peuvent biaiser la pratique avec l'indifférence aux coups que ces outils entraînent. Il est donc question de trouver une juste mesure entre adaptations nécessaires à la sécurité, et le retour perpétuel aux sources. Les AMHE sont encore une jeune discipline qui cherche encore à déterminer ses méthodes et ses outils de travaux, aussi bien théoriques que martiaux. Depuis, professionnels et chercheurs ont collaboré afin de consolider leurs acquis, leurs démarches de traduction et d'interprétation. Reconstitution historique et Arts Martiaux Historique Européen, notamment saisis par les amateurs, forment ce que l'on appelle « l'histoire vivante », avant tout destiné à diffuser du savoir au public²⁵. De nombreux chercheurs sont alors séduits par cette stratégie et la mettent au centre de leur étude. C'est par exemple le cas de Fabrice Cognot qui

²⁴ Il s'agit la plupart du temps de manuel de combat qui sont souvent illustrés, tel que le *Royal Armouries I. 33*.

²⁵ Vincent Torres, *La place du combat dans le milieu de l'histoire vivante : « Combattre au présent comme au passé »*, mémoire de deuxième année de master d'anthropologie, sous la direction de Laurent Sébastien Fournier, Université d'Aix-en-Provence, 2018.

cumule deux approches dans sa thèse²⁶. La première consiste à étudier les artefacts archéologiques militaires dans un espace restreint. Il suppose alors que les formes et la matière de ces armes contiennent des traces qui peuvent renseigner sur la création de l'objet, mais également sur son utilisation. À cette première méthode se joint une pratique physique afin que le chercheur se fasse détenteur d'un savoir-faire martial et mieux comprendre ce que montrent les sources. Pour cela, il suit la méthode des AMHE en s'appuyant sur les traités rédigés par les maîtres d'armes de la fin du Moyen-Âge. Autrement dit, avec la mise en valeur de l'interdisciplinarité, les chercheurs en armement croisent des sources archéologiques et une approche corporelle. Cette méthode est d'autant plus développée avec les travaux de Daniel Jacquet²⁷. Il pose ces manuels de combat de la fin du Moyen-Âge au centre de son étude, tout en les remettant dans leur contexte socioculturel. Il s'interroge sur le rapport entre ces ouvrages et la réalité martiale ; la plupart des manuels traitent du duel, c'est-à-dire d'une forme de combat ritualisé, qui se différencie de l'opération de guerre. Ses travaux ont donc pour but de s'approcher le plus possible de l'expérience du combat à la fin du Moyen-Âge, ce qui passe en particulier par le port de l'armure. Ainsi, il déconstruit les préjugés que l'on peut avoir sur ce domaine en expérimentant lui-même les pratiques de l'époque²⁸. Cependant, son analyse se limite aux manuels de combats qui apparaissent au début du XIV^e siècle. Comment peut-on alors étudier les représentations du combat médiéval dans les périodes précédentes, comme c'est le cas pour notre étude qui porte sur l'armement du XIII^e siècle ?

C'est ce que propose Gilles Martinez lorsqu'il publie sa thèse en 2018 et en fondant ses recherches sur des sources iconographiques et les romans chevaleresques tel que le *Roman de Joffre*²⁹. Il explique, comme l'a déjà fait Claude Gaier avant lui, qu'à travers les exagérations, il était possible de tirer certains indices de la lecture des scènes de combats. Afin de confirmer ses interprétations, il expérimente lui-même ces mouvements, puis partage ses conclusions dans le cadre des AMHE en tant qu'instructeur de combat historique dans la ville de Rochemaure. Il a donc une approche sportive du combat médiéval. Il invite les autres chercheurs à discuter et

²⁶ Fabrice Cognot. *L'armement médiéval : les armes blanches dans les collections bourguignonnes. Xe - XVe siècles.. Archéologie et Préhistoire*. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2013. Français.

²⁷ Daniel JAQUET et Bertrand SCHNERB, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIVe-XVIe siècles)*, Neuchâtel, Éditions Alphil Presses universitaires suisses, 2013.

²⁸ Voici par exemple un lien pour visionner son court métrage « Obstacle Run in Armour » <https://www.youtube.com/watch?v=pAzIIUvIQw>

²⁹ Gilles MARTINEZ, « Des gestes pour combattre. Recherches et expérimentations sur le combat chevaleresque à l'époque féodale : l'exemple du Roman de Jaufré (Paris, BnF, ms. fr. 2164) » Thèse de doctorat, Montpellier 3, 2018.

à tirer des enseignements de ses propres travaux lors des nombreux stages qu'il organise. Ainsi, la recherche sur le combat médiéval est passée par plusieurs paradigmes. Le premier mouvement historiographique consistait à décrire et à faire des typologies des artefacts archéologiques qui sont parvenus jusqu'à nous. On peut dire que c'était l'objet qui était au centre de l'étude. Dans un second temps, après les années 1990, les armes sont étudiées en tant qu'élément parmi d'autres dans l'ensemble qu'est la guerre. C'est le rôle social des armes qui est interrogé. Enfin, depuis les années 2010 avec le développement des AMHE, c'est le geste martial qui est au centre de l'attention. La question à laquelle les chercheurs contemporains essaient de répondre est : comment se battaient les combattants au Moyen-Âge ?

Ce mémoire a donc pour prétention de participer à l'élaboration d'une réponse à cette question à travers l'étude de l'armement et de la guerre du XIII^e siècle dans les Bibles illustrées. Évidemment, il est nécessaire de porter un regard critique sur ces illustrations qui obéissent à un ensemble de règles artistiques, mais qui sont également révélatrices de la perception que les contemporains ont de l'armement et de leurs propres actions. Autrement dit, l'étude de ce corpus nous pousse à nous demander quelle est la part de symbolisme et la part de réalisme dans ces sources. Notre étude s'interroge également sur la conception du combattant au XIII^e siècle, notamment en mettant en lumière les précédés utilisés dans nos sources pour comprendre les valeurs de l'idéologie chevaleresque. Cela implique donc une approche pluridisciplinaire ; entre analyse des représentations des armes, les significations qui sont attribuées à ces outils de guerre et l'étude des valeurs qu'incarnent les personnages se servant de ces objets, nous souhaitons montrer comment peut s'interpréter la figure du combattant dans les *Bibles illustrées* du XIII^e siècle.

Pour ce faire, nous procédons à une étude multiscalaire. Le premier chapitre traite de l'équipement militaire en tant qu'objet. Nous ferons ainsi une présentation exhaustive des armes que nos sources contiennent tout en compilant les recherches universitaires qui se focalisent sur ces objets, auxquelles nous ajouterons nos propres hypothèses. Cette approche nous permettra dans un second chapitre d'étudier l'individu qui porte les armes présentées. Il s'agit alors de savoir ce qui fait d'un individu un combattant. Enfin, notre troisième chapitre consiste à mettre en lumière la façon dont ces combattants se situent dans une société où la guerre n'est pas seulement matérielle, mais a aussi son pendant spirituel. Autrement dit, nous étudierons l'intégration du combattant au concept de *miles Christi*.

Chapitre I :
Typologie de l'armement

Dans le cadre de l'étude de la violence, de la guerre et du matériel militaire, commençons par un relevé des différentes armes. Peu d'ouvrages ou d'articles dressent un inventaire complet de ces objets visibles dans les sources utilisées. Certains historiens fournissent certes des analyses très poussées sur une arme ou un équipement militaire en particulier, mais ne mettent pas forcément leur objet d'étude en lien avec les autres armes du corpus. Notre chapitre a donc un objectif double : un travail d'identification de toutes les armes présentes dans nos documents pour dégager une vision réaliste du matériel que l'on peut trouver sur les champs de bataille au XIII^e siècle ; ainsi que de produire une synthèse précise des différents savoirs à propos des armes du XIII^e siècle tout en y apportant nos hypothèses personnelles. On constate qu'il y a une grande disparité dans les armes représentées. Cette diversité de traitement est expliquée dans le deuxième chapitre.

Pour ce travail, il est nécessaire de définir les qualités qui font d'un objet une arme. La réflexion est déjà lancée par Christiane Raynaud lorsqu'elle montre que la distinction entre une arme et un outil n'est pas évidente et que certains exemples peuvent passer d'une catégorie à une autre selon les circonstances³⁰, ce qui est notamment le cas de la hache³¹. Suivant son modèle, nous définirons comme arme offensive ce qui peut être utilisé pour guerroyer, dans le but de blesser ou meurtrir un individu. Or, il serait préjudiciable de laisser de côté l'armement défensif : l'équipement militaire qui permet de se protéger et de survivre dans un contexte de violence. Leur représentation dans les *Bibles* illustrées n'est pas systématique dans les scènes guerrières. Il est donc pertinent de s'interroger sur le type de situations dans lesquelles on trouve ces armes offensives et défensives.

³⁰ Christiane RAYNAUD, *Armes et outils*, Paris, le Léopard d'or, 2012.

³¹ Christiane RAYNAUD, « *A la hache !* » : *histoire et symbolique de la hache dans la France médiévale, XIII^e-XV^e siècles*, Paris, Le Léopard d'Or, 2002.

Partie I Les armes offensives

Lorsque l'on analyse la représentation de l'armement offensif dans les *Bibles* illustrées, on constate tout d'abord que les *Bibles moralisées* consacrent moins de places à l'équipement militaire que la *Bible de Maciejowski* comme le montrent les graphiques mis en annexe. Dans la *Bible* de Tolède, sur les 140 médaillons qui illustrent et interprètent le *Regum I*, 36 d'entre eux contiennent des armes, soit seulement 26% (cf. Annexe A). De façon assez similaire, on en trouve dans 28% des 156 médaillons de la *Bible Oxford-Paris-London*, c'est-à-dire dans 44 médaillons (cf. Annexe B). Les occurrences d'armes dans les *Bibles moralisées* sont minoritaires et représentent un peu moins d'un tiers des illustrations. C'est l'inverse dans la *Bible de Maciejowski* : pour un total de 120 parties³², 71 d'entre elles comportent des armes, soit 59% (cf. Annexe C). Le rapport est ici inversé puisque c'est presque deux tiers des illustrations qui font le sujet de notre analyse. Cela montre bien que le traitement de l'armement ainsi que le style artistique ne sont pas les mêmes entre ces différentes *Bibles* illustrées.

Cette différence peut s'expliquer par plusieurs éléments. Une première hypothèse consiste à dire que les médaillons des *Bibles moralisées* sont plus petits que les parties de la *Bible de Maciejowski* : par souci de place, les enlumineurs ont peut-être mis moins en avant les armes. On peut également penser que ce n'est pas le centre d'intérêt des *Bibles moralisées* qui seraient davantage focalisées sur des sujets religieux que guerriers. Pour autant, la comparaison reste pertinente dans le sens où l'on trouve des données parfois similaires ou contradictoires. Pour commencer, de quels armements parle-t-on ? Afin d'organiser le propos, nous trierons les armes en trois catégories : les armes à distance, que l'on pourrait appeler « arme de jet » ; les armes de mi-distances, celles qui ont un manche assez éloigné pour tenir l'ennemi à distance, donc les « armes d'hast » ; et enfin, les armes courtes, utilisables au corps à corps et à une main.

A) *Les armes de jet*

Incontestablement, les armes de jet sont les moins présentes du corpus malgré leur utilité stratégique sur le champ de bataille. Dans la *Bible de Maciejowski*, en comptant aussi bien les

³² Chaque folio de la *Bible de Maciejowski* se divise en quatre espaces de même taille que nous avons subjectivement décidé d'appeler « partie ». Ces espaces peuvent illustrer des passages précis de la *Bible*, mais parfois deux espaces côte à côte forment une seule scène. Nous les comptons malgré tout comme deux parties distinctes.

armes que les munitions, elles représentent moins de 7% de l'ensemble de l'armement représenté, et encore moins dans les *Bibles moralisées*.

1) Engin de siège

Dans notre corpus, on note la présence d'une *bricole*, un engin de siège, dans la partie I du *MS M. 638, fol. 23v* (Figure 1) qui représente précisément l'attaque de la ville Jabès en Galaad par les Ammonites. Apparue au XII^e siècle, il s'agit d'une des machines à contrepoids les plus simples : deux poteaux latéraux servent de pivot à un *bras* central, dont les deux *branches* sont de longueur inégale. Sur la *branche* la plus courte figure un contrepoids – figuré dans l'illustration par cette poutre épaisse à laquelle sont attachées les cordes de halage-, et sur la plus longue se trouve la fronde qui contient le boulet. Ce *bras* central pivote donc verticalement et passe entre les deux poteaux latéraux une fois qu'il a envoyé le projectile. La *branche* la plus longue étant la plus lourde, elle repose au sol, et c'est par « traction humaine », c'est-à-dire en tirant sur les cordes de halage, que le pivot vertical s'effectue, facilité par le contre poids, parfois alourdi par l'ajout de plaque de fer³³.

À partir du « calcul des rapports entre l'axe et la courbure du crochet »³⁴, il est possible de déterminer quand la poche s'ouvre et libère le projectile et ainsi estimer sa trajectoire. D'après certaines expérimentations, dont celles qui sont faites au château des Baux de Provence, il faudrait jusqu'à dix individus pour faire fonctionner l'engin, qui enverrait des pierres de dix à trente kilogrammes à environ 80 mètres. On voit par ailleurs sur l'illustration un servant voire un artilleur retenir le boulet pour que la puissance du pivot développe un maximum d'énergie en un minimum de temps. Avec une équipe entraînée, il serait possible de lancer un projectile par minute³⁵. Le poids des boulets est encore faible par rapport au trébuchet qui est capable d'envoyer des rocs qui font jusqu'à 140 kilogrammes. On peut donc s'interroger sur la réelle efficacité de la *bricole* face à des murailles. Pour autant, ce type de machine à traction humaine serait terriblement efficace contre des charges de chevalier en armure ou contre une formation de ligne³⁶. On retrouve cette machine dans la partie III du *MS M. 638, fol. 46v*. Si l'on se fie au bas-relief qui est déposé à l'église Saint-Nazaire à Carcassonne, ce serait un de ces engins qui aurait percuté Simon de Montfort au visage lors du siège de Toulouse. Il

³³ Renaud BEFFEYTE, *L'art de la guerre au Moyen Age*, Rennes, Ouest-France, 2005.

³⁴ *Ibid.*, p. 79.

³⁵ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, *op. cit.*, p. 85-86.

³⁶ R. BEFFEYTE, *L'art de la guerre au Moyen Age*, *op. cit.*, p. 78.

fut envisagé de l'enterrer avec son heaume, car quand ses fidèles voulurent « lui ôter le casque, la cervelle venait avec »³⁷. La bricole est utilisée jusqu'au XV^e siècle parallèlement à d'autres appareils plus puissants.

2) Arcs et flèches

Moins mortels, mais pouvant lancer un projectile plus loin, les arcs sont des armes de trait composées d'un *corps* ou *fut* central qui est courbé à l'aide d'une corde fixée à ses extrémités qui passe par les *encoches* tel qu'on le voit sur l'arc tenu par le soldat en haut de la tour dans Figure 1. La corde, fine et résistante, est un assemblage de fibre telle que le chanvre, le lin ou la soie, ou encore de boyaux qui sont fréquemment lustrés. À ses extrémités se trouvent des *boucles* qui sont fixées aux *encoches*. Elle est tendue par l'archer et la tension relâchée permet d'envoyer une flèche³⁸. Les plus entraînés décochent entre dix et douze projectiles à la minute³⁹. Le médaillon B du *Mss 1 fol. 107v* (Figure 2) montre par exemple que le centre du *corps*, la *poignée*, est plus épais que les extrémités qui doivent être suffisamment souples pour se s'arquer puis revenir à leur position d'origine une fois le trait lancé. Les arcs se divisent normalement en deux catégories : les arcs simples qui sont taillés d'une seule pièce, et les arcs composites qui sont faits de plusieurs matériaux solidement assemblés (bois, corne, tendons)⁴⁰. Sur le médaillon B du *Bodley 270b, fol. 139v* (Figure 3), on distingue sur la poignée de l'arc de Jonathan un renfort qui est sûrement fait à partir de cuir ou de ligature de nerfs pour avoir une meilleure saisie de l'objet. Cette caractéristique en fait un arc composite. Au-delà de ces deux grandes catégories, les arcs peuvent se ranger ensuite dans plusieurs types de famille selon leur apparence (cf. Annexe D). L'arc de la Figure 3 est un arc droit court, qui est utilisé notamment pour sa grande mobilité au prix d'une puissance de tir réduite. Les arcs présents dans la Figure 1 et dans la partie III du *MS M. 638, fol. 34v* (Figure 4) sont difficile à identifier, car la tension de la corde modifie la forme du *corps*. Pour autant, il semble que l'on peut les catégoriser d'arcs français, c'est-à-dire un arc qui présente des branches légèrement recourbées au niveau des extrémités, là où passe la corde⁴¹. L'arc de la Figure 2 surprend par sa taille, et l'on peut estimer qu'il s'agit d'un *longbow*, pouvant faire entre 1m80 et 2m de hauteur. Il est considéré comme

³⁷ Cité par *Ibid.*, p. 79.

³⁸ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age, op. cit.*

³⁹ Claude GAUVARD, Alain de LIBERA et Michel ZINK, *Dictionnaire du Moyen Âge*, 2e édition., Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 77. Entrée écrite par Bertrand Schnerb.

⁴⁰ V. SERDON, *Armes du diable, op. cit.*, p. 30-40.

⁴¹ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age, op. cit.*

la version la plus répandue durant l'époque médiévale à partir du XIII^e siècle⁴². Enfin, l'arc représenté dans la partie I du *MS M. 638, fol. 32r* (Figure 5), semble être un arc double convexe puisque ses branches se courbent de façon accentuée. Hors corpus, il est tout de même intéressant de souligner la présence d'un *Qum-Darya bow*, dont la distorsion est particulièrement prononcée au niveau de la poignée dans le médaillon B du *Bodley 270b, fol. 173v* (Figure 6). Cet arc-là est inspiré par les arcs des peuples nomades venus de l'est. De la même façon, l'arc scythe qui a un profil atypique avec une double courbure près de la poignée et des extrémités fléchies est visible dans le médaillon D du *Mss I Fol. 150* (Figure 7). Ainsi, la diversité est marquante malgré un nombre d'occurrences réduites. Le rapport est plutôt inversé lorsque l'on parle des munitions : les flèches.

On trouve 26 occurrences de flèches dans notre corpus. Bien qu'il existe plusieurs modèles de projectile, chacun répond à une utilité. Ainsi, les types de traits n'ont pas tous la même taille et la même épaisseur. Dans la Figure 3, les flèches sont vraisemblablement trop grandes et trop épaisses – c'est-à-dire trop lourdes – pour pouvoir voler. Au contraire, la Figure 5 représente des exemples bien plus fins avec une longueur bien plus raisonnable. Cette différence est expliquée par Valérie Serdon. Selon elle, la taille d'une flèche n'est pas définie par le format de l'arc, mais dépend de l'archer. En effet, pour un bon usage de la flèche, il faut que la *hampe* -partie centrale en bois- de la flèche soit retaillée par son utilisateur selon son allonge, c'est-à-dire sa capacité à éloigner la corde de la branche⁴³. Cela signifie qu'il faut obtenir la distance adéquate entre la main de corde, ramenée au niveau du menton, et la main d'arc qui est tendue. Une flèche trop longue serait déséquilibrée après avoir été décochée. En moyenne, les artefacts archéologiques ont délivré des projectiles d'environ 720 mm de long⁴⁴. Il semble vraisemblable que les *Bibles moralisées* aient fait le choix artistique de ne pas être réaliste, mais plutôt de convoquer un imaginaire de la flèche, là où la *Morgan Bible* a choisi de se rapprocher davantage de l'aspect matériel de l'objet. Cela s'explique encore une fois par l'inégalité d'espace entre les deux types de source. Il est également possible que les différences de style esthétique soient à l'origine de cette différence ; les *Bibles moralisées* semblent à ce moment de l'analyse représenter davantage des évocations d'armes – qui pourtant font parfois preuve d'un souci du détail surprenant- qu'une description réelle du matériel. Nous y reviendrons plus tard.

⁴² V. SERDON, *Armes du diable, op. cit.*

⁴³ *Ibid.*, p. 33-40. "Espace et diversité de l'archerie médiévale".

⁴⁴ *Ibid.*, p. 147-160. "Le mobilier archéologique : typologies et technique".

Cette analyse semble d'autant plus pertinente que les médaillons des *Bibles moralisées* n'ont qu'un espace réduit pour représenter des objets, ce qui vient fausser la perception des échelles.

Au-delà de la partie centrale, une flèche est aussi constituée d'une pointe. Si certains modèles primaires ont certainement leur extrémité taillée à même le bois de la *hampe*, l'ajout d'une pointe en fer la rend plus lourde, et donc plus efficace face à tout type de cible. Pour emmancher cette pointe sur la *hampe*, deux techniques sont possibles. La première est celle qui est représentée sur tous les folios de la *Morgan Bible*, comme on le voit sur la Figure 5. Elle consiste à étirer et aplatir le côté non pointu du fer. Ensuite, on recourbe cette feuille de fer sur un gabarit appelé mandrin conique qui a une forme ronde pour en faire une douille⁴⁵. Celle-ci (à l'opposé du côté pointu du fer donc) est emmanchée sur la partie en bois et fixée avec de la colle. Parfois, cette douille est rivetée, c'est-à-dire qu'on la transperce d'un rivet en passant par la hampe afin de s'assurer que le fer ne tombe pas. Sur la Figure 5, on voit en effet six flèches qui sont toutes emmanchées avec une douille. Cela se reconnaît par le fait qu'un cylindre gris remonte le long de la hampe, comme s'il était enfilé. C'est probablement la manière la plus commune d'emmancher un fer, puisque 94% des artefacts archéologiques sont des fers à douille de section circulaire⁴⁶. Or, aucun des folios des *Bibles moralisées* du corpus ne semble représenter ce type de pointe. Tous représentent des fers à soie, comme on peut le voir sur la Figure 2. Ce sont des fers dont le côté opposé à la pointe aiguisée a également été tiré en forme longue et effilée et a été fiché dans la hampe qui a été creusée à l'avance. La soie reste fixe notamment grâce à de la colle de cire qui a été coulée dans la hampe. Ce qui fait penser que ce sont des fers à soie, c'est la rupture que l'on distingue entre le fer et la hampe, comme si la séparation était nette. Mais comment comprendre que ces *Bibles* favorisent systématiquement ce type de fer, qui représente pourtant seulement 6% des artefacts archéologiques ? Peut-être s'agit-il des contraintes imposées par le support ? Ou encore est-ce l'ignorance des artisans qui explique l'absence de douille ? À moins que ce ne soit tout simplement pas un détail important, l'essentiel étant de figurer une flèche, et non de la représenter telle quelle. Une autre analyse vient corroborer cette idée.

Il s'agit en effet de faire l'analyse de la forme des pointes de fer. Dans la Figure 2, Jonathan tire trois flèches pour prévenir David du danger que Saul représente pour lui (*1 Samuel 20. 35*). On remarque alors qu'il utilise, dans ce contexte pacifique, des flèches qui

⁴⁵ Jean SAINTY et Jean MARCHE, « Pointes de flèche en fer forgé du Moyen Âge : recherche expérimentale sur leur technique de fabrication », *Revue archéologique de l'Est*, Tome 55, 2007, p. 323-338.

⁴⁶ V. SERDON, *Armes du diable, op. cit.*, p. 87-140. "Les fers des traits".

ont des fers dits « bipenne » ou « triangulaire à penne »⁴⁷ (voir Annexe E). Cette appellation désigne des fers larges et minces, qui ont la particularité d'avoir deux bords tranchants qui reviennent vers la hampe, à la façon d'un harpon. Ces flèches sont typiquement utilisées pour la chasse ou contre la peau nue, car elles coupent facilement la chair et provoquent des hémorragies. Une fois planté, le fer est difficile à enlever, si bien que s'il n'est pas riveté, un blessé peut extraire la hampe sans réussir à sortir le fer. Face à des cottes de maille cependant, sa forme large l'empêche de traverser les anneaux ou encore de les briser⁴⁸. C'est pourtant ce type de fer qui est présent sur l'essentiel du corpus. Il faut donc se demander pourquoi ce modèle de pointe prévaut ? Il est possible que ce ne soit qu'une convention artistique afin que la pointe soit bien visible. Il est également envisageable que les artisans aient pu constater la forme de flèche dédiée à la chasse sur les étals du forgeron. La flèche de guerre est un outil spécialisé auquel tout le monde n'a pas accès. Une des flèches que Jonathan tient à sa ceinture dans la Figure 5 à une forme différente, mais qui est surtout utilisée pour la chasse. Un des fers semble aplati et pourrait être qualifié de *ciseau*⁴⁹. C'est une pointe qui s'élargit vers le haut pour se terminer par une lame tranchante de forme triangulaire. Cette large pointe ne rentre pas facilement dans tout type de cible. Mais une fois la couche de peau pénétrée, son apparence épaisse produit d'importants dégâts internes. Elle est en tout cas absolument inefficace contre un homme protégé.

Une flèche est munie d'une encoche au *talon* dans lequel passe la corde. Si la plupart du temps celle-là est simplement creusée en forme de V dans la hampe, elle peut être renforcée par un insert fait de lamelle d'os fine ou de corne. C'est peut-être ce que l'artisan a voulu désigner dans la Figure 3. Les empennes de la flèche ont été particulièrement mises en évidence. Les empennes sont ces éléments triangulaires équidistants placés proches du talon de la flèche. Elles peuvent être composées de demi-plumes, de bois, ou de parchemin. Elles sont disposées de façon hélicoïdale afin de permettre le mouvement rotatif en vol. Ainsi, le projectile est stabilisé et il tourne autour de son axe. Or, il semble que ce soit la seule représentation du corpus qui illustre la troisième empenne, dont on aperçoit seulement un petit bout, cachée par une autre. On remarque également qu'une ligature s'enroule sur ces empennes. Il s'agit de fils de soie, de chanvre ou de lin, qui sont là pour s'assurer qu'elles ne se détachent pas malgré la colle de pot

⁴⁷ *Ibid.*, p. 87-140. "Les fers des traits".

⁴⁸ J. SAINTY et J. MARCHE, « Pointes de flèche en fer forgé du Moyen Âge », art. cit.

⁴⁹ P. DURAND, *L'armement au Moyen Âge*, op. cit.

qui a été appliquée sur le fût⁵⁰. Au regard des dimensions invraisemblables, on peut penser que l'artisan n'a pas pour objectif d'exposer son savoir, mais simplement d'évoquer des éléments bien connus des contemporains. Celui-ci reconnaîtrait alors des composantes qui lui seraient familières. Le lecteur apprécierait ce souci du détail plutôt qu'un réalisme qui ne ferait apparaître qu'un mince trait sur le parchemin que l'on ne distinguerait presque pas. Si les arcs et les flèches sont peu représentés dans notre corpus, une autre arme assez similaire n'est d'ailleurs pas dessinée. Il s'agit de l'arbalète et des carreaux. Pour autant, on trouve cette arme dans un folio du *Regum II* de la *Bible de Maciejowski*. Il serait préjudiciable de ne pas l'étudier.

3) Carreaux et arbalètes

Dans la partie III du *MS M. 638, fol. 42r* (Figure 8), on distingue deux arbalètes : l'une utilisée par les assiégés, l'autre par les assiégeants ; ces deux arbalètes sont parfaitement visibles et sont très similaires, ce qui n'a rien d'étonnant selon C. Gaier. Celui-ci affirme que la principale évolution que connaît cette arme concerne la méthode de rechargement, le principe de tir restant le même⁵¹. Ainsi, les deux arbalètes partagent les mêmes éléments. L'*arbrier* est la partie en bois centrale sur laquelle est creusé un sillon pour placer le carreau (ou *vireton*). À la partie opposée de l'utilisateur se trouve un arc droit, en bois ou composite, qui est fixé à l'horizontale aux extrémités desquelles est attachée une corde semblable à celle des arcs. L'armement de l'arbalète se fait en ramenant la courroie de l'arc vers soi, jusqu'à une pièce en bois, en fer ou en corne -la *noix*, qui n'est pas visible sur le folio, sûrement car trop petite- qui crochète la corde et la tient tendue. Enfin, la noix se libère en appuyant sur la gâchette qui se trouve sous l'arbrier. Ce système est utilisé depuis l'antiquité, mais les arbalètes qui sont ici représentées ont une spécificité : derrière l'arc, un arceau de fer est placé. Il s'agit de l'*étrier*. Cette pièce permet de recharger l'arbalète plus rapidement que si on utilisait la force de ses mains. Pour cela, il faut poser le morceau à terre et l'arbrier vers soi ; placer un pied sur l'étrier pour le maintenir au sol ; les soldats ont alors souvent un crochet à la ceinture, comme c'est le cas de l'arbalétrier en bas de la tour, qu'ils font passer dans la corde, et en tirant sur ce crochet, la corde remonte plus facilement jusqu'à la noix puisque la force de traction est exercée sur une surface minimale. Toujours est-il que ce rechargement est un processus lent. Un arbalétrier

⁵⁰ J. SAINTY et J. MARCHE, « Pointes de flèche en fer forgé du Moyen Âge », art. cit.

⁵¹ C. GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, op. cit., p. 168-179.

aguerri pourrait décocher deux ou trois carreaux en une minute⁵², soit quatre fois moins qu'un archer entraîné. Leur absence dans le corpus peut s'expliquer par une omission globale des sources iconographiques ; si les premières représentations d'arbalète apparaissent dès le XI^e siècle, celles-ci ne sont présentes que dans 18% des images au XII^e siècle selon Valérie Serdon⁵³. Pour autant, les images où arc et arbalètes coexistent se développent de plus en plus au siècle suivant, comme c'est le cas dans cette illustration. On peut aussi penser que leur faible nombre d'occurrences est dû à l'imaginaire négatif autour des armes de trait, puisqu'elles menacent la prééminence des chevaliers sur le champ de bataille comme nous le verrons plus tard.

Puisque peu d'arbalètes sont dessinées, il est donc logique que peu de carreaux le soient. Ainsi, trois carreaux seulement apparaissent dans la Figure 8. Leur nom vient de la forme de leur fer qui est de section carrée. Parmi les artefacts archéologiques retrouvés, les pointes qui semblent entières font moins de 400 mm, et 370 mm en moyenne. Comme on peut le voir, les carreaux qui se placent sur l'arbrier avant d'être propulsés peuvent être grossièrement considérés comme des flèches plus petites que les modèles pour les arcs, mais avec une hampe plus épaisse. En effet, celle d'un carreau est plus lourde et plus rigide qu'une flèche afin d'absorber une charge plus élevée et une pointe plus massive, pesant entre 30 et 40 grammes⁵⁴. Les carreaux sont emmanchés de la même façon que des fers de flèches. Quant à la forme de leur fer, il est difficile de la voir sur l'illustration. Il semble que le modèle le plus courant soit celui que l'on appelle *en feuille*, en raison de sa forme⁵⁵. Un projectile d'arbalète n'a que deux empennes. Cette arme est donc très facile d'utilisation puisqu'il suffit de tirer la corde, placer le *vireton* sur l'arbrier, aligner le carreau à la cible puis déclencher la gâchette quand cette cible n'est plus très loin. Moins sophistiquée, mais pas moins efficace, la fronde est également considérée comme une arme de jet.

4) La fronde

La fronde n'apparaît qu'à deux reprises dans notre corpus : dans le médaillon D du *Bodley 270b, fol. 136r.* (Figure 9) et la partie I du *MS M. 638, fol. 28v* (Figure 10) qui illustrent

⁵² Bertrand Schnerb, « Arbalètes », dans C. GAUVARD, A. de LIBERA et M. ZINK, *Dictionnaire du Moyen Âge*, op. cit, p. 77.

⁵³ V. SERDON, *Armes du diable*, op. cit, p. 67-75.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 147-160. "Le mobilier archéologique : typologies et technique".

⁵⁵ P. DURAND, *L'armement au Moyen Âge*, op. cit, p. 65.

tous les deux la défaite de Goliath face à la fronde de David. La *Bible de Tolède*, quant à elle, ne contient pas cet épisode. Puisqu'il en est fait mention dans la *Bible* sous le terme latin de *funda*⁵⁶, c'est vraisemblablement l'arme de jet la plus anciennement connue et la plus longtemps usitée dans la mesure où elle est encore utilisée aujourd'hui dans la bande de Gaza. Elle porte le même nom que la poche des armes de siège, car le processus est le même : il s'agit d'y placer un projectile et le projeter avec force. Dans les deux illustrations, l'objet est très simple. C'est une pochette de cuir qui accueille un projectile - tel qu'une pierre, un plomb, une bille de terre cuite – et deux lanières reliées à cette poche que l'on fait tournoyer. La force centrifuge ainsi accumulée fournit le moyen de propulsion. La Figure 10 montre d'ailleurs ce mouvement de rotation en arquant les lanières⁵⁷.

Bien que ce ne soit pas représenté dans nos sources, il est intéressant de souligner que les frondes ont également connu une évolution : la *fustibale*. Il s'agit d'une fronde aux lanières plus longues placées au sommet d'un bâton afin d'utiliser la force d'un levier, à l'image d'une *bricole* – la machine de siège- à échelle humaine. Cela permet de démultiplier la portée du projectile, en sacrifiant la précision. Pour conclure, si la fustibale est davantage une arme adaptée pour la guerre de siège, la fronde est une arme personnelle, exploitée aussi bien pour la chasse que sur le champ de bataille en dernier recours. Étant une arme de très simple facture et utilisée essentiellement par les individus les plus pauvres n'ayant pas les moyens de s'acheter des arcs, il n'est pas étonnant qu'elle apparaisse aussi peu

Ainsi, nous avons évoqué toutes les armes à distances qui sont illustrées dans notre corpus. Nous avons vu avant tout qu'elles se catégorisaient par leur fréquence d'apparition qui est assez faible. Au contraire, les armes de mi-distances font partie des armes les plus représentées et connaissant le plus de diversité.

B) Les armes de mi-distances : les armes d'hast.

Le terme *hast* vient du nom latin *hasta* qui désigne la hampe d'une lance. Ce substantif regroupe toute arme comprenant un bâton qui sert de hampe, sur laquelle on emmanche un fer dont la forme peut varier. En cela, les armes d'hast sont souvent des objets longs que l'on peut

⁵⁶ « *Et misit manum suam in peram, tulitque unum lapidem, et funda jecit, et circumducens percussit Philisthæum in fronte : et infixus est lapis in fronte ejus, et cecidit in faciem suam super terram.* » 1 Samuel 17 : 49 dans le texte de la Vulgate.

⁵⁷ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, op. cit, p. 49-50.

tenir à deux mains afin d'avoir un meilleur équilibre, ou bien à une main avec un bouclier si le poids le permet. On s'en sert pour estoquer, parfois donner des coups de taille, mais on ne les lance pas. La fonction de ces objets est de maintenir l'adversaire à distance et de le blesser en restant en sécurité. Ce sont des armes qui sont particulièrement utilisées dans le cadre de combat en formation. Ainsi, l'arme d'hast par excellence et la plus simple est la lance, que Philippe Durand considère comme « l'arme d'hast la plus universelle »⁵⁸. Seule, elle constitue 40% des armes dans la *Bible de Maciejowski* avec 141 occurrences (cf. Annexe F). Elle est beaucoup moins présente dans les *Bibles moralisées*, puisqu'elle ne représente que 4% de l'armement dans la *Bible OPL* (avec 4 occurrences, cf. Annexe G), et encore moins dans la *Bible de Tolède* (2 occurrences, cf. Annexe H. Dans un souci de lisibilité du graphique, les pourcentages inférieurs à 4% ne sont pas indiqués). Pour autant, la lance n'est pas la seule arme d'hast, puisque les fers ont plusieurs formes, et donc plusieurs fonctions.

1) Lance de cavalier et lance de fantassin

L'arme d'hast la plus basique est la lance. C'est une arme de très simple facture, employée depuis l'Antiquité. En effet, c'est bien cet objet qu'utilise Diomède pour blesser Aphrodite et Arès dans le chant V de l'*Illiade*⁵⁹. Cela montre bien que l'efficacité de cette arme est reconnue depuis bien longtemps, d'autant plus qu'elle se compose d'éléments faciles à produire. Dans la partie III du *MS M. 638, fol. 27v* (Figure 11), la lance située la plus à droite et ayant une hampe colorée en bleu nous permet de définir ce qu'est une lance qui répond aux critères standards. Une lance est donc composée d'un morceau de bois allongé, qui se nomme la hampe (*hasta* en latin). Cette dernière est le plus souvent de section octogonale afin de ne pas glisser des mains de l'utilisateur⁶⁰. On emmanche sur ce bois un fer de 10 à 40 centimètres, qui est la partie mortelle et vulnérante de l'arme. Le fer d'une lance se décompose lui-même en deux parties ; la flamme du fer, qui est la partie supérieure aiguisée en forme rhomboïdale ou en « feuille de sauge », et la douille qui a la forme d'un cylindre creux et qui permet d'emboîter la hampe dans le fer. En regardant précisément les lances de l'illustration citée, on remarque qu'un point représente le rivet qui transperce la douille et la hampe afin de consolider

⁵⁸ *Ibid.*, p. 39.

⁵⁹ Aux vers 335- 340, Aphrodite est blessé à la main par un coup d'estoc de la lance de Diomède. Aux vers 855- 863, Diomède lance son javelot contre Arès. L'arme transperce la divinité au niveau du ventre. Homère, *Illiade*, Chant V, éd. et trad. par Jean-Louis BACKES, Gallimard, Folio classique, 2013.

⁶⁰ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, op. cit.

l'ensemble et d'éviter que les deux parties ne se séparent⁶¹. La lance est donc une arme peu coûteuse en temps et en matériaux, ce qui permet d'équiper rapidement un groupe d'hommes. De plus, son maniement s'articule essentiellement autour de l'utilisation du fer et de la hampe ; il est donc relativement facile de se former à son usage : la frappe se fait en estoquant l'adversaire, c'est-à-dire en essayant de le percer avec le fer, comme on le voit sur le médaillon D du *Mss 1 fol. 114v* (Figure 12). Le texte indique que : « Saul tire son épée, se précipita sur elle et en mourut. Son écuyer en fit de même, et tous les serviteurs de Saul moururent »⁶². Le médaillon illustre le suicide de Saul qui se jette sur son *gladium* après avoir été blessé lors de la bataille de Gilboa (*1 Samuel 31 : 5-6*). Or, on remarque que son écuyer s'empale sur une lance malgré le mot *similiter*. Comment expliquer cette différence alors que le texte exige une similitude ? *Gladium* se traduit en ancien français par *glaiive*. Si le terme en latin désigne seulement l'épée selon le Gaffiot, l'index de l'ouvrage de Philippe Durand montre que le terme en ancien français désigne aussi bien la lance que l'épée et le javelot dans les textes⁶³. Il est possible que les artisans aient illustré le sens contemporain en ancien français au terme antique. Ce qui rend possible cette équivalence, c'est la capacité d'une lance à transpercer un corps. En effet, la forme du fer ne permet pas de faire des coups de taille efficaces bien que les bords soient affûtés. La hampe, fait de bois solide, peut également servir pour dévier l'arme adverse et ainsi créer une ouverture dans laquelle on peut s'engouffrer pour atteindre l'ennemi. Ces différents paramètres entraînent une large diffusion de la lance, si bien qu'on la retrouve dans de nombreuses mains. Dans l'illustration, on constate qu'aussi bien des cavaliers que des piétons en possèdent. Or, ces deux catégories de combattants n'utilisent pas les mêmes modèles, car ils n'en ont pas le même usage. Bien que les paramètres précédemment évoqués ne changent pas, il faut mettre au jour ce qui les différencie.

Quoique cela ne soit pas évident en analysant les sources iconographiques, la principale distinction entre ces deux armes est le gabarit. Cela s'explique par un emploi différent : à pied, ou à cheval. Dans les médaillons des *Bibles moralisées*, la variation ne se voit pas, car l'espace trop restreint empêche l'artisan de respecter des échelles réalistes comme nous l'avons analysé avec les flèches. C'est peut-être plus visible dans la *Bible de Maciejowski*. Prenons le

⁶¹ Noé THEVENOT, « Des gardes d'épées sur les lances médiévales ?! », article publié en 2020 sur le site de l'université de Toulouse Jean Jaurès, Master « Monde médiéval ». <https://mastermed.hypotheses.org/1341>, consulté le 28 janvier 2022.

⁶² «*Arripuit Saul gladium suum et irruit super eum et mortuus est, et armiger suus similiter, et omnes servi saul mortui sunt*

⁶³ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age, op. cit*, p. 116.

folio *MS M. 638, fol. 30v*, dans lequel David utilise sa lance à cheval (Figure 13) en partie II, et dans sa partie III (Figure 14), Saul manipule une lance en tant que piéton. Dans la Figure 13, la lance de David traverse toute l'illustration pour désarçonner un Philistin, tandis que dans la Figure 14, celle de Saul occupe moins d'espace. Ainsi, les lances employées pour charger à cheval apparaissent comme plus grandes que celles des piétons. Il ne s'agit pas ici d'une exagération exceptionnelle, puisqu'on retrouve cette longueur dans la partie III du *MS M. 638, fol. 24r* (Figure 15), dans laquelle Saul, à cheval, fait une charge à la lance et désarçonne le roi des Philistins. Cette hypothèse se vérifie avec les affirmations des chercheurs nous ayant précédés. Il est en effet établi que les lances portées par les piétons font 2m à 2m50⁶⁴, tandis que les celles utilisées pour la charge de cavalerie peuvent faire 3m50 environ et se caractérisent par un poids plus lourd afin de dégager plus de puissance au moment de l'impact. De plus, la hampe des lances utilisées par les fantassins est droite jusqu'à la pointe, alors que celles des chevaliers s'affinent progressivement vers le fer⁶⁵. Des chercheuses et chercheurs, comme Victoria Cirlot⁶⁶ ou Jean Flori⁶⁷, mettent au jour une nouvelle variation dans le groupe des armes d'hast. Ils distinguent ainsi les lances d'estoc - qui sont utilisées aussi bien par le piéton que le cavalier puisqu'il s'agit d'utiliser la force de ses bras pour transpercer l'ennemi-, et les lances de « choc » qui nécessitent la puissance d'un cheval pour être efficace. Si la lance est une arme simple de conception, elle est parfois quelque peu modifiée avec des ajouts qui ne semblent pas changer fondamentalement son maniement. Ces ajouts peuvent certes avoir un aspect pratique, mais jouent également un rôle esthétique. C'est de ce type d'arme d'hast que nous allons traiter.

2) Les lances modifiées

C'est le cas de l'arme que porte Goliath dans la partie II du *MS M. 638, fol. 27r* (Figure 16), une lance à ailettes. La taille démesurée de cette lance n'est pas évoquée dans le texte qui surplombe les parties I et II de la Figure 16, mais elle s'explique par la description qu'en fait l'Écriture en *1 Samuel 17 : 7* : «La hampe de sa lance était comme une ensouple de tisserand, le fer même de sa lance pesait six cents sicles de fer, et son écuyer marchait devant

⁶⁴ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age, op. cit.* Cf entrée « Lance ».

⁶⁵ Tobias CAPWELL et Alan WILLIAMS, « An experimental investigation of late medieval combat with the couched lance », *Journal of the Arms and Armour Society*, 22-1, 2016, p. 2-29.

⁶⁶ Victoria CIRLOT, « Techniques guerrières en Catalogne féodale : le maniement de la lance », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 28-109, 1985, p. 35-43.

⁶⁷ Jean FLORI, « Encore l'usage de la lance... La technique du combat chevaleresque vers l'an 1100 », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 31-123, 1988, p. 213-240.

lui. » Une ensouple est une grosse bobine du métier à tisser que l'on met à l'horizontale devant soi. Cette comparaison indique que la lance est particulièrement épaisse par rapport à la norme⁶⁸. C'est peut-être pour signifier l'importance de cette largeur que l'objet est aussi grand. La taille de la représentation n'est donc pas révélatrice de l'arme telle qu'elle aurait pu être utilisée au XIII^e siècle. Pour autant, ces ailettes ont un intérêt qui n'est pas négligeable. D'un point de vue pratique, ces ailettes fixées sur la douille peuvent offrir un appui - puisqu'elles ne sont pas aiguisées - pour emmancher solidement le fer sur la hampe⁶⁹. Dans un affrontement, ces ailettes peuvent servir de butoir, c'est-à-dire qu'elles permettent au fer de ne pas s'enfoncer trop fort dans la chair de son adversaire, afin d'en ressortir plus facilement l'arme du corps. On peut aussi considérer qu'elles peuvent agir comme une garde d'épée, et ainsi empêcher qu'un adversaire fasse glisser son arme le long de la hampe pour atteindre le lancier⁷⁰. Noé Thévenot, *a contrario*, exprime la possibilité que ces ailettes aient une fonction décorative, car elles évoquent une arme utilisée dans la chasse, l'épieu⁷¹. Ce dernier se caractérise en effet par la présence de ces deux ailerons qui servent à freiner la bête lorsque celle-ci vient s'empaler sur l'arme. Il s'agirait alors plutôt d'un outil de chasse qui a été adaptée à un contexte de guerre, comme c'est le cas d'autres armes d'hast comme la vouge, le fléau d'armes ou la faux. Ces différentes hypothèses donnent différentes utilités à ces ailettes et il est difficile de trancher. Par ailleurs, elles ne se contredisent pas, et peut-être qu'elles sont toutes fondées. Toujours est-il que l'épieu reste semblable à une lance et son usage ne change pas fondamentalement. En est-il de même avec les lances à bannière qui pourraient empêcher une pénétration correcte dans l'adversaire ?

Dans la partie II du *MS M. 638, fol. 27v* (Figure 17), deux personnages soutiennent une lance à bannière. Une bannière, clouée sur la hampe d'une lance, porte des armoiries ou des couleurs héraldiques⁷². Cette arme est, en théorie, réservée au seigneur-banneret. Ainsi, la bannière de droite, décorée de pétales de fleurs apparaît à plusieurs reprises dans la *Morgan Bible*. Si ce motif est présent à plusieurs reprises aux côtés des Israélites, nous ne savons pas ce qu'il désigne. On peut également signaler la présence d'une lance à banderole dans le médaillon *a* du *Bodley 270b, fol. 146r* (Figure 18) entre les mains d'une allégorie de

⁶⁸ « *Hastile autem hastae ejus erat quasi liciatorium texentium: ipsum autem ferrum hastae ejus sexcentos siclos habebat ferri: et armiger ejus antecedeat eum* ».

⁶⁹ N. THEVENOT, « Des gardes d'épées sur les lances médiévales ? », *op. cit.*

⁷⁰ R. BEFFEYTE, *L'art de la guerre au Moyen Age, op. cit.*, p. 53.

⁷¹ N. THEVENOT, « Des gardes d'épées sur les lances médiévales ? », *op. cit.*

⁷² Philippe DURAND, *L'armement au Moyen Age*, Bordeaux, Éd. Confluences, 2013, vol. Tome 2.

l'Église, désignée par les mots « *sanctam ecclesiam* ». Une banderole se caractérise par sa forme rectangulaire qui se termine en double pointe. Les couleurs de cet objet ne sont cependant pas limitées à celles de l'héraldique⁷³. On peut se demander si l'ajout de morceaux de tissus ne gêne pas l'utilisation de l'arme. En effet, la lance étant principalement une arme d'estoc, la présence d'éléments parasites ne risque-t-elle pas d'influencer la pénétration du fer dans le corps ? Selon les conclusions que Jean Flori tire de l'étude des sources narratives, épiques et iconographiques⁷⁴, ces éléments n'interfèrent pas dans l'emploi de l'arme. Ils sont avant tout des signes distinctifs, qui permettent de rendre visible sur un champ de bataille l'individu qui les porte, mais également des emblèmes de ralliement. Dans la Figure 18, l'Église appelle les âmes des bons pour qu'elles la rejoignent. Les lances à bannière ou à banderoles sont donc des symboles de prestige, et elles deviennent dans les chansons de geste des éléments qui soulignent la force des chevaliers. On retrouve ainsi un *topos* de la chanson de geste qui consiste à enfoncer sa lance dans l'adversaire si profondément que la bannière sort de l'autre côté du corps. Cette idée est exprimée aux vers 1620-1623 de *La chanson de Roland* : « *Aprof li ad sa bronie desclose, / El cors li met tute l'enseigne bloie, / Que mort l'abat en une halte roche* »⁷⁵. Il est possible que ces scènes des romans de gestes répondent à la figure de style de l'hyperbole. On en conclut cependant que les porte-bannières prennent part au combat. En effet, il serait préjudiciable de se priver d'un homme et d'une arme sous prétexte qu'ils supportent les couleurs du seigneur quand ils peuvent participer activement à la bataille. Toujours est-il que ces lances à bannière ou à gonfanon sont des armes d'hast comme les autres, s'utilisant comme des lances.

Par leur simplicité et leur usage massif sur les champs de bataille, on comprend que les lances et leurs variantes soient aussi présentes dans le corpus, notamment dans la *Bible de Maciejowski* dans laquelle elles incarnent la majorité des armes dessinées. Pour autant, une autre arme d'hast est particulièrement représentée. Il s'agit de la hache, qui a pour spécificité d'être utilisée de taille et non d'estoc.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ J. FLORI, « Encore l'usage de la lance... La technique du combat chevaleresque vers l'an 1100 », art. cit.

⁷⁵ Toruldus, *La chanson de Roland*, éd. et trad. par Joseph BÉDIER, L'édition d'art., Paris, 1982, v. 1620-1623.

3) Hache et bardiche

La hache est, selon des historiens comme Claude Gaier, l'arme de choc la plus citée dans les textes après les lames (épée, couteau)⁷⁶. Cette hypothèse semble se confirmer dans les *Bibles illustrées*. Après l'épée, c'est l'arme la plus dessinée dans la *Bible de Tolède* où elle représente 14% de l'armement dans le *Regum I* pour treize occurrences et 13% dans la *Bible Oxford-Paris-London* avec 14 apparitions. Cette importance doit tout de même être nuancée, car elle n'est présente que dans 6 médaillons de chaque *Bible moralisée*. Dans la *Bible de Maciejowski*, elle occupe la troisième place après les lances et les épées. Elle représente 8% du total avec 28 survenances. Dans notre corpus, seules de longues haches sont dessinées par les artisans. Le manche peut en effet être d'une hauteur variable, entre 50 centimètres et 180 centimètres, ce qui en fait une arme manipulable à deux mains si la hampe est suffisamment longue. Selon Christiane Raynaud, ce type de hache est faite pour être maniée à pied, tandis que le modèle à une main, conférant plus de mobilité, est davantage utilisé par les cavaliers⁷⁷. Le manche est typiquement en bois de frêne à arêtes vives pour une meilleure saisie pendant les affrontements. Il en va probablement autrement pour les armes d'apparat. La hampe peut également être renforcée par des *d'éclisse*, c'est-à-dire des pièces de fer allongées qui sont clouées sur le bois. De cette façon, le manche est plus solide face à des coups tranchants et permet de parer une attaque sans réduire sa durabilité⁷⁸. Aucune illustration du corpus ne montre cependant un tel ajout. Sur le médaillon B du *Mss I fol. 103v* (Figure 19), au sommet du manche est fixé un lourd fer au tranchant arrondi. Il est également possible que ce tranchant soit droit ou convexe. Le fer peut être emmanché de deux façons. Il peut l'être avec une douille, comme on le voit sur la majorité des représentations dans la *Bible de Maciejowski*. La façon la plus commune d'emmancher le fer est cependant *sur œil*, c'est-à-dire en traversant la douille qui n'a pas de fond, le manche dépassant un peu du fer, comme on le voit sur la Figure 19. La hache est une arme qui est un dérivé d'un outil, ce qui explique qu'elle soit multifonctionnelle. Elle est très appréciée dans les sièges, car elle peut facilement casser les portes et les barricades. Parfois, au talon du tranchant, une partie effilée appelée bec ou ergot est ajoutée - un exemple est visible dans la Figure 19. Elle peut être utilisée pour le choc⁷⁹ ou bien pour effectuer un effet de levier et déchausser les gonds d'une ouverture, une pierre de muraille, etc.⁸⁰

⁷⁶ C. GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, op. cit, chap. VII: l'imaginaire de l'armement.

⁷⁷ C. RAYNAUD, *A la hache !*, op. cit.

⁷⁸ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, op. cit, p. 27.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 34.

⁸⁰ R. BEFFEYTE, *L'art de la guerre au Moyen Age*, op. cit, p. 53.

La hache a donné naissance à toute une série d'armes variées utilisées à deux mains en frappant de grands coups appuyés⁸¹. Parmi elles, on peut citer la bardiche qui est très ressemblante à la hache. Elle est représentée une ou deux fois dans le *Regum I* de la *Bible de Maciejowski*. Dans la Figure 11, on constate qu'elle possède la plupart des caractères de la hache et semble s'utiliser de la même façon. Christiane Raynaud la définit ainsi : « un fer très allongé, dont la pointe inférieure est réunie à la hampe par une patte clouée ou ligaturée »⁸². Elle peut facilement être confondue avec la hache et la limite entre les deux armes reste parfois floue.

Au regard du poids important du fer, l'équilibre de ce type d'arme est situé vers celui-ci, ce qui impacte donc son utilisation. Pour tenir l'arme, on aura tendance à mettre une main au talon du manche et une autre située proche du fer. Lorsque l'on envoie un coup, afin de gagner de l'allonge et de produire un maximum d'énergie cinétique, la main qui se trouvait proche du fer descend vers la deuxième, au niveau du talon. C'est ce que l'on voit dans la deuxième partie de la Figure 1. On constate également que les coups sont le plus souvent portés de haut en bas. Cela permet de profiter de la force de la gravité et de maintenir le tranchant dans l'axe du mouvement. La puissance dégagée par une frappe de hache est représentée dans l'illustration par le désarçonnement sur le coup de l'israélite qui fait face au guerrier équipé de cette arme. De plus, un mouvement de bas en haut fatiguerait énormément le combattant. C'est pourtant ce que l'on semble voir dans le médaillon C du *Bodley 270b, fol. 133v* (Figure 20). Le personnage vers la gauche de l'illustration lève la hampe de son arme, mais le fer est dans la direction opposée à ses victimes. Or, la position du personnage semble indiquer qu'il fait tomber le sommet de son arme derrière lui pour le remonter dans un mouvement circulaire et ainsi toucher sa cible. Cette application reste à prouver dans le cadre de l'archéologie expérimentale. C'est donc une arme très destructrice, mais qui a pour défaut d'occuper les deux mains et empêche de prendre un bouclier sauf si on le pend par la guige. Ainsi, dès le X^e siècle, Wace se plaint de cela : « *hoem ki od hach: volt ferir/ Od sez dous mainz l'estuet tenir/ Ne pot entendre a sei courir/ S'il velt ferir de grant air/ bien ferir e covrir ensemble/ ne pot l'en faire, ço me semble* »⁸³. Si la hache était une arme particulièrement appréciée par les *Housecarl*, c'est-à-dire les meilleures troupes du roi Harold qui figurent sur la *Tapiserie de Bayeux*, elle est assez peu prisee de la chevalerie à cette période. Elle gagne cependant ses lettres de noblesse

⁸¹ C. RAYNAUD, *A la hache !, op. cit.*

⁸² *Ibid.*, p. 321.

⁸³ cité par *Ibid.*, p. 319-320.

progressivement après les croisades en terre sainte. Sa présence timide dans les sources iconographiques de notre corpus montre qu'elle n'est pas encore valorisée comme elle le sera bien plus au XV^e siècle, lors des tournois en armure de plate. Pour autant, d'autres armes d'hast apparaissent sporadiquement dans la *Bible de Maciejowski*. Leur représentation est certes mineure, mais elles sont un indicateur de leur existence dans les alentours des années 1240, et de leur usage militaire.

4) Les autres armes d'hast

Ces autres armes d'hast apparaissent moins de trois fois chacune dans notre corpus, mais apparaissent à d'autres endroits de la source, si bien qu'il nous faut les étudier. Ce sont des armes d'hast semblables à la lance portée surtout par des sergents d'armes, rarement par des chevaliers, bien que cela arrive. Cela témoigne également que l'armement au XIII^e siècle n'est pas encore normé dans les armées et que les fantassins se battent parfois avec ce qu'ils peuvent. Parmi ces armes, on peut compter la pique qui apparaît dans la partie I de la Figure 17. Le fer est particulièrement étendu et effilé qui empêche tout coup de taille et ne permet que l'estoc. Elle est notamment efficace pour tenir l'adversaire à distance. Elle se développe surtout chez les Flamands au XIV^e siècle.

Dans la même illustration, on peut voir entre la pique et la lance une arme bâtarde. Il ne semble pas s'agir d'un fer de lance, mais davantage d'une lame de couteau. On peut peut-être penser que cet objet est issu de la récupération d'une lame cassée qui a été reforgée ou réarrangée pour pouvoir l'attacher au sommet d'une hampe. Il n'est pas rare de réutiliser toute arme qui n'est plus apte au combat pour la recycler afin de ne pas gâcher de l'acier ou du fer. Dans cette même idée, des outils se transforment régulièrement en arme.⁸⁴

C'est le cas de la fourche de guerre, ou fourche ferrée, comme dans la partie II du *MS M.638, fol. 23r* (Figure 21). Outil agricole dans un premier temps, c'est un objet qui peut s'utiliser contre un individu en se servant des deux longues dents à son sommet pour l'estoquer. Dans l'illustration, elle est associée aux lances que tiennent les deux autres messagers ce qui en fait une arme particulièrement portée par ce type de personnage comme nous le verrons ensuite. C'est également l'outil et l'arme du diable, celle qu'il emploie dans le médaillon d du *Bodley 270b, fol. 130r*. pour pousser les mauvais prêtres en enfer, comme le dit la description : « Les sarrasins soumettent les mauvais prélats et prêtres, et la prise de l'arche représente les diables

⁸⁴ C. RAYNAUD, *Armes et outils, op. cit.*

qui soumettent les mauvais prélats et les infidèles, et les précipitent dans les peines des enfers. »⁸⁵. C'est une arme qui est chargée de symbolisme devant être pris en compte pour pouvoir comprendre les systèmes de représentation du XIII^e siècle. Pour autant, certaines représentations ne sont pas révélatrices de constantes de l'art iconographique du XIII^e siècle, mais sont plutôt des étrangetés que l'on ne voit que dans un type de document.

C'est le cas du fauchon dit « de *Maciejowski* », du fait qu'il ne se trouve dans aucune autre source iconographique connue. Cette arme apparaît à de nombreuses reprises dans cette source, comme dans la partie III de la Figure 11. Dans notre corpus, elle est illustrée sept fois, mais toujours en arrière-plan. On la voit cependant dans d'autres folios hors corpus, comme dans la partie I du *MS M.638, fol. 3v* où il est tenu à deux mains par un soldat en gambison. Le manche de cette arme est ici droit et plus long que les armes courtes comme une épée, mais pas aussi allongé qu'une hampe. Dans la partie IV du *MS M.638, fol. 14v*, le manche est plus petit, mais recourbé, à la façon d'une canne moderne. Nous avons choisi de la catégoriser cependant comme arme d'hast, car, lorsqu'elle apparaît en arrière-plan, elle dépasse les autres individus, comme si elle était portée sur un bois suffisamment long pour que l'arme soit aussi élevée. C'est donc une arme peu documentée, sans sources archéologiques qui nous soient parvenues⁸⁶. Pour autant, quelques composantes spécifiques doivent être mises au jour. C'est une arme considérée comme un fauchon, bien que cela puisse être discuté. Selon Philippe Durand, un fauchon partage quelques éléments avec l'épée, tels qu'une garde et un pommeau, ce qui n'apparaît pas dans notre source. Cet objet a également une lame à un seul tranchant, souvent courbe⁸⁷. Les représentations du fauchon de *Maciejowski* semblent en effet montrer parfois une courbure de la lame. Le sommet de la lame change de forme et se creuse en arc de cercle afin de former une pointe ayant un angle plus aigu, et donc plus perforant. On remarque cependant que parfois la lame de cette arme a une seconde dépression plus bas afin de former deux pics comme on le voit sur la Figure 11. Il est difficile de savoir à quoi ces creux servent, possiblement à passer entre les défauts de l'armure. La discussion reste ouverte. Peut-être est-elle une arme issue du fruit de l'imagination des artisans. Il est également envisageable que ce soit une arme de récupération : une épée brisée emmanchée sur une garde. Cela expliquerait pourquoi nous n'avons pas retrouvé d'autres exemples ailleurs : l'enlumineur aurait pu décider

⁸⁵ « *Sarraceni expugnantes pravos sacerdotes et archam capientes significant diabolos qui expugnant pravos prelatos infideles et detrudunt in penas infernales* »

⁸⁶ Antonín KADLEC, « Falchion – Weapon Which Tells a Story. A Word on the Discussion on the Epitaph of Jan of Jeřeň », *Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska, sectio F – Historia*, 74, 2019, p. 97.

⁸⁷ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age, op. cit.*, p. 10.

par lui-même de faire figurer les armes « recyclées » de cette façon-là. Cela semble surprenant au regard de la qualité des détails qu'ils produisent ailleurs, mais sans sources archéologiques, il est difficile d'affirmer l'existence de cette arme⁸⁸.

Une autre arme apparaît en dehors de notre corpus, dont l'existence est bien attestée. Il s'agit du couteau de brèche, que l'on voit dans la Figure 8. Cet objet est constitué d'une hampe sur laquelle on a emmanché une grande lame souvent convexe. Celle-ci est affûtée sur un tranchant, mais également sur les deux tiers du contre-fil. Cette forme permet de frapper d'estoc, mais aussi de taille. La longueur conjuguant de la lame et du manche en fait une arme qui porte loin et qui peut être utilisée dans les sièges comme sur l'illustration. En conjuguant ces deux données, le couteau de brèches se différencie des autres armes d'hast par son utilisation, mais il demeure une arme qui permet de tenir éloigné l'adversaire, ou du moins de le toucher de loin.

En effet, toutes les armes présentées jusqu'ici sont utilisables à distance, permettant de blesser tout en restant en sécurité. Or, le code d'honneur de la chevalerie demande d'accomplir des actions périlleuses. C'est pourquoi les armes courtes à une main, obligeant l'usager à se mettre dans la distance de corps à corps, sont aussi prestigieuses.

C) *Les armes courtes à une main*

Parmi les armes courtes à une main, il est impossible de ne pas souligner la supériorité écrasante des illustrations des épées dans le corpus.

« L'épée est l'arme noble par excellence dans les images qui représentent Durandal pour Roland, Joyeuse pour Charlemagne, Haute-claire, Précieuse pour Baligan (etc.) avec beaucoup de soin, même si le geste d'approcher le pommeau des lèvres avant d'engager le combat n'est pas illustré »⁸⁹.

C'est elle qui porte le plus de prestige et qui est indissociable de la chevalerie. Au total, les deux tiers des armes dessinées par les artisans des *Bibles moralisées* sont des épées (cf. Annexe G et H), avec 64 occurrences pour la *Bible de Tolède* et 69 apparitions dans la *Bible Paris-London Oxford*. Dans la *Bible de Maciejowski*, les épées représentent un tiers des armes dessinées avec 132 survenances. Ces quelques chiffres montrent que, malgré un déséquilibre

⁸⁸ A. KADLEC, « Falchion – Weapon Which Tells a Story. A Word on the Discussion on the Epitaph of Jan of Jeřeň », art. cit.

⁸⁹ C. RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle, op. cit.*, p. 120.

entre les *Bibles illustrées* et la *The Morgan Bible*, l'épée est l'arme favorite des lecteurs ; celle qui incarne le plus l'idée de la bataille et du combattant. Nous verrons par la suite pourquoi. Les autres armes à une main ont beaucoup moins de succès: dans les *Bibles moralisées*, elles représentent 13% des armes illustrées, mais seulement 5 % dans la *Bible de Maciejowski*. Parmi elles, on peut compter la masse et le bâton, deux objets de choc assez similaires. Il y a également la dague, arme qui se distingue par sa taille particulièrement réduite. Toutes ces armes ont pour point commun la distance d'usage : on utilise ces armes au corps à corps, dans la mêlée⁹⁰. Dans cette situation, les grandes hampes sont peu pratiques, et les armes à distances prennent trop de temps à recharger une fois le premier projectile lancé pour être utilisé efficacement⁹¹. Ces armes sont donc censées être utilisées au dernier moment, celui du contact direct avec l'adversaire. Pour autant, le prestige de certaines d'entre elles est si fort que des chevaliers chargent dès le début du combat avec elles. Comment décrire ces armes ?

1) Épées et baudrier

La métallurgie apparaît dans l'histoire dans les Balkans ou en Anatolie puis arrive en Occident en 1700 av. J.-C. environ. On y fond alors du cuivre allié à de l'arsenic ou de l'étain pour fabriquer des outils qui répondent à une tâche bien précise. Parmi ces outils, l'épée est la première qui a pour fonction exclusive de tuer un autre homme. C'est pourquoi Anne Lehoërff l'appelle « la première des armes »⁹². Au fur et à mesure des siècles, l'épée évolue de forme, mais garde pour autant des éléments similaires. Dans le médaillon A du *Mss 1 fol. 105v* (Figure 22)⁹³, Samuel se prépare à exécuter Agag en le découpant en morceau à l'aide d'une épée (*1 Samuel 15.34*). En nous appuyant sur le modèle de l'illustration, nous pouvons définir les différentes composantes qui constituent une épée du XIII^e siècle. La forme dépend de plusieurs paramètres : une épée doit être une arme efficace face à l'armement défensif de l'époque, mais subit des influences immatérielles, telles que des effets de mode. Enfin, les impératifs techniques de fabrication sont à prendre en compte⁹⁴. L'épée est invariablement

⁹⁰ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit.

⁹¹ A ce sujet, voir "Se BATTRE au CORPS à CORPS avec un ARC ! Crédible ou Stupide ?", par la chaîne Entrez en Lice, 2023. <https://www.youtube.com/watch?v=rUb5JorRgd8> . De 5 : 54 à 8 :13.

⁹² *Ibid.*

⁹³ Texte du médaillon : « *Samuel occidit Agag regem et conscidit eum in frusta coram Saule et senioribus et maioribus populi* », « Samuel tua le roi Agag et le découpa et morceau devant Saul, les anciens et les grands du peuple d'Israël ».

⁹⁴ D. JAQUET et B. SCHNERB, *L'art chevaleresque du combat*, op. cit, p. 28-42.

constituée de quatre parties : le pommeau, la poignée (aussi appelée *fusée*), la garde et la lame. La lame de l'épée, contrairement à la plupart des autres armes coupantes comme les fauchons ou les scramasaxes, se distingue par deux tranchants parallèles représentés en blanc dans l'image. Sa taille évolue. Selon la typologie d'Oakeshott, les épées les plus diffusées au XIII^e siècle sont les types XII⁹⁵. La lame de ce type-là est longue de 70 à 90 cm et est large de 5 cm environ. Ces tranchants sont séparés par une *gorge*, aussi appelée *gouttière*, c'est-à-dire un sillon plus ou moins épais creusé dans le métal. Ce sillon part de la garde et peut aller à différentes hauteurs de la lame selon les époques et les modes. La Figure 22 représente cette gorge en bleu, mais exagère son épaisseur. La gorge des épées types XII ne dépasse pas les deux tiers de la lame, tel qu'on le voit plus facilement sur la *Bible de Maciejowski*. C'est ce que l'on peut voir dans la Partie I de la Figure 1 avec le chevalier qui se met en « garde de tête⁹⁶ », c'est-à-dire le bras d'arme levé au-dessus de sa tête, la pointe devant lui. Cette gorge a pour but d'enlever du métal et ainsi d'alléger l'objet sans le fragiliser. À l'opposé de la pointe, le fer se prolonge en une tige, une soie du même type que celles utilisées pour les flèches ou les carreaux d'arbalète. On rive à cette tige, longue de quelques centimètres, une poignée adaptée à la taille de la paume de chaque combattant. Généralement, il s'agit d'une poignée faite pour une main à cette période⁹⁷. Le pommeau est ce poids qui est fixé à l'extrémité de la *soie*. Il est soit apposé à chaud, soit creux pour que la fusée passe au travers⁹⁸. Il est ensuite refermé par soudage. Il a une fonction notamment de contrepoids afin de mieux équilibrer la lame, mais il peut aussi jouer un rôle décoratif. Certaines épées légendaires contiennent dans leur pommeau des reliques ou des bijoux⁹⁹. La garde, qui sépare la poignée de la lame en donnant un aspect cruciforme au tout, a pour fonctionnalité de protéger la main du porteur. Si deux ennemis croisent leur fer, et que l'un fait glisser sa lame le long de celle de son adversaire, elle sera arrêtée par la garde avant de blesser les doigts du combattant. Le poids total d'une épée se situe entre 900 et 1300g. On est donc loin du cliché hollywoodien dans lequel les épées sont géantes et lourdes, nécessitant une force dantesque pour les soulever. Cette arme s'utilise essentiellement de taille,

⁹⁵ Ewart OAKESHOTT, *Records of the Medieval Sword*, Revised ed. edition., Woodbridge, Boydell Press, 1991.

⁹⁶ Selon la désignation du maître d'arme Thierry Lalain, de l'association Les guerriers du Lendemain. Voir THIERRY LALAIN, *Exercices épée & bouclier : parade / riposte*, 2020 à 3 min 45. <https://www.youtube.com/watch?v=IK48FX3RAwI&t=6s>

⁹⁷ JACK LOOMES, *Medieval Western European Swords | Sword-Site*, <https://sword-site.com/board/49/medieval-western-european-swords>, consulté le 22 juin 2022.

⁹⁸ D. JAQUET et B. SCHNERB, *L'art chevaleresque du combat*, op. cit, p. 28-42.

⁹⁹ Martin AURELL, *Excalibur, Durendal, Joyeuse: la force de l'épée*, Paris, Presses universitaires de France / Humensis, 2021.

et rarement d'estoc¹⁰⁰. Une épée est une arme fonctionnelle, qui a pour but de protéger son porteur et de défaire ses ennemis. Sa forme et son poids répondent donc à ce principal besoin.

C'est un objet bien plus complexe qu'une lance ou un arc. Bien qu'il existe plusieurs qualités d'épée, de l'objet médiocre à l'accessoire de cérémonie, il faut avoir les moyens de payer les différents artisans qui travaillent à sa réalisation, notamment le forgeron. Comment celui-ci s'y prend-il ? La première étape de la construction d'une épée consiste à purifier le fer de ses impuretés, pour cela, il faut porter ce dernier à haute température dans un bas fourneau en utilisant du charbon de bois comme combustible. Les oxydes de fer se réduisent alors et métal se « charge » du carbone présent en excès dans le bas fourneau, devenant ainsi de l'acier. Au XIIIe siècle, les hauts fourneaux allemands, qui permettent de faire fondre le fer ne se sont pas encore développés, ce qui fait qu'il n'est pas entièrement purifié¹⁰¹. Le résultat obtenu après cette première opération de chauffe est la *loupe*, encore chargée de *scorie*, c'est-à-dire d'impuretés. Ces dernières sont épurées par *cinglage* : la lame est martelée à chaud, étirée, pliée, soudée afin d'homogénéiser autant que possible la composition fer- carbone. C'est ce que l'on peut voir dans le médaillon A du *Mss 1 fol. 103v* (Figure 23), dans lequel un forgeron frappe de son marteau la lame d'une épée. Le fer devient de l'acier quand il est carboné à 0,4%. Si l'on y ajoute du carbone, l'acier gagne en dureté¹⁰². Cependant, au-delà d'un certain seuil de carbone dans le fer, le métal devient trop cassant pour être utilisé. En effet, une des qualités d'une épée est sa ductilité : sa capacité à se déformer lorsqu'elle encaisse des coups tout en revenant à sa forme initiale après la distorsion. Une fois ce mélange relativement homogène et élevé à 800 degrés Celsius, on procède à la trempe : c'est-à-dire qu'on abaisse subitement la température de l'alliage en le plongeant dans un bain. La pièce d'acier devient alors très fragile tout en étant très dure. Pour finaliser l'objet, le forgeron procède au *revenu* : l'alliage est doucement réchauffé durant un laps de temps plus ou moins long. Il s'agit d'une opération délicate, car la trempe est réversible, et le revenu ne doit pas annuler ses effets. On obtient donc un objet dont le cœur est ductile et résilient aux coups, tandis que les bords et les tranchants sont durs¹⁰³. Il ne reste alors plus qu'à polir la lame et affûter les tranchants, puis d'assembler les trois autres éléments (garde, poignée et pommeau) en les glissant le long de la soie. L'épée est donc une œuvre très technique. Si un forgeron s'occupait seul de la réalisation d'une épée, on peut penser

¹⁰⁰ G. MARTINEZ, *Des gestes pour combattre. Recherches et expérimentations sur le combat chevaleresque à l'époque féodale*, op. cit.

¹⁰¹ Renseignements donnés par Gilles Martinez.

¹⁰² D. JAQUET et B. SCHNERB, *L'art chevaleresque du combat*, op. cit, p. 28-42.

¹⁰³ *Ibid.*

qu'il mettrait un mois et demi entre la préparation du minerai et l'élaboration de la poignée. Or, avec la diffusion des ateliers au XIII^e siècle, le travail est extrêmement divisé entre les équipes d'ouvriers spécialisés¹⁰⁴. Toujours est-il que c'est un objet qui demande du temps, des matériaux et un savoir-faire. Ceux qui l'endossent sont donc fiers d'elle, aussi bien pour le travail derrière sa réalisation que pour la signification : porter une épée, c'est être suffisamment riche pour pouvoir s'en payer une. On peut penser que des épées médiocres peuvent avoir un prix abordable, mais un chevalier est censé pouvoir s'en offrir une de bonne facture. Ainsi, ils revêtent de façon ostensible leur arme, notamment en exhibant le baudrier.

Le baudrier est, comme l'épée, un objet dans lequel se mêle utilité pratique et symbolique. Lorsque David dit à Saul qu'il aimerait affronter Goliath, le roi des Israélites lui confie une armure et son épée¹⁰⁵. Autrement dit, il lui donne les attributs du chevalier. Dans la partie II du *MS M. 638, fol. 28r* (Figure 24), David porte en effet les différents éléments visuels qui permettent de reconnaître un chevalier : le heaume, le haubert, et surtout un baudrier adapté à sa taille. Ce dernier est un ensemble de cuir : il est composé d'une ceinture à mettre par-dessus sa cotte d'armes, à la taille ou à l'épaule. À cette ceinture est lacé un fourreau dont le cœur est en bois creusé pour recevoir la lame. Le bois est ensuite recouvert de peau. À l'extrémité supérieure de l'étui se trouve une chape, visible davantage sur le médaillon A du *Mss 1 fol. 106r* (Figure 25), sur le fourreau d'un chevalier de Saul. Elle est faite de cuir ou d'un anneau de fer. Elle a pour but de reposer la garde de l'épée sans abîmer l'ensemble. À l'extrémité inférieure du fourreau de David dans la Figure 24, on voit que cet objet est fermé par une pièce métallique, dite *bouterolle*. Elle renforce cette partie de l'étui pour que l'épée ne passe pas au travers. Le fourreau sert avant tout à protéger la lame des intempéries, mais elle empêche également l'arme de blesser son porteur¹⁰⁶. Ces baudriers peuvent être richement ouvragés dans le cadre d'une cérémonie, mais le plus souvent, ils conservent une apparence sobre. Ils ne sont pas moins des objets prestigieux, car ils contiennent l'épée, le symbole de la domination aristocratique. De cette façon, une relation de métonymie s'installe, et il n'est pas rare d'évoquer le baudrier pour parler de la lame ou de la chevalerie. Ainsi, les chroniques et les chartes en latin désignent l'adoubement par l'expression « recevoir le baudrier de la chevalerie » (*Cingulum militiae suscipere*)¹⁰⁷. En parlant de l'adoubement de Guillaume le Maréchal, George Duby dit : « en

¹⁰⁴ M. AURELL, *Excalibur, Durendal, Joyeuse, op. cit.*

¹⁰⁵ *I Samuel 17 : 38-39* : « Et induit Saul David vestimentis suis, et imposuit galeam æream super caput ejus, et vestivit eum lorica. »

¹⁰⁶ M. AURELL, *Excalibur, Durendal, Joyeuse, op. cit.*

¹⁰⁷ *Ibid.*

même temps que le baudrier militaire, il a reçu un pouvoir qui est d'abord un pouvoir sur lui-même »¹⁰⁸. Cet élément élève donc le personnage au rang de chevalier, homme libre et noble.

Pour autant, si l'épée est suffisante pour incarner la chevalerie et ses valeurs, elle ne s'utilise pas seule. Contrairement aux lieux communs hollywoodiens, le chevalier ne fonce pas dans les lignes ennemies sans protection. L'épée marche de pair avec une arme défensive, le bouclier, dont nous parlerons plus bas. Toujours est-il que l'épée -bien qu'elle soit la plus prestigieuse-, n'est pas la seule arme maniée à une main par les combattants. Une arme, qui a su obtenir ses lettres de noblesse durant les croisades notamment, est aussi appréciée des guerriers pour son utilité. Il s'agit de la masse.

2) Masse et bâton

La masse d'arme n'est pas une arme qui est représentée dans les *Bibles moralisées*, elle n'apparaît que dans la *Bible de Maciejowski*, à 2 occasions dans notre corpus. Du fait du peu d'occurrences, nous allons l'associer à une autre arme qui s'utilise globalement de la même façon dans nos sources, le bâton. En effet, ce sont tous deux des armes de choc. Le bâton apparaît dans les *Bibles moralisées*, à 8 occasions dans la *Bible de Tolède* et 10 fois dans la *Bible Oxford-Paris-London*. Dans le médaillon a du *Bodley 270b, fol. 134r* (Figure 26), le comportement de Saul lors du massacre des Amacélites est comparée aux mauvais princes qui accordent un traitement de faveur aux riches, mais détruisent les pauvres :

« Saul qui épargne le roi Agag et tout ce qui est beau à l'encontre des ordres du Seigneur, mais qui détruit les pauvres et tout ce qui est vil signifie les mauvais princes qui détruisent les pauvres par les rapines et les impôts, mais qui épargnent les riches qui leur versent un tribut d'or et d'argent »¹⁰⁹.

Dans cette illustration, les serviteurs des *pravi principes* se servent de bâton pour violenter les pauvres. Le bâton est l'arme de choc la plus basique qu'il soit. Il n'a pas vraiment de forme définie et peut tout aussi bien être droit comme dans la Figure 26 ou bien être plus épais au sommet pour l'alourdir et augmenter la masse cinétique. On appelle par ailleurs *tinel* un bâton particulièrement épais, qui est l'arme fétiche de Renouart dans la *Chanson de*

¹⁰⁸ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit, p. 90.

¹⁰⁹ « *Saul qui contra mendatum Domini regi Agag pepercit et omnibus que pulchra erant et pauperes et vilia destruxit significat pravos principes qui per rapinas et tallias destruunt pauperes et parcunt divitibus qui aurum et argentum eis tribuunt* ».

Guillaume¹¹⁰. Dans les *Bibles moralisées*, une forme de bâton se distingue cependant, c'est le bâton à fourche que l'on voit dans le médaillon b du *Bodley 270b, fol. 136r* (Figure 27). Ce médaillon interprète l'opposition entre Saul et Goliath. Saul et son armée sont remplacés par des moines, tandis que Goliath et son armée sont remplacés par un groupe de diables comme l'indique le texte juxtaposé : « *Hoc significat quod diabolus adversatur et infestat bonos christianos et fideles Jesus Christi sed illi armis fidei premuniti fortiter resistunt eis nichil eos timentes* »¹¹¹. Ces démons tiennent justement ce bâton fourchu. C'est une arme que l'on trouve à plusieurs reprises dans les mains des diables des *Bibles moralisées*. Il ne semble pas qu'il y ait un intérêt particulier à ces extrémités fourchues, si ce n'est d'évoquer la fourche, l'arme du diable par excellence, qui s'oppose au livre qui apparaît comme l'arme des moines. Nous y reviendrons. Toujours est-il que dans ces *Bibles moralisées*, le bâton est une arme du commun, sans détail particulier. C'est d'ailleurs une des armes utilisées pour le duel judiciaire au XII^e siècle, où l'on peut combattre « par le bâton et le bouclier »¹¹².

Le bâton va connaître des améliorations, des perfectionnements pour le rendre plus mortel et peu à peu évoluer vers la masse d'arme. Pour autant, il y a d'autres armes qui dérivent du bâton tel que celle que l'on peut voir dans la partie III de la Figure 4. L'arme à la forme d'un gourdin, c'est-à-dire un bâton qui s'épaissit vers l'extrémité, mais on l'a hérissé de dent de fer. C'est une arme qui sera assurément très efficace contre la chair nue, mais on peut se demander si elle est efficace face à une défense souple comme la cotte de mailles. Variante entre le bâton et la masse, cette arme montre que l'armement est un domaine d'innovation : les armes sont créées avec les matériaux disponibles, sans forme véritablement définie sauf quelques exceptions (tel que les épées ou les lances). Même un ouvrage comme la *Bible de Maciejowski* qui met au centre de l'attention la chevalerie nous livre des détails aussi précis. Dans nos sources, les personnages tiennent ces bâtons par une extrémité et frappent leur adversaire avec l'autre bout. Cela n'a rien de différent avec la masse d'arme.

Les masses d'armes sont des armes de choc. Elles sont composées d'un manche en bois, parfois en fer, plus ou moins long. La masse est caractérisée par sa tête contondante en métal, qui est parfois renforcée de clou ou cerclée d'une plaque de fer hérissée de pointes¹¹³. Cette tête

¹¹⁰ Au sujet de la symbolique de ce personnage, voir Cristina Almeida RIBEIRO, « Renouart au tinel : endroit et envers de la dérision », *Civilisation Médiévale*, 13-1, 2002, p. 237-244.

¹¹¹ « Cela signifie que le Diable s'oppose et corrompt les bons chrétiens et les fidèles de Jésus Christ, mais ceux-là, protégés par les armes de la foi, résistent à ces attaques, en craignant rien par ces armes ».

¹¹² P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, op. cit., p. 25.

¹¹³ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, op. cit.

de fer peut être de forme angulaire, triangulaire, quadrangulaire ou hexagonale selon les *praecepta militaria* attribuée à Nicéphore Phocas (vers 965)¹¹⁴. Dans la Figure 1, un individu prend une masse à deux mains malgré le court manche et assène un coup sur le casque du Philistin qui lui fait face lors du siège de Jabes. S'il est difficile de bien déterminer la forme de la tête en fer, on voit que sont figurées des pointes. Cette arme est utilisée tout d'abord au X^e siècle par les cataphractaires, les cavaliers lourds byzantins, contre les armées arabes dans la zone frontière syro-djéziréenne. Elle est ensuite utilisée par les cavaliers turcs qui constatent son efficacité et sa simplicité de construction. Lorsque les Francs arrivent avec les croisades, certains d'entre eux se mettent également à s'en équiper bien qu'elle soit connotée négativement. Le tympan de l'abbatiale de Conque (1107-1125) n'est-il pas orné d'un démon armé d'une masse qui pousse les damnées dans la bouche des enfers ? Nous avons vu plus haut que les démons étaient armés de bâton fourchu ; peut-être que la masse est associée à ces bâtons. Toujours est-il que dans la *Chanson de Jérusalem*, ce sont les croisés les plus misérables qui l'utilisent, tels que les fantassins qui sont déclassés et méprisés. Par ailleurs, celui qui semble utiliser la masse dans la Figure 1 ne porte pas un heaume de chevalier, mais un chapel de fer, ce qui laisse supposer une classe sociale moindre. C'est le cas des servants du roi Taffur, présentés au chant II, 32. Dans la *chanson d'Antioche* (chant VIII, 46), ce sont des mendiants qui ne portent aucune protection et se servent de « pierre, de massue, de couteaux tranchants et de haches » pour assener des coups à tour de bras¹¹⁵. Ce n'est qu'au XIII^e siècle que la masse est adoptée et couramment utilisée par les fantassins et les cavaliers sur les champs de bataille et les tournois¹¹⁶. De la même façon, les archers anglais à Bouvines en sont équipés. Cette arme est particulièrement efficace pour produire des impacts puissants et briser des protections de plate comme les casques ou les heaumes, voire tout simplement les os. Guillaume le maréchal, lors d'un de ses tournois, subit tellement de coups d'épée et de masse que son casque se déforme. Pour l'enlever, il doit se rendre chez le forgeron¹¹⁷. Cette arme est donc en quelque sorte une expression brute de la puissance. Il s'agit d'enfoncer le casque, de briser les os sous les protections. Elle est peut-être appréciée par les chevaliers à l'époque de la création de l'œuvre, mais l'art pictural du XIII^e siècle obéit à des codes artistiques et symboliques qui sont en retard par rapport à la pratique guerrière contemporaine. C'est peut-être pour cela que la

¹¹⁴ Cité par Abbès ZOUACHE, « L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle: Casques, masses d'armes et armures », *Annales islamologiques*, , 2007, p. 286.

¹¹⁵ Cité par *Ibid.*, p. 304.

¹¹⁶ A. ZOUACHE, « L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle », art. cit.

¹¹⁷ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit.

masse d'arme semble être mal perçue : on la voit encore comme une arme de sarrasin, nous y reviendrons. Loin de la puissance de la masse, la taille réduite d'un poignard lui permet de passer à travers les protections et d'effectuer des frappes précises.

3) La dague, le couteau ou le poignard

Dans les *Bibles moralisées*, ces armes représentent 4% de l'armement, en apparaissant 4 fois dans chaque *Bible*. Dans la *Bible de Maciejowski*, elles apparaissent à 8 reprises, presque tout le temps dans des affrontements opposant deux armées. La différence entre le couteau comme outil domestique et l'arme de guerre n'est pas faite dans les textes, si bien que le terme de « dague » n'apparaît pas¹¹⁸. Le couteau, la dague ou le poignard sont des armes qui se caractérisent par leur lame courte, large et pointue. L'estoc est effilé et les deux bords sont tranchants. Christiane Raynaud la décrit ainsi : « une arme pour tuer de près, si nécessaire de manière discrète, quand l'espace est réduit ou clos. Le peuple en ville, les bourgeois et les clercs en sont armés de manière habituelle »¹¹⁹. C'est celle que l'on utilise lorsque l'on est très proche de l'ennemie, notamment lorsque cet ennemi est soi-même : dans les *Bibles moralisées*, le poignard est toujours représenté pour illustrer un suicide dans notre corpus. Dans le médaillon de la Figure 12, le suicide de Saul et de son écuyer est comparé à ceux qui imitent leurs supérieurs pour obtenir leurs faveurs : « Saul est un prêtre et son porteur d'armes est l'allié du prêtre qui le flatte. Eux-mêmes s'encouragent à mal faire. Tels sont ceux qui se jettent sur leur propre glaive pour obtenir l'assentiment du prêtre. Pour obtenir l'assentiment du prêtre, ils se précipitent eux-mêmes en enfer »¹²⁰. Or il ne semble pas que ces prêtres utilisent une arme de guerre pour se tuer. En effet, la poignée de ces objets ne semble pas avoir de garde développée comme on peut le voir sur les dagues de la *Bible de Maciejowski*, comme dans la Figure 15 par exemple. Dans cette *Bible*, les dagues partagent tous les caractéristiques de l'épée : pommeau, poignée, garde et lame, dans un gabarit réduit. La dague est une arme qui sert notamment à passer entre les protections pour enfoncer quelques centimètres de fer dans la chair¹²¹. C'est ce que l'on voit dans les parties III et IV du *MS M. 638, fol. 29v* (Figure 28). Dans les deux cas, le combattant qui manie la dague attrape son adversaire de son bras gauche, et passe entre les

¹¹⁸ C. GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, op. cit, p. 365-373.

¹¹⁹ C. RAYNAUD, *Armes et outils*, op. cit, p. 144.

¹²⁰ «Saul est prelatas, armifer saulis socii prelati qui adulantes ei dant ei audaciam malefaciendi,. Qui tales gladio proprio se ipsos interimunt quia prelatas consentiendo, illi adulando se ipsos ad infernum detrudunt ».

¹²¹ D. JAQUET et B. SCHNERB, *L'art chevaleresque du combat*, op. cit.

protections du casque pour atteindre le visage. C'est ainsi que cette arme est beaucoup utilisée par les piétons ou les mercenaires. Ils s'en servent notamment pour achever les chevaliers désarçonnés en passant la lame sous le haubert pour atteindre le ventre. Ils coupent les lacets du heaume pour avoir accès à la gorge ou alors passent à travers les œillères du heaume pour atteindre le visage. C'est de cette dernière façon qu'est mort Étienne de Longchamp à Bouvines¹²². La dague peut également être utilisée pour faire des clefs de bras lorsque les combattants entrent en lutte comme le montrent les maîtres d'armes dans leurs manuels au siècle suivant. Or, la lutte, ce combat au corps à corps rapproché, est considérée comme la partie la moins noble du combat¹²³. Peut-être est-ce pour cela que les poignards apparaissent aussi peu.

Ainsi, nous avons présenté ces armes courtes, qui se caractérisent par leur maniement à une main et leur distance d'utilisation. Celle-ci met le combattant en danger, ce qui peut être source de prestige dans le code chevaleresque. C'est pour cela que les chevaliers occupent régulièrement l'espace central lors des représentations de bataille, bien que ce ne soit qu'un moment ponctuel lors du déroulement d'un affrontement entre deux armées. Nous y reviendrons dans le chapitre II.

Au terme de cette première partie, nous avons pu balayer le corpus afin de présenter les différentes armes offensives qui sont utilisées par les combattants du XIII^e siècle. Il apparaît comme évident que les illustrations de notre corpus sont saturées par un certain type d'armes qui évoquent la partie dominante de la société, la chevalerie. C'est ainsi que l'épée est, sans conteste, l'arme la plus représentée alors qu'elle n'est pas aussi commune sur un champ de bataille : la majorité des combattants sont des fantassins utilisant des lances. Cependant, ce n'est pas ce type de combattant qui est mis en exergue, car ce n'est pas à eux que les œuvres s'adressent. La proportion numérique des chevaliers dans le contexte guerrier est exagérée et occulte les autres types de combats. En effet, à partir du XII^e siècle, les mercenaires sont de plus en plus présents sur les champs de bataille. Au XIII^e siècle, ils représentent une part non négligeable des combattants comme nous le verrons dans le chapitre deux. Pour autant, ces illustrations, bien que biaisées, sont révélatrices de la mentalité d'une élite qui concentre les richesses et le savoir. Il faut donc analyser cette source à travers ce regard. Le fait que des armes

¹²² Georges DUBY, *Féodalité*, Paris, Gallimard, 1996, p. 876.

¹²³ G. MARTINEZ, *Des gestes pour combattre. Recherches et expérimentations sur le combat chevaleresque à l'époque féodale*, op. cit.

diverses soient illustrées est donc révélateur : les seigneurs ont conscience de l'intérêt des armes utilisées par des individus qui ne sont pas chevaliers, mais elles passent en second plan. Autrement dit, pour l'armement offensif, la mentalité de l'aristocratie se perçoit dans le nombre des armes représentées.

Il semble qu'il en aille autrement pour l'armement défensif, dont la représentation est également biaisée. Certes, les équipements illustrés sont ceux que l'on peut trouver sur un champ de bataille, mais c'est la manière de l'utiliser qui est particulièrement révélatrice de cette vision aristocratique.

Partie II Équipement défensif

Renaud Beffeyte explique dans son livre *L'art de la guerre au Moyen-Âge* que les fortifications des forteresses évoluent proportionnellement aux avancées techniques des machines de siège¹²⁴. On trouve cette même logique à l'échelle individuelle : pour se préserver d'une arme, il faut une armure adaptée. Or, on constate dans notre corpus, mais également dans les écrits, que tous les individus étaient équipés de protections variées. Cela s'explique simplement par les moyens financiers dont chacun dispose pour se protéger. Il est plus que probable que le matériel d'un chevalier aisé soit de meilleure qualité que celui d'un fantassin convoqué à l'ost. De plus, l'équipement défensif répond à des contraintes liées à la géographie, telles que la chaleur, l'humidité, etc. Un attirail non adapté à ces contraintes devient un fardeau. Ainsi, on lit dans le *Récit anonyme de la première croisade* que l'outillage des guerriers occidentaux les gêne lors de la traversée de la montagne de l'Antitaurus (octobre 1097), si bien qu'ils abandonnent ou vendent leur haubert et leur heaume¹²⁵. Ces nécessités ne sont pas forcément mises en lumière dans la représentation de l'armement défensif tel qu'on peut le voir dans notre corpus. Dans celui-ci, l'armement défensif est toujours évoqué dans des illustrations où des armes offensives sont déjà visibles. Ainsi, les artisans ont dessiné des scènes de batailles sans prendre la peine d'illustrer les équipements défensifs. C'est notamment le cas dans les *Bibles moralisées*, comme dans les Figure 18 ou 26. Il y a donc une sous-représentation des différentes pièces d'armure dans ces sources-là. Dans la *Bible de Tolède*, des armes offensives sont reproduites dans 36 médaillons, tandis que l'armement défensif n'apparaît que dans 11 médaillons, soit 31% seulement (cf. Annexe I). Dans la *Bible Oxford-Paris-London*, l'armement défensif paraît dans 17 médaillons sur les 38 comprenant des armes, soit 39% du total (cf. annexe J). Les protections semblent donc être un thème secondaire, de moindres importances que les armes offensives. Pour autant, le rapport est inversé dans la *Bible de Maciejowski*, dans laquelle l'équipement protecteur est bien plus mis en avant. Les armes défensives sont présentes dans 86% des illustrations représentant des armes offensives (soit 60 parties sur 71, cf. Annexe K). Une attention particulière est en effet consacrée au costume militaire dans cette *Bible*. Il est pertinent comparer ces différentes sources afin d'analyser et de définir les composants de l'armement défensif. Il est intéressant aussi de noter que toutes les

¹²⁴ R. BEFFEYTE, *L'art de la guerre au Moyen Age*, op. cit., p. 67.

¹²⁵ *Histoire anonyme de la première croisade*, éd. et trad. par Louis Bréhier, 2e tirage., Paris, Les Belles lettres, 1964.

protections représentées sont des équipements occidentaux au XIII^e siècle. S'il semble avoir une association entre les israélites et les chrétiens contemporains, on pourrait croire qu'il y a également une assimilation entre les infidèles et les Orientaux du XIII^e siècle. Or, on ne trouve aucune protection typiquement orientale telle que les armures lamellaires ou les caftans arabes. Pour autant, certains équipements permettent de distinguer les différents « peuples », ou du moins les différents groupes d'individus.

En premier lieu, il faudra analyser le matériel sauvegardant le torse et les extrémités du corps, qui sont les plus communes ; ensuite les casques qui connaissent de nombreuses variations, et enfin, le bouclier, qui a la particularité d'être une arme défensive, mais aussi offensive.

A) Haubert, protection du torse et extrémités

Dans le cadre d'un affrontement, tuer son adversaire n'est pas forcément la priorité. En effet, survivre un jour à un combat pour pouvoir se battre le lendemain permet d'accumuler de l'expérience, voire du prestige. Ainsi, un bon chevalier est celui qui revient après plusieurs conflits. Il est considéré comme un vétéran après être revenu de deux batailles. Guillaume le maréchal, lui, survit à cinq engagements, ce qui en fait un chevalier d'exception¹²⁶. Cependant, cela ne dépend pas seulement des capacités du guerrier. Il faut prendre en compte son équipement défensif qui le protège des coups. La tête est particulièrement abritée, mais également la partie supérieure du corps, c'est-à-dire le torse, les épaules et les bras, qui sont les éléments les plus facilement touchés. Ils sont donc protégés par différents moyens, plus ou moins efficaces.

1) Haubert

L'armure du torse par la plus représentée en Occident est le haubert. C'est une protection souple composée de milliers d'anneaux de fer reliés entre eux. Afin d'éviter que les anneaux ne s'ouvrent et qu'un trou se fasse dans la protection, chaque anneau est riveté. Cela signifie que lorsque le fil de fer formant l'anneau est recourbé, les deux extrémités sont aplaties, percées, et fixées ensemble par un rivet. Le haubert est connu dès le haut Moyen-Âge, mais il ne protège

¹²⁶ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit, p. 21.

que le torse et les épaules, s'arrêtant au niveau des hanches. Au XII^e siècle, le haubert s'allonge progressivement. Il recouvre le corps entier au XIII^e siècle. Dans notre corpus, le haubert est régulièrement présent dans la *Bible de Maciejowski*. Presque tous les combattants le portent tel qu'on peut le voir dans les Figures 24 et 29, parmi tant d'autres. Dans les *Bibles moralisées*, il est beaucoup plus rare. Il est cependant difficile de comptabiliser précisément le nombre de hauberts. Les miniaturistes, pour figurer un groupe innombrable, amassent les personnages de façon serrée. La masse est suggérée par la représentation de quelques têtes ou quelques éléments de costume ou d'armement¹²⁷. Seuls les personnages au premier plan sont véritablement visibles et il est difficile d'affirmer si les autres sont équipés de la même manière ou non (cf. Figure 27 par exemple). Les données récoltées permettent donc d'avoir des ordres de grandeur afin de comparer, mais ne se veulent pas tout à fait précises. Dans la *Bible de Maciejowski*, il y a entre 290 et 320 hauberts représentés dans notre corpus. C'est la protection la plus représentée. Dans les parties III et IV du *MS M. 638, fol. 31r* (Figure 29), des soldats qui portent un haubert court, sans casque ou d'autres équipements défensifs. Dans les *Bibles moralisées*, les chiffres restent élevés. Dans chacune, on peut compter environ une cinquantaine de hauberts. Ils sont représentés aussi souvent parce qu'ils font partie de l'équipement ordinaire du chevalier. Lorsqu'un seigneur adoube un de ses écuyers, il peut lui offrir des vêtements et une armure comme ce fut le cas pour Guillaume le maréchal¹²⁸. Pour autant, ce sont des habits coûteux, qui n'équipent pas tous les combattants, mais les plus fortunés, ou ceux qui ont détrossé sur les champs de bataille le corps des vaincus. C'est d'ailleurs ce que font les francs après la bataille de Montgisard (1177) contre les soldats de Saladin selon *l'Historia* de Guillaume de Tyr. Les sarrasins, fuyant après la défaite, jettent leur haubert dans un marais pour fuir plus rapidement tout en empêchant leur ennemi de les récupérer. Pourtant, les Francs font l'effort de les repêcher à l'aide de crochets et de perches et en récupèrent ainsi une centaine¹²⁹. Le dépouillement des adversaires vaincus est également représenté dans la partie I du *MS M. 638, fol. 35r* (Figure 30) dans laquelle Saul est désarmé.

Le haubert est un équipement précieux, car il est particulièrement efficace pour se protéger, notamment face aux armes tranchantes. Notre corpus regorge cependant de scènes dans lesquelles des individus en cotte de mailles se font découper. La Figure 4 par exemple montre un combattant découpé au niveau du tronc alors même qu'il porte un haubert. Il s'agit

¹²⁷ C. RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle, op. cit.*, p. 150.

¹²⁸ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde, op. cit.*

¹²⁹ A. ZOUACHE, « L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIIe siècle », art. cit.

probablement d'un *topos* qui permet de mettre en exergue la force de ceux qui passent au travers de cette protection, mais il faut nuancer cette représentation. La protection est souple, s'adapte aux formes du corps. Les anneaux peuvent certes s'ouvrir malgré le rivet et ainsi créer des zones non protégées, mais un haubert neuf permet vraisemblablement d'empêcher le tranchant des lames de pénétrer la chair. L'association ARMA (Association for Renaissance Martial Art) a fait des essais de taille avec une épée affûtée sur un morceau de viande protégé par une cotte de mailles afin de connaître l'efficacité réelle d'une épée sur cette protection¹³⁰. La conclusion est que la viande a reçu une violente commotion, mais que la maille est presque intacte. Ainsi, l'épée n'est pas passée à travers cette protection.

De la même façon, le haubert protège des pointes de flèches. Tout du moins, le haubert empêche l'aspect létal d'une flèche. C'est ce que l'on peut voir dans la Figure 4. En effet, Saul est atteint par des flèches au visage et au ventre. Pourtant, ce ne sont pas ces blessures qui causent sa mort, mais bien l'épée sur laquelle il s'empale. Pour autant, on pourrait dire que cette représentation n'est que l'illustration du passage biblique qui explicite le fait que Saul est atteint par des archers¹³¹. On retrouve cependant cette idée dans d'autres illustrations. Dans les parties I et II du *MS M. 638, fol. 21r* (Figure 31), deux personnages à terre sont percés d'une flèche. L'un d'eux est un soldat en cotte de mailles, l'autre est l'un des fils d'Eli qui ne portent que des vêtements de tissus. Dans un cas comme dans l'autre, une deuxième blessure a été infligée. C'est probablement cette dernière qui fut mortelle. Le soldat en armure notamment est blessé à la tête, probablement par une arme tranchante au regard de l'incision qui est représenté. C'est cet aspect non mortel, mais vulnérant que semble mettre en scène Joinville dans son *Histoire de Saint Louis*, lorsqu'il fait le récit de la bataille de la Mansour, dans les chapitres 49 et 52¹³². Il décrit des chevaliers qui sont recouverts de flèches au point de ressembler à des pelotes d'épingles. Or, les flèches n'ont pas traversé le haubert et le gambison pour infliger des blessures mortelles. Pour autant, les éraflures qu'ont causées ces traits sont tellement douloureuses que les chevaliers ne peuvent pas s'équiper pendant plusieurs jours. Cela remet

¹³⁰ ARMA International Gathering - Test Cutting Photos, <https://www.thearma.org/photos/Gathering03/testcutting.htm>, consulté le 25 juin 2022 ; Cité par Richard ABEL, « Cultural Representations of Warfare In the High Middle Ages: The Morgan Picture Bible », in *Crusading and Warfare in the Middle Ages: Realities and Representations. Essays in Honour of John France*, Routledge, 2016, p. 13-36, p. 23.

¹³¹ 1 Samuel 31 : 3 : « *totumque pondus praelii versum est in Saul, et consecuti sunt eum viri sagittarii, et vulneratus est vehementer a sagittariis* ».

¹³² Cité par J. RICHARD, « Les causes des victoires mongoles d'après les historiens occidentaux du XIIe siècle », *Central Asiatic Journal*, 23-1/2, 1979, p. 104-117.

donc en cause l'efficacité de ces projectiles. Il existe cependant des fers de flèches qui sont conçus pour affaiblir la protection du haubert : il s'agit des flèches perce-mailles. Ce sont des pointes très effilées et longues, de section carrée et sans rupture avec la douille. Ces pointes sont assez fines pour se glisser à l'intérieur d'un anneau. En s'enfonçant, elle fait éclater l'anneau de l'intérieur et serait capable de traverser le corps d'un homme bien protégé¹³³. Cependant, un carreau d'arbalète est bien plus efficace qu'une flèche contre une cotte de mailles puisqu'il traverse même les hauberts doublés¹³⁴. Dans la Figure 8, Uria, bien qu'équipé d'un haubert complet, meurt sous l'impact du vireton. C'est notamment à cause de son efficacité et de sa capacité à tuer la noblesse en haubert que l'arme fut interdite en 1139, lors du second concile de Latran. Le canon 39 rend anathème « l'art meurtrier et haï de Dieu des arbalétriers et des archers »¹³⁵.

Pour finir, le haubert est un signe de chevalerie aux XII^e-XIII^e siècles. C'est une des meilleures protections individuelles qui est développée dans l'Europe occidentale. Son prix ne permet qu'aux individus ayant les moyens d'en acquérir un, mais c'est une protection qui protège contre de nombreux dommages. Il est porté avec une ceinture et le baudrier, ce qui permet de répartir le poids sur les épaules, mais aussi au niveau de la taille. Son poids, qui se situe entre quinze et vingt-cinq kilos selon les modèles, n'est pas supporté entièrement par le chevalier, mais également par sa monture. On peut probablement penser que si le taux de mortalité des chevaliers est si faible, c'est probablement grâce à cette défense particulièrement efficace. Cependant se pose la question du vêtement se trouvant sous la cotte de mailles. En effet, avant le X^e siècle, il semble que le haubert se porte sur la *cotte* (habit de laine ou de lin quotidien). Pourtant, les historiens s'interrogent sur la nature du gambison, un habit matelassé, fait pour être porté sous l'armure.

2) Le gambison

Le gambison, *gambeson* ou *gamboison*, selon les textes, est un habit rembourré, de peau, de cuir, de lin, de filasse ou de chiffon. Disons, sous l'exemple de Nathanaël Dos Reïs¹³⁶, qu'il s'agit d'une armure textile. Il serait la protection la plus basique d'un soldat partant à la guerre.

¹³³ J. SAINTY et J. MARCHE, « Pointes de flèche en fer forgé du Moyen Âge », art. cit.

¹³⁴ A. ZOUACHE, « L'armement entre Orient et Occident au VI^e/XIII^e siècle », art. cit.

¹³⁵ Cité par Bernard SERGENT, « Arc », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, 6-1, 1991, p. 223-252.

¹³⁶ Nathanaël DOS REIS, *Rôle et utilité du gambison aux XII^e et XIII^e siècles en Occident*, <https://nathanaeldosreis.jimdofree.com/2021/12/27/r%C3%B4le-et-utilit%C3%A9-du-gambison-aux-xiie-et-xiiie-si%C3%A8cles-en-occident/>, consulté le 13 janvier 2022.

Il se porte donc seul ou sous la cotte de mailles. En réalité, les historiens ont du mal à définir ce qu'est un gambison, ce dont il est fait et son utilité première à cause du manque de donnée archéologique notamment. Le seul artefact que l'on a conservé est la manche dite de « Saint martin » qui se trouve dans l'église de Bussy-Saint-Martin. On s'accorde cependant à dire qu'il permet de protéger des coups un tant soit peu. Les reconstitueurs amateurs, ainsi que des historiens ont tendance à dire que cet habit servirait à « absorber les chocs » de toute nature. Dans notre corpus, les gambisons sont rarement représentés. Il n'y a pas de représentation dans les *Bibles moralisées*, mais on en trouve quelques-uns dans la *Bible de Maciejowski*. Dans la Figure 17, un soldat au repos porte un gambison. Ce modèle couvre les bras, le torse, les hanches et même le cou. Dans la Figure 8, un archer en bas de la tour en porte également un.

Pour autant, Nathanaël Dos Reis démontre, en étudiant les représentations iconographiques et la statuaire, que le gambison n'a pas pour fonction première d'amortir les chocs¹³⁷. Cette idée serait un biais produit par notre pratique de la reconstitution moderne, où l'on cherche à bannir la douleur. Selon ses recherches, le gambison est un habit fin qui n'empêche pas des « traumatismes fermés », c'est-à-dire des fractures des os. Il en conclut que le gambison sert davantage à se prémunir d'un traumatisme ouvert, c'est-à-dire des coupures. Cela s'explique par le fait que l'on sait soigner les traumatismes fermés depuis le paléolithique, mais les blessures ouvertes ont des risques d'infections avant l'invention des antibiotiques. Les tests expérimentaux de Jérémy Masse montrent que les tissus comme le lin ou la soie peuvent offrir une protection efficace contre la coupe¹³⁸. Toujours est-il que cet objet, par manque d'artefact archéologique, nécessite davantage d'étude à son sujet. De nombreuses questions ont besoin de réponse. Si le gambison se porte sous le haubert, comment expliquer que le philistin tué par Jonathan et son écuyer dans la Partie II du *MS M. 638, fol. 24r* (Figure 32) semble porter un gambison par-dessus une armure dont on voit les manches dépasser ?

Toujours est-il qu'un gambison offre une défense limitée et peut être renforcé par d'autres éléments de protections.

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ Jérémy MASSE, *Des tissus protecteurs ?*, <http://s419357288.siteweb-initial.fr/articles/des-tissus-protecteurs/>, consulté le 11 avril 2023 Cité par *Ibid.*

3) Extension de maille : Miton de maille et chausse de maille

Dans notre corpus, il n'est pas rare que le haubert se prolonge au point d'englober les mains et les pieds afin de protéger les extrémités qui sont des cibles faciles. En effet, la main qui tend l'arme est une cible privilégiée, car elle doit souvent sortir du bouclier, et ainsi s'exposer pour pouvoir faire un mouvement qui touche l'adversaire. Celui-ci pourrait alors profiter de cette occasion pour blesser la main qui tient l'arme. De même, les jambes sont une cible privilégiée, car elles permettent d'incapaciter l'ennemi et donc de l'achever plus rapidement.

On trouve ces extensions du haubert aussi bien dans les *Bibles moralisées* que dans la *Bible de Maciejowski*. Dans la Figure 12, on constate que tous les chevaliers qui accompagnent Saul portent des mitons de maille et des chausses de mailles. Pour autant, tous les combattants ne bénéficient pas de cette « amélioration ». Certains doivent se contenter des chausses de mailles, comme les Israélites dans la Figure 20, d'autres n'ont que des gants comme le prisonnier dans la Figure 15. Ces différents ajouts du haubert peuvent permettre de montrer des différences économiques entre les personnages, mais aussi les différentes étapes de la préparation d'un combattant. Dans la Figure 17, l'homme qui se trouve sur la charrette porte seulement un haubert, mais l'image ne représente pas un contexte de bataille. On peut imaginer qu'une fois que le haubert est mis, il suffit d'y adjoindre les gants et les chausses.

Les mitons de mailles sont apparus à la fin du XII^e siècle. Ils ont souvent l'apparence de moufle, c'est-à-dire que les doigts sont collés, à l'exception du pouce. Cela ne gêne pas l'utilisation des armes: pour utiliser une lance ou une épée, il suffit de tenir l'objet et de déplacer les coudes et les épaules. Les doigts n'ont pas besoin de bouger indépendamment des autres. Si c'est le cas, comme pour l'utilisation d'un arc par exemple, on constate que les gants ne sont pas toujours représentés. Dans la Figure 8, l'archer en bas de la tour porte un haubert sans gants. L'arbalétrier, cependant, en porte, mais ses mains ne touchent la corde que pour la réarmer. Lorsqu'il décoche son trait, c'est en appuyant sur la gâchette. Il n'a donc pas besoin d'utiliser ses doigts. Les illustrations citées plus haut nous montrent que la maille recouvre intégralement la main, aussi bien l'extérieur que l'intérieur. On peut pour autant penser qu'il faut nuancer cette représentation : il est difficile de tenir un objet lorsqu'il est séparé de notre peau par un métal. Peu d'étude s'intéresse à ce détail pratique. Nous n'en avons pas trouvé pour le moment. Cependant, le milieu de la reconstitution a pu évoquer quelques hypothèses que nous pouvons envisager avec un esprit critique. On peut raisonnablement penser que l'intérieur de la main du gantelet de maille est fait d'une pièce de cuir cousue au mail afin de permettre une meilleure

saisie de l'arme. Une autre interprétation moins convaincante selon nous est que les chevaliers portent sous leurs mitons de maille une paire de gants en cuir. Selon nous, cette hypothèse est biaisée par la pratique du XIV^e siècle. À ce moment-là, les gantelets de plate – composé de plusieurs pièces d'acier rigide articulées – ne couvrent que la partie extérieure de la main. Ils sont portés par-dessus un gant en cuir, comme on peut voir sur les armures de la collection du château de Churburg.

Les chausses de mailles sont des ajouts du haubert qui apparaissent à la fin du XII^e siècle- début du XIII^e siècle¹³⁹. Elles permettent au haubert de devenir plus couvrant et ainsi de mieux protéger les zones qui sont facilement touchées lorsque l'on est sur un cheval. En effet, les piétons qui font face à un chevalier peuvent essayer de le faire tomber en s'accrochant à ses jambes à l'aide de crochet ou de *saquebute*. De la même façon que pour le haubert, les chausses de maille se portent sur des chausses gambisonnées, tel qu'on peut le voir sur la représentation de Goliath dans la Figure 10, bien qu'il porte un autre type de protection de jambe. On peut se demander comment ces chausses sont attachées puisque dans les représentations du corpus, elles passent sous le haubert. On peut penser qu'elles sont attachées à une ceinture située sous la cote de mailles, ou bien lacées à l'armure elle-même. De la même façon que pour les mitons, les chausses de mailles semblent recouvrir le pied entier, sans que des chaussures soient portées dans la *Bible de Maciejowski*. Une fois encore, on peut s'interroger sur la praticité de cet usage. Avoir le dessous des pieds recouvert d'anneaux de fer ne facilite pas l'équilibre sur de la pierre. On peut imaginer que les parties situées en contact avec la terre et la végétation rouilleraient particulièrement vite. Pourtant, sur la Figure 20, on voit que certains israélites portent à la fois des chausses de maille et des chaussures, bien que ce ne soit pas le cas de tous les personnages représentés. On peut trouver un élément de réponse sur la statue de Roland qui figure sur le parvis de la cathédrale de Vérone. Cette statue aurait été réalisée entre 1122 et 1158¹⁴⁰. On y voit un soldat avec une seule chausse de maille, sur la jambe gauche déjà protégée par le bouclier. Le pied de cette jambe repose sur un dragon, si bien que la pointe du pied dépasse, ce qui nous permet de voir ce qu'il y a en dessous (cf. Annexe L). Cela nous permet de mettre au jour une façon de porter ces protections. Le dessous du pied de la statue semble être recouvert d'une tranche de cuir sous laquelle passent des lacets qui attachent cette semelle aux mailles de la chausse. Ces cordons se croisent donc sous le talon, mais également autour de la cheville de

¹³⁹ V. CIRLOT, « Techniques guerrières en Catalogne féodale », art. cit.

¹⁴⁰ Pavel Konstantinovich ALEKSEYCHIK et Robbie Louis Frederick MCSWEENEY, *The Roland statue at the Verona cathedral: an examination of the mail chausse, helmet straps and helmet decoration*, Zenodo, 2021.

façon à s'assurer que la chausse est bien ajustée à son porteur. On ne sait cependant pas si cette semelle fait partie de la chausse de maille en soi, ou bien s'il s'agit d'une chaussure autour de laquelle sont lacées les mailles.

Un autre type de protection de jambe semble être présent dans le corpus. Ce sont les protège-tibias que porte Goliath dans la Figure 10. Ces protections ne couvrent que la partie basse et frontale de la jambe et semblent être lacées autour des mollets. On pourrait croire qu'il s'agit de grève. Elles semblent être faites d'une seule pièce de métal. Les armées grecques antiques connaissaient déjà ces protections avec les *ocreae*. Ces protections sont rigides, et non mobiles comme les protections de maille. Goliath les porte par-dessus des chausses gambisonnées. Ce sont les seules représentations de jambes qui ne sont pas des chausses de mailles. Il est intéressant qu'elles soient alors attribuées à un adversaire aussi typique que le Philistin géant. Si David est parfois représenté comme préfigurant le christ, Goliath est alors celui qui s'oppose à la chrétienté ; l'infidèle par excellence. On pourrait alors se demander ce que symbolisent ces grèves qui ne sont accordées qu'à lui. Peut être est-ce une façon de ne pas le considérer comme un chevalier, eux qui portent des chausses de maille.

Si le torse et les extrémités sont des zones que les combattants du XIII^e siècle ont essayé de protéger, la tête, elle, est l'objet d'une attention particulière. En effet, la tête est un élément qui est presque systématiquement protégé, même chez les combattants les plus pauvres, en raison du grand risque de mortalité.

B) Casques et protections de la tête

En effet, protéger sa tête, c'est augmenter les chances de survivre à un coup mortel. Dans les productions hollywoodiennes, il est fréquent que le personnage principal ne porte pas de casque lors des batailles. Dans le film *Kingdom of Heaven* (2005) de Ridley Scott, le héros Balian, incarné par Orlando Bloom, ne porte pas de casque lors du siège de Jérusalem qui est le point culminant de l'œuvre. Pourtant, la plupart des soldats sont équipés et protégés par un casque. Cette déformation s'explique probablement par la volonté de rendre l'acteur reconnaissable au détriment de la réalité martiale. Il est en effet peu probable qu'un général ne porte pas de protection au plein cœur d'un siège, alors que des projectiles de tout genre tombent du ciel. Typiquement, lors du siège de la cité de Toulouse, Simon de Montfort meurt en portant son heaume, alors même qu'il est l'assiégeant. Bien que le casque ne soit pas une protection absolue, c'est un précieux allié qu'il vaut mieux garder si l'on souhaite augmenter ses chances

de survivre. Pour autant, on retrouve ce cliché dans nos sources. Dans la *Bible de Tolède*, peu de protections de têtes sont représentées puisqu'on en voit dans seulement 9 médaillons. On a tendance à montrer les personnages la tête découverte. Cela se comprend peut-être par un choix artistique. Si les personnages ont la tête découverte, l'artisan peut représenter les cheveux et les détails du visage, tandis que lorsqu'il représente différentes protections de la tête telle que la cagoule de maille, le visage est enserré dans une gangue de couleur grise qui peut-être est considérée comme peu esthétique. Par ailleurs, cette *Bible de Tolède* ne fait figurer quasiment qu'un seul type de protection de la tête comme nous le verrons plus tard. Dans la *Bible OPL*, 11 médaillons représentent des protections de tête. Bien que ce chiffre ne soit pas élevé non plus, il faut se rappeler que seuls 17 médaillons font figurer de l'armement défensif en général. Cela signifie que 65% des médaillons dans lesquels une protection militaire est représentée, une protection de tête est figurée. Les casques représentés sont un peu plus variés que dans la *Bible de Tolède*, mais guère plus. Enfin, la *Bible de Maciejowski* représente énormément de casques et de protections faciales. On y trouve plus de diversité également. Peut-être que l'artisan s'est permis de représenter plus de ces protections, car il avait un plus grand espace. Il pouvait donc représenter en détail les visages bien qu'ils soient sous une protection, ou encore illustrés plus de personnages, dont certains au visage découvert. Les protections de tête apparaissent dans toutes les parties où l'on voit un haubert. Autrement dit, la protection de tête est un élément essentiel du costume militaire dans cette source.

Après ces quelques données, il est intéressant de voir quel type de protection faciale est représenté. Il est également intéressant de remarquer que les casques sont un élément qui permet de distinguer les israélites des groupes infidèles, et ce, presque systématiquement. Quels sont les différents types de protections faciales dans notre corpus ?

1) Cale de tête et capuche de maille.

La protection de tête la plus basique est dérivée d'un habit du quotidien. En effet, les paysans portent sur la tête une *cale*, c'est-à-dire une coiffe en lin fine qui permet de se protéger du soleil lors des travaux dans les champs. Cet objet est repris dans le milieu militaire en la rendant plus épaisse et *matelassé*. Autrement dit, c'est une pièce de gambison qui se met sur la tête. Les médaillons C et c du *mss 1 fol. 100r* (Figure 33) font figurer au premier plan un soldat ayant rabattu sa capuche de maille, permettant ainsi de voir sa cale de tête qui recouvre ses

cheveux. En effet, la maille a tendance à accrocher les tissus ou les matières en fibre fine telles que les cheveux. Une cale de tête est donc un objet qui apporte un confort non négligeable. C'est également la protection la plus basique qu'un combattant pauvre puisse avoir.

Si ce combattant est plus riche et qu'il a un haubert, celui-ci peut également compter une capuche de maille comme on le voit sur la Figure 33. Cette capuche est une partie intégrante du haubert. Elle est ajustée pour épouser les formes du visage grâce au *ventail*. C'est un rabat de maille qui est attaché sur le côté du capuchon et qui se place devant le menton ou la bouche. Cela permet de protéger plus efficacement la gorge et la partie basse du visage. On peut le deviner sur la Figure 31, dans laquelle plusieurs Israélites ne portent pas de casque. On voit sur le côté de leur tête qu'une couche de maille supplémentaire est rabattue sur le capuchon. De cette façon, le capuchon de maille ne laisse paraître qu'un espace entre les yeux et la lèvre inférieure¹⁴¹. À la fin du XIII^e siècle, la capuche de maille est utilisée indépendamment du haubert et prend alors le nom de *camail*.

Par-dessus la cale de tête ou bien le capuchon de maille, le soldat porte un casque. Celui-ci peut avoir plusieurs formes.

2) Différents types de casque

La *Bible de Maciejowski* notamment figurent plusieurs types de casques différents. Tous les combattants en portent un lorsqu'une bataille est illustrée si bien qu'il y a environ deux cents modèles représentés au total. Il ne semble pas que le *Regum I* de la *Bible de Tolède* n'en contienne, mais on en trouve trois dans la *Bible OPL*. Dans cette dernière, c'est systématiquement Goliath qui en porte un.

Le casque le plus simple à fabriquer est la *cervelière*. Le Philistin dans la partie II de la Figure 30 qui pille les *armatura* de Saul en a un sur la tête. Il s'agit d'une coiffe en forme de calotte demi-sphérique. Elle est faite souvent d'une seule pièce de métal, éventuellement renforcé par des cerclages de fer. Dans le cas de l'individu au centre de la partie II de la Figure 30, il est difficile de dire si son casque est en une seule partie, mais peint de deux couleurs différentes, ou bien si la bande jaune à l'extrémité inférieure symbolise un renforcement. Toujours est-il que la cervelière enveloppe la section supérieure du crâne jusqu'aux oreilles. À l'intérieur du casque se trouve une garniture en cuir qui permet de l'ajuster et de l'attacher sous le menton. L'utilité de cet objet est d'encaisser le choc à la place du crâne.

¹⁴¹ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age, op. cit.*

Pour autant, à partir du XII^e siècle, le casque peut se doter d'une pièce supplémentaire, le *nasal*. C'est une bande de métal qui se met devant le nez. Nous en parlerons un peu plus bas.

Si la *cervelière* est la forme la plus basique de protection du crâne, il a pu connaître des évolutions qui ont amené à la diffusion d'autres types d'armure. C'est le cas du *chapel de fer*. Il s'agit d'une cervelière sur laquelle on a ajouté un large bord sur le pourtour de la *bombe* – la calotte du casque¹⁴². Ce bord est appelé *aventail*, et donne un aspect de chapeau de paille, d'où il tient probablement son nom. Dans la *Bible de Maciejowski*, il y a 24 occurrences de cet objet, ce qui en fait le type de casque le moins représenté. On peut le trouver aussi bien du côté des Israélites, comme dans la partie IV de la Figure 17, que sur les infidèles. Dans la Figure 16, Goliath a un *chapel de fer*. Sur ce dernier exemple, on voit que l'*aventail* est composé d'une pièce supplémentaire qui renforce la *bombe*. Les *Bibles moralisées* ne comportent pas d'illustration de ce matériel. Pourquoi est-il aussi peu présent dans notre corpus? Trois sergents francs portent ce type de casque dans la Figure 17. Parmi eux, il n'y en a qu'un seul qui montre un signe de richesse, c'est celui qui est dans la charrette et qui est équipé d'un haubert. On peut peut-être penser qu'il s'agit ici d'un chevalier au repos. Le suivant porte un gambison et le dernier une simple cotte. Ces deux-là semblent être donc des soldats de basse extraction. Le *chapel de fer* est une protection de fantassin n'ayant pas de quoi se payer un *casque à nasal* ou une meilleure armure. Autrement dit, c'est du matériel de pauvres gens qui protège un peu plus qu'une cervelière¹⁴³. Renaud Beffeyte dit également que ce type de casque est particulièrement apprécié par les arbalétriers et les archers, car les bords permettent d'éviter d'être aveuglé par le soleil comme on le voit dans la Figure 8¹⁴⁴. Cependant, sur cette seule illustration, cinq autres soldats en portent. Il faut donc se demander si l'artisan n'a pas tout simplement voulu distinguer par les armures crâniennes les fantassins (presque tous équipés de *chapel de fer*) des chevaliers, qui eux, sont équipés de heaume. Pour autant, ce casque n'est pas systématiquement réservé aux pauvres. En effet, c'est un casque que portent volontiers les nobles au repos, lors d'une chevauchée pour se rendre d'un lieu à l'autre par exemple. Cela permet de mieux respirer que le heaume tout en ayant une protection minimale en cas d'embuscade surprise. Dans le désert brûlant du Moyen-Orient, une coiffe ouverte est plus confortable qu'un cylindre de fer pesant et fermé. C'est peut-être ce que représente l'individu en haubert dans la charrette sur la

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ G. DUBY, *Féodalité, op. cit.*

¹⁴⁴ R. BEFFEYTE, *L'art de la guerre au Moyen Age, op. cit.*

Figure 17. Au-delà du *chapel de fer*, la *cervelière* connaît d'autres modifications. C'est notamment le cas avec l'ajout d'un *nasal*, c'est-à-dire d'une pièce de métal devant le nez.

Dans la *Bible de Maciejowski*, c'est le casque que portent tous les infidèles comme on peut le voir toujours sur la Figure 30. Selon Abbés Zouache, c'est une convention artistique que de représenter les musulmans avec ce type d'armure¹⁴⁵. Goliath en a un dans la *Bible OPL* tel qu'on le voit dans la Figure 9. Dans la Figure 27, qui représente la rencontre de Saul et Goliath, le *nasal* de ce dernier est moins visible, mais suggéré par la proéminence de son capuchon de maille au niveau du nez. Il est possible que l'artisan ait mal colorié cette partie. Ces protections-là ont tendance à avoir une forme plus conique que la *cervelière* comme le montre celui de Goliath. Cette apparence fait glisser les tranchants d'épée ou de hache sur les épaules qui endurent mieux le choc. Cela permet de faire en sorte que ce ne soit pas le crâne et les cervicales qui prennent des dégâts. C'est le casque qui est le plus présent dans notre corpus, puisqu'il ressort 81 fois dans le *Regum I* de la *Bible de Maciejowski*, et à deux occasions dans la *Bible OPL*. Mais à quoi donc sert cet ajout de fer qu'est le nasal ? Il est peu probable qu'il ait pour fonction de bloquer les flèches ou les coups horizontaux comme certains amateurs peuvent l'avancer. En effet, ce bout de métal est d'une taille modeste et il faudrait que le porteur soit extrêmement chanceux pour qu'un trait frappe en plein milieu de cette pièce – elle pourrait d'ailleurs dévier après l'avoir touché et se planter dans la figure. Pour ce qui est d'une attaque d'arme tranchante ou contondante, il en va de même. De plus, le visage reste exposé au niveau des joues et des yeux, et le nasal ne semble pas être une protection particulièrement adaptée. Une autre hypothèse consiste à dire que ce nasal a une utilité dans le cadre d'une bataille rangée. Notre corpus montre essentiellement des combattants à cheval, et jamais d'infanterie se déplaçant en ligne, ce qui est pourtant la réalité pour la majorité des soldats. Lors d'une formation de groupe, chaque guerrier se tient à la même hauteur que ses compagnons. Ils avancent ensemble, en rythme. Ils doivent maintenir cette ligne afin que la troupe adverse ne crée pas de brèche et ne s'infiltrer pas dedans. Pour cela, ils ont des boucliers en amandes qui les couvrent de l'épaule jusqu'à la cheville. Quand deux armées sont en contact, le combattant lève son bouclier au niveau du visage pour ne pas être touché. Or, s'il reçoit un coup sur la partie supérieure, le choc se répercute sur le nez et le brise. Le nasal permettrait d'éviter ce genre d'incident en offrant une protection un peu plus rigide¹⁴⁶. Il est cependant possible qu'il ait d'autres utilités pour le moment inconnues. À la fin du XII^e siècle, ce nasal s'épaissit et

¹⁴⁵ A. ZOUACHE, « L'armement entre Orient et Occident au VI^e/XII^e siècle », art. cit.

¹⁴⁶ Hypothèse évoquée par plusieurs reconstituteurs, notamment la troupe de reconstitution des Seigneurs d'Orient.

couvre tout le visage, des deux joues jusqu'au menton, à l'exception des yeux. Ce type d'armure s'appelle un *casque à facial*. Il n'apparaît pas dans notre corpus. Il a tendance alors à avoir un sommet plus plat. Dans le courant du XIII^e siècle, le casque devient plus protecteur, c'est la diffusion du heaume.

Le heaume est un des symboles de la chevalerie. C'est d'ailleurs un des éléments que remet Saul à David dans la Figure 24, que l'on peut interpréter comme un adoubement comme nous l'avons évoqué plus haut. Cette protection crânienne apparaît à 64 reprises dans la *Bible de Maciejowski*. Les Israélites sont équipés la plupart du temps de ce casque dans les illustrations de bataille, comme dans la Figure 28, tandis qu'aucun infidèle ne le porte. Notre corpus ne montre pas d'exemple de soldat avec un heaume dans un contexte « pacifique » - c'est-à-dire ne représentant pas un combat. Cela peut sûrement se comprendre par le poids important qui peut être inconfortable. Un grand heaume comme ceux qu'utilisent les chevaliers avec les renforts formant une croix devant le visage pèse entre neuf et douze kilogrammes¹⁴⁷. L'objet fait pression sur les cervicales et modifie l'équilibre de son porteur, si bien qu'il n'y a pas d'utilité en cas de non-affrontement. Ce casque est composé de trois pièces de métal rivetées ensemble. Le *facial* est la partie qui couvre le devant de la figure. C'est une plaque de fer percée par les *vues* qui permettent de voir, mais aussi par les *vents*, qui sont des incisions au niveau de la bouche pour respirer¹⁴⁸. Le heaume offre une protection complète de la tête. Pour autant, un des *topoi* des chansons de geste consiste à ce que le héros fende le heaume de son adversaire. Dans *Erec et Enide* de Chrétien de Troyes, Erec affronte pendant de longues heures le chevalier Ydier pour venger un affront, et donner un épervier à sa douce. Au fur et à mesure du combat, les armures sont taillées en pièce. Aux vers 936-939, Erec donne un coup à la tempe de son adversaire et lui tranche un bout de son heaume : « *Et neporquant si l'a feru / Lonc la temple, delez l'escu, / Que del hiaume une piece tranche* »¹⁴⁹. Un peu plus loin, on lit également que la coiffe peut se disloquer sous l'impact. : « *Fiert et refiert tot a bandon, / trois cops li done en un randon, / Li heaume escartele toz, / Tranche la coife de desoz* »¹⁵⁰. On retrouve le même *topos* dans notre corpus, comme dans la partie III de la Figure 15. Les épées semblent fendre les casques et les hommes sans difficulté. Cette représentation devrait être nuancée, car le heaume est renforcé sur son sommet par une bande de métal. Pour autant, l'altération du casque à cause

¹⁴⁷ Terence WISE, *Armies of the Crusades*, 1st edition., London, Osprey Publishing, 1978, p. 10.

¹⁴⁸ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, *op. cit.*

¹⁴⁹ V. 936-939, Chrétien De Troyes, *Erec et Enide*, Traduction, présentation et notes de Jean-Marie Fritz, Librairie Générale Française, 1992.

¹⁵⁰ V. 975 – 978, *ibid.*

d'une attaque est une réalité qui paraît attestée. L'anecdote que George Duby raconte au sujet de Guillaume le Maréchal est marquante : il reçut des coups de masses si puissantes que seul le forgeron a pu l'en extraire¹⁵¹. Cet exemple illustre le fait que le heaume est un objet très solide, puisqu'il faut le frapper avec une masse pour qu'il soit déformé. De plus, l'objet a rempli sa fonction première en empêchant la mort du Maréchal. Ainsi, il est difficile d'atteindre le visage d'un chevalier lorsque celui-ci porte un heaume, mais ce n'est pas impossible. Dans ce cas, la stratégie consiste à trancher les lacets du casque pour l'enlever, notamment après avoir amené l'adversaire à terre avec une phase de lutte. C'est ce qui est représenté dans le médaillon A du *Bodley 270b, fol. 137v*. (Figure 34). Le texte jouxtant le médaillon explique que David tue Goliath en le décapitant : « Puisque David n'avait pas d'épée, il courut et posa les pieds sur le Philistin, puis le décapita avec sa propre épée »¹⁵². On voit derrière David qu'un heaume est jeté à terre. Cela est étrange, car dans le folio précédent, Goliath portait un casque à nasal, tandis que sur celui-ci, le casque est complètement fermé, avec des *vents*. On voit la même chose dans l'illustration correspondante dans la *Bible de Maciejowski* en Figure 10. Le casque de Goliath est également enlevé afin d'accéder à sa nuque. Une défense aussi solide que le heaume est une des raisons justifiant le faible nombre de morts parmi la chevalerie. Il sera pour autant intéressant de faire une analyse expliquant pourquoi il y a autant d'exemples montrant des heaumes fendus.

Nous avons pu voir qu'il y avait plusieurs types de casques, selon les ressources financières du porteur, ou bien selon le groupe auquel il appartient. On trouve la même distinction avec un autre élément du costume militaire et qui fait partie de l'équipement défensif, le bouclier.

C) Les boucliers

Le bouclier est « une arme défensive permettant de contrer un coup et de se protéger »¹⁵³ qui se porte sur le bras gauche. Ils sont peu nombreux dans les *Bibles moralisées*. On en trouve seulement trois dans la *Bible OPL* et un seul dans la *Bible de Tolède*. Dans la *Bible de Maciejowski*, 57 boucliers sont représentés dans notre corpus. Ce qui est très intéressant, c'est que ces boucliers, qui sont la première protection du combattant, ne sont jamais utilisés pour se

¹⁵¹ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit.

¹⁵² «Cumque David gladium non haberet cucurrit et stetit super philisteum et gladio proprio abscondit caput eius . . . »

¹⁵³ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, op. cit, p. 7.

défendre dans nos documents. Ils figurent au bras gauche des différents belligérants, mais aucune parade n'est illustrée. De plus, tout comme les casques, certains boucliers indiquent le groupe auquel le personnage qui le porte appartient. Trois types apparaissent dans notre corpus : l'écu, le bouclier « en amande » et la rondache. C'est ce que nous allons maintenant définir.

1) Les différents types de boucliers

Dans la Figure 16, Goliath porte l'écu (Parties I et II du *MS M. 638, fol. 27r*). Appelé *escu* en Oïl et *escut* en Oc, l'écu est un élément systématique dans l'arsenal du chevalier¹⁵⁴. À l'exception de Goliath, les écus sont presque toujours réservés aux israélites équipés du heaume dans *Bible de Maciejowski*. On dénombre 44 occurrences dans le *regum I*, ce qui en fait le bouclier le plus représenté. Les *Bibles moralisées* cependant n'en font pas figurer. L'écu apparaît au XII^e siècle, tandis qu'au XIII^e siècle, il prend la forme d'un triangle isocèle et devient un support privilégié pour l'héraldique. Il est fait de petites planches de bois de 1cm d'épaisseur environs qui sont imbriquées sur leur tranche dans le sens de la longueur. Parfois, le chef du bouclier, c'est-à-dire la partie supérieure, est renforcé par une pièce horizontale en bois appelée la *penne*. La partie inférieure est le plus souvent pointue, à l'occasion arrondie. L'objet fait 0, 80m - 0, 90m de long en moyenne selon Philippe Durand¹⁵⁵. Les artefacts que l'on a retrouvés sont la plupart du temps composés de tilleul ou de cèdre, deux essences qui ont pour spécificité d'être suffisamment dures, mais légères. C'est le cas des deux boucliers conservés au monastère San Salvador de Ona¹⁵⁶ qui sont datés du XII^e siècle. Cela permet un compromis entre le souci du poids et la nécessité d'être assez solide pour encaisser les chocs des armes adverses. Cependant, l'écu a la particularité d'être courbé vers son porteur, on dit alors qu'il est cintré, ce qui offre entre autres une meilleure protection de la main qui tient le bouclier. Le bois est ensuite recouvert de parchemin qui peut être apprêté de *gesso* sur lequel on peut y faire figurer son emblème. Les pièces de métal sont rarissimes, ce qui signifie que les bords - les *orles* - ne sont pas renforcés par des plaques d'acier ou de fer comme on peut le voir dans les films modernes. La forme de l'écu découle directement du « bouclier en amande ».

Aussi appelé bouclier en « goutte d'eau », c'est une apparence antérieure de l'écu. Il est utilisé à partir du X^e siècle et figure d'ailleurs en majorité dans la *Tapiserie de Bayeux*. Son

¹⁵⁴ Gilles MARTINEZ, « L'écu à l'époque romane. Apport des méthodes expérimentales à la compréhension de la gestuelle martiale féodale (XIe- XIIe siècle) », Issoire, 2017, vol. 27e colloque international d'art roman.

¹⁵⁵ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age, op. cit.*, p. 10.

¹⁵⁶ Vindicado El Conde de Valencia de Don Juan, *Catalogo Historico-descriptivo de la Real Armeria de Madrid*, Madrid, 1898 (rééd. 2008), p. 150-151.

processus de fabrication est le même que l'écu, mais, comme on peut le voir dans le médaillon b du *Mss I fol. 109v* (Figure 35) ou dans la Figure 8 (Parties III et IV du *MS M.638, fol. 42r*), le bouclier « en amande » couvre les deux tiers, voire les trois quarts du corps du combattant environs¹⁵⁷. Ils apparaissent peu dans notre corpus : une fois dans chaque *Bible*. La Figure 8 nous montre notamment que le chef n'est pas forcément aplati, mais qu'il peut être arrondi tandis que la pointe est marquée. À ce type de bouclier peut être ajoutée une partie métallique et circulaire en son centre, l'*umbo*, que l'on distingue sur la Figure 8. Cette pièce a une fonction décorative, mais également pratique, car il permet de renforcer l'ensemble et d'assener un coup en ayant un peu plus de poids. C'est étonnant qu'il soit aussi peu présent alors que c'est un bouclier utilisé par la majorité des combattants sur les champs de bataille dès le X^e siècle. Lors d'une formation en ligne, la plupart de l'infanterie porte un de ces grands boucliers pour pouvoir faire un mur qui menace l'armée ennemie. Le but est d'enfoncer les rangs adverses sans que notre propre front soit percé. Pour autant, peu de fantassins sont représentés dans nos documents. On peut donc se demander si l'absence de ce bouclier ne se justifie pas justement par le statut social de ses utilisateurs : la source se concentre sur les chevaliers qui favorisent l'écu. Les piétons sont alors laissés de côté – le bouclier normand également. En effet, au début du XIII^e siècle, les chausses de mailles se développent. Les chevaliers n'ont alors plus besoin de se protéger autant les jambes. Le bouclier en amande se réduit, permettant ainsi d'alléger le poids sur le bras gauche, formant de cette façon l'écu.

Enfin, le dernier bouclier présent dans notre corpus, la rondache, est essentiellement porté par les infidèles dans la *Bible de Maciejowski*. On en trouve environs douze occurrences dans celle-ci, mais aucune dans les *Bibles moralisées*. Dans la partie II de la Figure 16, la rondache est un bouclier circulaire ayant un diamètre de 60 cm environ¹⁵⁸. C'est également un bouclier apprécié pour sa mobilité par les archers ou les frondeurs comme on le voit dans la Figure 8. Comme les deux autres, il est fait de lattes de bois sur lesquelles on a cloué de la peau. Il faut savoir qu'il existe également plusieurs types d'attaches grâce auxquelles le chevalier tient son bouclier. Ces attaches dépendent de l'usage qui est fait du matériel. C'est pourquoi il semble pertinent de se pencher sur ce point quelques instants.

¹⁵⁷ G. MARTINEZ, « L'écu à l'époque romane. Apport des méthodes expérimentales à la compréhension de la gestuelle martiale féodale (XI^e- XII^e siècle) », art. cit.

¹⁵⁸ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, op. cit.

2) Les attaches

En effet, le bouclier a plusieurs usages : c'est un truisme que de dire qu'il peut être utilisé à pied, ou à cheval. Il est cependant difficile de voir dans notre corpus comment ces objets sont tenus et mis en oeuvre, car l'artisan représente le plus souvent le *champ* – la partie extérieure- du bouclier. Cela permet au lecteur d'ainsi reconnaître le blason dans le cas où il est dessiné. Pour autant, le système d'attache est un élément important à étudier puisqu'il conditionne la manière de l'employer.

La structure la plus répandue est celle des *doubles énarms*. Ce sont deux courroies de cuir : la première maintient le milieu de l'avant-bras et la seconde est saisie par la main. C'est le cas du bouclier de Goliath, dans la Figure 16. Si la rondache peut être tenue par des énarms, il existe également des modèles qui remplacent ces bandes par une *manipule* : une poignée unique, au centre du bouclier, en bois ou en métal¹⁵⁹. À la fin du XI^e siècle- début du XII^e siècle, une nouvelle attache vient compléter le système des énarms, notamment pour les cavaliers, mais aussi pour les piétons¹⁶⁰. La *guiche*, ou *guige*, est une longue courroie, qui passe sur les épaules et autour du cou, comme celle qu'utilisent Goliath et les chevaliers de Saul dans la Figure 16. Les soldats portent leur bouclier en les suspendant à leur cou grâce à cette *guige*. Cela permet notamment d'apporter un certain confort dans le cas d'une marche armée. Cependant, ce dernier système n'exclut pas les énarms ; un bouclier qui est *aguichié*¹⁶¹ – c'est-à-dire sur lequel on a mis une guiche- conserve ses énarms. Si l'on veut utiliser la guiche au combat, on ne glissera alors pas son coude dans la première énarms, et l'on se contente de saisir la seconde avec sa main. Gilles Martinez fait l'hypothèse que l'apparition de cette *guiche* est liée au développement de la technique de la lance couchée¹⁶². Comme nous l'avons vu plus haut, le but de cette technique est essentiellement de désarçonner l'adversaire. Or, si le bras est enfermé dans un bouclier à double énarms, il ne peut servir pour se réceptionner. Il offre d'ailleurs un levier supplémentaire lors de la chute ce qui augmente les risques de se démettre l'articulation ou de se casser un membre supérieur. Or, la guiche permet de dégager très rapidement sa main. Des essais expérimentaux montrent qu'avec de l'entraînement, il est

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ Nathanaël DOS REIS, *Sangles et Tenues de l'écu - fin XIIe début du XIIIe siècle*, <http://www.degueulesetdargent.fr/2017/02/14/sangles-et-tenues-de-l-%C3%A9cu-au-d%C3%A9but-du-xiii-e-si%C3%A8cle/>, consulté le 30 mai 2022.

¹⁶¹ L'orthographe de ce verbe est confirmée par P. DURAND, *L'armement au Moyen Age, op. cit.*

¹⁶² G. MARTINEZ, « L'écu à l'époque romane. Apport des méthodes expérimentales à la compréhension de la gestuelle martiale féodale (XIe- XIIe siècle) », art. cit.

possible de faire passer son bouclier de son dos à une position de protection pour faire face à un ennemi en un instant¹⁶³. Car, le principal usage d'un bouclier est de protéger le combattant des attaques adverses. Mais il ne faut pas opposer défense et attaque, écu et épée. Ces deux armes sont complémentaires. L'écu est donc aussi bien un élément défensif qu'offensif puisqu'il est très présent et utilisé dans une phase d'assaut.

3) L'aspect offensif du bouclier ?

Dans le cas de duel chevaleresque tel que le raconte la littérature de geste, l'écu n'est pas statique, il doit se déplacer selon la direction d'où viennent les coups, et accompagner l'épée lorsqu'elle attaque. Dans le *Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes, l'auteur souligne justement une faute que fait Méléagant aux vers 7069-7073. Celui-ci ne couvre pas sa main de son bouclier quand il frappe, si bien que Lancelot profite de cette ouverture pour lui couper le bras :

*Mes Lanceloz le haste fort,
Si li donne un grant cop et fort
Devant l'escu a descovert
El braz destre de fer covert
Si li a colpé et tranchié.*¹⁶⁴

De la même façon, un bouclier peut être utilisé offensivement. Sans guiche, un bouclier à manipule ou à énarms sert à donner des coups en propulsant son bras en direction de l'adversaire. Ce mouvement le déstabilise, afin qu'il perde l'équilibre, ou bien pour briser le rythme du combat et le surprendre. La guiche empêche un tel geste, car le bouclier est dans ce cas gardé près du torse. Pour autant, il est possible de charger l'ennemi avec tout son corps pour le faire reculer ou chuter comme en témoignent les vers 3714-3719 de la même chanson de geste lorsque Lancelot affronte pour la première fois Méléagant:

*Et Lanceloz sore li cort,
Sel hurte de si grant vertu
De tot le cors atot l'escu
Quant d'autre part se vialt torner,*

¹⁶³ N. DOS REIS, « Sangles et Tenues de l'écu - fin XIIe début du XIIIe siècle », *op. cit.*

¹⁶⁴ V. 7069-7073 CHRETIEN DE TROYES, *Le Chevalier de la Charrette*, Traduction, présentation et notes de Charles MELA, Librairie Générale Française, 1992.

*Que il le fet tot trestorner
.II. foiz et plus, mes bien li poist*¹⁶⁵.

Le bouclier est donc une arme défensive qu'il ne faut en aucun cas laisser de côté dans le cas d'une étude du combat. Avec l'épée, ils forment un ensemble qui incarne la valeur chevaleresque. Pourtant, peu de recherches scientifiques sont faites sur le sujet du bouclier, notamment en France. Ce sont plutôt les troupes de reconstitutions, telles que De Gueule et d'Argent, ou Grand Sud Médiéval qui se confrontent à des interrogations et qui collaborent avec des musées ou des chercheurs de l'université. Ce qui pourrait peut-être expliquer ce désintérêt des universitaires, c'est que les sources iconographiques ne mettent pas forcément en valeur cet objet.

Les chansons de geste citent bel et bien le bouclier et lui font la part belle : aux vers 1720-1726, Méléagant met sur le même plan son écu, ses armes et son esprit :

*Einz iert de mon escu la guige
Ronpue et totes les enarmes,
Ne an mon cors ne an mes armes
N'avrai je puis nule fiance,
Ne an m'espee n'en ma lance,
Quant je li lesserai m'amie.*¹⁶⁶

Le bouclier est donc parfaitement intégré dans l'ensemble que constitue l'armement chevaleresque. De la même façon, un *topos* des chansons de geste consiste à montrer qu'il est souvent mis en pièce par les épées au cours d'un combat. Chrétien de Troyes écrit au vers 3793 d'*Erec et Enide*, lorsque le roi irlandais Guivret le Petit attaque le personnage éponyme : « *les escuz fendent et esclicient* ¹⁶⁷ ». Il est vrai que ces chansons de geste font souvent usage de figure de style comme l'exagération ou l'hyperbole. Pour autant, cela ne signifie pas qu'il faut délaissé ce type de source comme le dit Gilles Martinez :

« Quoique potentiellement amplifiés dans les romans chevaleresques, ces motifs d'altération de l'écu témoignent d'un certain déroulement tactique du combat, lequel devait sans doute correspondre, au moins en partie, aux confrontations réelles ».¹⁶⁸

¹⁶⁵ V. 3714-3719 *Ibid.*

¹⁶⁶ V. 1720-1726 *Ibid.*

¹⁶⁷ V. 3793 CHRÉTIEN DE TROYES, *Erec et Enide*, Traduction, présentation et notes de Jean-Marie Fritz, Librairie Générale Française, 1992.

¹⁶⁸ G. MARTINEZ, « L'écu à l'époque romane. Apport des méthodes expérimentales à la compréhension de la gestuelle martiale féodale (XIe- XIIe siècle) », art. cit, p. 226.

Autrement dit, il est nécessaire de prendre en considération l'hypothèse que les écus se détériorent lors d'un combat en jouant un rôle actif. Si nous soulignons ce point-là, c'est parce que notre corpus de sources iconographiques ne représente pas du tout le bouclier comme un élément militaire. Au contraire, le bouclier est certes une pièce décorative, mais il n'est en aucun cas utilisé dans les affrontements qui sont représentés. Dans la partie III du *MS M. 638, fol. 24v* (Figure 15), Saul attaque Amalek, la ville des Amalécites avec sa troupe¹⁶⁹. Dans l'illustration, les deux camps échangent des coups qui font mouche et qui percutent le casque des ennemis. On remarque pourtant que les deux individus au premier plan, touchés par l'arme adverse, portent un bouclier, un écu aguichié ou une rondache. Aucun des deux n'esquisse un mouvement de parade. Nous en reparlerons plus bas. On peut donc émettre l'hypothèse que si les boucliers sont représentés, c'est notamment parce qu'ils font partie de l'imaginaire du chevalier : ce sont des éléments nécessaires à la représentation du chevalier idéal pour bien l'identifier. Même s'ils sont absents dans les *Bibles moralisées*, leur présence peut être perceptible en négatif : lors des scènes de violence qui sont dessinées dans les *Bibles moralisées*, les guerriers utilisent leurs épées presque toujours à une seule main, à trois exceptions près¹⁷⁰, comme on peut le voir dans la Figure 35 qui montre l'armée de Saul massacré les prêtres d'Achimélec¹⁷¹. Bien que l'image soit un peu confuse, elle a le mérite d'illustrer de nombreux épéistes, qui, si l'on observe attentivement, tiennent tous leur épée de la main droite sauf le combattant le plus à droite. Pour les autres, leur main gauche sert à attraper l'ennemi, ou n'est pas dessinée. On peut, avec prudence, faire l'hypothèse que si les mains gauches des individus sont rarement utilisées, c'est peut-être afin de laisser une place au bouclier. Cette piste peut potentiellement être approfondie dans une étude se centrant essentiellement sur la représentation de cet objet. Toujours est-il que dans notre corpus, si le bouclier n'a pas d'usage guerrier, c'est parce qu'il sert plutôt à faire figurer l'héraldique comme nous l'avons déjà dit plus haut. C'est ce que l'on peut estimer au regard de la figure 35 par exemple. C'est une des rares occurrences de bouclier dans les *Bibles moralisées*. Ce n'est pas un contexte guerrier, puisqu'il s'agit ici d'une exécution, celle de Thomas Beckett en 1170 par deux hommes du roi Henry II. Ici, le bouclier n'a donc aucune fonction défensive. Nous pensons plutôt qu'il est présent afin de pouvoir figurer le blason qui se trouve sur son *champ*. Nous ne pouvons pas affirmer qu'il s'agisse du blason du roi Henry II Plantagenêt, d'autant plus

¹⁶⁹ 1 Samuel 15: 1-9

¹⁷⁰ Médaillon B du *Mss 1 fol. 109v* et médaillon D du *Mss 1 fol. 125v*

¹⁷¹ 1 Samuel : 22-6.

qu'au XII^e siècle, les hommes du roi portent leur propre blason et non ceux de leur seigneur. Nous ne savons donc pas à qui fait référence ce blason. Toujours est-il qu'ici, l'écu, dans sa fonction décorative, permet de faire une opposition avec d'un côté un seigneur portant son blason – en deux mots : le pouvoir temporel – et de l'autre, le pouvoir spirituel, dont Thomas Beckett est le martyr. Ainsi, notre corpus de sources met en lumière le fait que le bouclier est un élément important dans la construction de l'image du chevalier. Pour autant, les artisans ne l'ont pas mis en scène tel qu'il est utilisé sur un champ de bataille, mais l'ont cantonné à une seule de ses fonctions : celle de l'identification par le port de l'héraldique. Autrement dit, les artisans ont préféré mettre en valeur l'épée qui est le symbole par excellence du combattant.

Au cours de ce chapitre nous avons pu faire une typologie exhaustive de l'armement tel qu'il apparaît dans nos sources, tout en rassemblant les recherches universitaires récentes et en ajoutant nos propres hypothèses. S'il semble évident que ces armes sont diversifiées, il est difficile de comprendre les différences entre elles à travers l'étude de notre corpus. Ceci s'explique par le fait que nos documents ne cherchent pas à mettre en lumière un usage pratique de ces armes, bien que quelques analyses ponctuelles soient pertinentes comme nous le verrons plus bas. Ces pièces d'équipement de guerre font partie d'un ensemble qui ont pour but de créer du sens chez le lecteur. C'est pourquoi, après s'être concentré sur l'objet en soi, nous allons dorénavant nous focaliser sur les groupes d'individus portant ces armes pour mettre au jour les significations de ces armes.

Chapitre II : *Arminger*
Que signifie porter les armes ?

Après avoir traité du matériel, il convient de parler de ceux qui sont les porteurs de ces armes. Nous avons vu que les armes sont des objets qui ont pour but essentiel de blesser ou de tuer un ennemi. On s'attendrait donc à ce qu'elles ne soient qu'aux mains des *milites*, les soldats composant *l'exercitum*. Comment comprendre alors que la personnification de l'Église dans la Figure 18 porte une lance ? Dans notre corpus, il serait réducteur de voir les armes seulement comme des objets de violence. Il semble au contraire pertinent de mettre en perspective les objets avec leur porteur pour mettre en lumière les sens que ces armes incarnent.

Comme nous l'avons expliqué en introduction, nous avons décidé de borner le corpus au premier *Livres de Samuel* qui raconte la royauté de Saul. Durant cette période, les combats contre les infidèles sont multiples. On trouve ainsi dans notre corpus de multiples mots désignant le fait de faire la guerre. Le verbe *expugnare* apparaît à dix reprises dans la *Bible Oxford-Paris-London (OPL)* par exemple. Le terme *bellum* apparaît un certain nombre de fois dans le corpus. L'action et l'évènement sont donc plusieurs fois cités. Cependant, le vocabulaire désignant les individus qui pratiquent cette activité est plus limité. Dans la *Bible OPL*, le terme *milites* n'apparaît qu'une seule fois dans le médaillon b du *Bodley 270b, fol. 138r* : « *Hoc significat quod jussu Pylati milites sepulchrum Domini custodientes nichil preter lapidem custodierunt*¹⁷² ». Le substantif n'apparaît qu'au pluriel pour englober le groupe et non désigner l'individu. Cela n'est pas surprenant, car « le vocabulaire du combattant est un vocabulaire des combattants »¹⁷³ selon Elisabeth Carpentier qui étudie les expressions dans les *Vies des rois*. Cependant, elle dit également que c'est le terme qui est le plus utilisé statistiquement dans les textes pour désigner le combattant. En effet, on ne trouve pas d'autres mots désignant par leur fonction les soldats ou les chevaliers. Lorsqu'il faut désigner les armées ou les belligérants, la *Bible OPL* utilise plutôt des substantifs tels que « *fili Israel* », « *saracceni* », « *Philistini* », « *heretici* ». Autrement dit, on désigne les combattants par leur appartenance à un groupe. « Le vocabulaire du combattant est d'abord un vocabulaire ethnique »¹⁷⁴. Au-delà de la désignation

¹⁷² « Cela signifie que les soldats qui gardaient le sépulcre du Seigneur sous les ordres de Pilate ne gardaient rien d'autre que la pierre. »

¹⁷³ Élisabeth CARPENTIER, « Le combattant médiéval : problèmes de vocabulaire - de Suger à Guillaume Le Breton », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18, 1987, p. 25-35, ici p. 27.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 26.

par le mot, il faut aussi s'interroger sur ce qui fait d'un individu un combattant. Est-ce que le port d'une arme est la seule condition pour être considéré comme participant à la violence ? Au contraire, peut-on être un *miles Christi* sans armes ? Ce sont ces pistes que nous allons explorer dans cette partie afin de mieux cerner le sens que donne une arme dans une illustration.

Partie I Qu'est-ce qu'un combattant ?

Dans notre corpus, et notamment dans la *Bible de Maciejowski*, les chevaliers ont une place prépondérante. Ils sont mis en avant, ce sont également les plus nombreux à porter des armes et à aller au combat. Cela s'explique par le fait que l'élite chevaleresque estime que la guerre est son activité principale et qu'elle en a le monopole. Cette idéologie d'une aristocratie guerrière est confirmée par l'Église qui voudrait que seule une partie de la population soit entachée par le péché d'homicide – bien qu'un chevalier puisse justifier son crime. Cette idéologie est notamment formulée dans le concept de la tripartition de la société par Adalbéron de Laon, qui, dans le *Poème au roi Robert* (1027-1030), dit : « La maison de Dieu est donc triple, elle qui semble une. Ici-bas, les uns prient, d'autres combattent et d'autres travaillent. Ces trois ensembles ne se séparent pas ». Cette division de la société est naturelle et ne peut pas être normalement transgressée : la guerre doit être réservée aux *bellatores*. Ce terme désigne en particulier la chevalerie¹⁷⁵. Si cette conception de la société est bien avérée dans l'idéologie et l'imaginaire chevaleresque, il nous faut la nuancer dans la réalité de la guerre. En effet, les figures du combattant ne se limitent pas aux individus nobles de naissance, mais sont bien plus complexes.

A) *Une pluralité de combattant dans le corpus ?*

Dans les illustrations, c'est une mosaïque de détail qui permet aux commentateurs et aux historiens de définir à quel groupe appartient un personnage. Sur un champ de bataille, le matériel d'un soldat conditionne sa façon de se battre, son appartenance à un groupe militaire (archer, soldat d'infanterie, chevalier, etc.) et le rôle qu'il devra jouer dans la stratégie de la bataille. Est-ce que cette pluralité de combattant se retrouve dans notre corpus ?

Dans la *Bible de Maciejowski*, la diversité des combattants ne se voit pas au moment de l'affrontement, qui met davantage en scène les cavaliers. Pour autant, on comprend que d'autres individus sont impliqués dans la violence des batailles notamment lors des représentations des déplacements de l'armée. En effet, lorsqu'une armée se déplace, il s'agit de toute une

¹⁷⁵ Jean FLORI, *L'idéologie du glaive: préhistoire de la chevalerie*, Genève, Droz, 2010.

organisation logistique impliquant également des non-combattants, tels que les individus s'occupant d'apporter des provisions alimentaires, ou du matériel militaire supplémentaire. La Figure 17 illustre le camp des Israélites qui fait face à l'armée de Goliath. On y voit un chariot – faisant sûrement partie du convoi de fournitures – transportant quantité d'éléments d'armures. De plus, les personnages représentés ne sont pas des chevaliers, mais bien des soldats d'infanterie. Cette image permet de comprendre que même si ces soldats d'infanterie ne sont pas présents sur les illustrations de bataille, ils jouent un rôle essentiel de la stratégie de guerre. Deux éléments nous permettent de penser que ces hommes sont des soldats d'infanterie et non des chevaliers: leurs armes, et leur tenue moins protectrice que la cotte de mailles. Si la *Bible de Maciejowski* regorge de détails qui nous permettent de définir le statut des différents combattants, la distinction est plus difficile à faire entre les différents types de combattants dans les *Bibles moralisées*.

Dans la Figure 33, le texte juxtaposant le médaillon C montre que Phinéas et Osni affrontent les sarrasins avec toute l'armée d'Israël. Or, les hommes qui les suivent sont équipés très sommairement. L'individu qui se trouve au premier rang porte une épée, mais les autres ne semblent pas en porter. De même, leurs vêtements ne semblent pas avoir une quelconque protection, tels qu'un gambison ou bien un haubert. Il est donc difficile de déterminer de quel type de combattant il s'agit. L'épée au premier rang nous permet de penser qu'il s'agit d'un chevalier, mais finalement le statut de ces combattants israélites est flou. Puisque le rang de ces hommes ne peut pas être déterminé par leur tenue ou leurs armes, on peut penser que l'illustrateur a volontairement mis tous ces individus sur un pied d'égalité en effaçant les éléments qui créent des distinctions entre les combattants. En représentant tous les Israélites – fantassins, archers, chevaliers, etc. – de la même façon, il abolit les différences et unit tous les chrétiens dans le combat contre les sarrasins. On peut ainsi penser que l'artisan illustre l'idéal de la croisade : la fraternité d'armes et l'égalité des combattants face aux infidèles¹⁷⁶. Dans le médaillon C du *Mss I fol. 103v* (Figure 36), les combattants font corps, et il est difficile de déterminer le rôle de chacun malgré certains éléments distinctifs. Pour autant, les représentations de haches, d'épées ou la couronne de Saul ne nous permettent pas de déterminer les différents rôles de combattants que l'on peut trouver sur un champ de bataille. C'est un groupe d'hommes armés non définis qui est symbolisé. Ainsi, on peut différencier la représentation des *Bibles moralisées* de la *Bible de Maciejowski*. Les *Bibles moralisées*

¹⁷⁶ C. RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle, op. cit.*

illustrent *des* combattants – avec un article indéfini devant le substantif. La *Bible de Maciejowski* représentent *le* combattant -avec un article défini- sous ses différentes formes, en insistant sur les détails. Autrement dit, si l'on analyse les individus portant les armes, le mode d'illustration utilisé par les artisans n'est pas le même. Les *Bibles moralisées* convoquent le *symbolisme* en représentant des symboles qui renvoient aux combattants, tandis que la *Bible de Maciejowski* convoque *l'expression* des combattants en exprimant de façon visuelle des éléments matériels qui sont réalistes. Cette distinction dans le mode de représentation peut se voir dans les multiples façons de représenter les différences sociales entre les combattants.

B) Les différences sociales parmi les combattants dans notre corpus.

La qualité de l'équipement d'un combattant dépend de plusieurs éléments, tels que son ancienneté, la possibilité de pillage, l'héritage, etc. Cependant, c'est essentiellement la richesse d'un individu qui lui permet de s'équiper en conséquence. Chaque individu doit s'armer « selon son *estat* » ou « selon sa puissance » ce qui aboutit à une grande disparité entre l'équipement dont disposent les combattants¹⁷⁷. De cette façon, il est possible de mettre au jour une différence sociale entre les combattants. Il semble flagrant que les plus pauvres souffrent d'une insuffisance du matériel.

1) L'absence de matériel est-elle synonyme d'indigence?

Dans la Figure 8, le frondeur en bas de la tour est un bon exemple d'un combattant pauvre, puisque sa fronde elle-même n'est pas foncièrement une arme de guerre, mais un outil de chasse que chaque individu peut posséder. C'est une arme de très simple facture. L'habit du personnage n'est pas riche : il n'a pas de gambison, et son couvre-chef ressemble plus à un chapeau qu'à un casque. La simplicité et la taille de son petit bouclier semblent indiquer qu'il n'a que peu de moyens. On peut aisément imaginer qu'il s'agit d'un homme ayant été convoqué à l'ost par son seigneur et n'ayant rien d'autre pour se battre. Pour autant, la simplicité de l'arme ne signifie pas qu'elle est inoffensive. Avec de la pratique, c'est un outils qui peut s'avérer mortel. Il est probable que ces combattants étaient organisés en groupe. L'archer en haut de la tour de la Figure 1 est également peu équipé, il n'a pas de protection autre que son casque et sa

¹⁷⁷ C. GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, op. cit.

tunique. Ces individus font partie des moins bien payés de l'armée – quand ils le sont. Aux côtés du frondeur, on peut voir également un arbalétrier mieux équipé : il possède une arbalète qui est plus sophistiquée que la fronde, ainsi que le crochet pour réarmer l'arc de l'arbalète, et un chapel de fer. Il ne faut pas croire que sa tenue – sans protection autre que son casque – implique qu'il soit misérable. Son rôle étant de toucher les adversaires à distance, il n'est pas censé avoir besoin de se protéger. Cependant, on peut supposer qu'il a un statut social supérieur au frondeur. Sans être capable de donner un prix précis, la construction d'une arbalète exige l'intervention d'un artisan spécialisé, notamment avec le système de la *noix* qui retient et relâche la corde. Il est probable qu'il fasse partie des arbalétriers génois ou gascons. Ce sont des corps de mercenaires spécialisés, qui apparaissent précocement, au début du XIII^e siècle¹⁷⁸. L'arbalète a l'avantage de demander moins de temps de formation que pour manier l'arc ou l'épée. En effet, en tir tendu, il suffit d'aligner son œil, la pointe du carreau et la cible pour la toucher à une centaine de mètres. La rainure de l'arbalète qui a peu de frottement assure une trajectoire droite, alors que la flèche peut être déviée de l'arc. Ces combattants spécialisés, sont payés 18 deniers par jours par le roi Philippe-Auguste quand ils sont à pied, mais 5 sous quand ils sont montés – cela signifie qu'ils se déplacent à cheval, mais se battent malgré tout à pied¹⁷⁹. De ce fait, ces mercenaires sont mieux payés que les sergents dont nous parlerons plus bas. La tenue ne suffit donc pas pour catégoriser la richesse d'un individu. L'arme et l'entraînement nécessaire pour savoir s'en servir doivent être pris en compte pour déterminer les différents statuts sociaux. Il est intéressant de remarquer que la pauvreté se retrouve également dans les *Bibles moralisées* à travers le bâton. Cet objet est l'arme qui équipe les plus démunis, notamment ceux qui répondent aux levées de masse et qui n'ont rien d'autre¹⁸⁰. Nous évoquerons dans le troisième chapitre la raison qui place cet arme dans la main des soldats dans la Figure 36.

2) Les armes du sergent

On trouve également d'autres combattants qui sont mieux équipés, sans pour autant correspondre à l'idéal chevaleresque mis en avant. Il s'agit ici de parler du rôle du sergent d'arme. « Le terme sergent, du latin *servens*, celui qui sert, désigne les agents d'exécution dans

¹⁷⁸ David NICOLLE, *French Medieval Armies 1000-1300*, London, Osprey Publishing, 1991.

¹⁷⁹ *Ibid.*

¹⁸⁰ C. GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, *op. cit.*

toutes les seigneuries rurales ou urbaines [...] »¹⁸¹. C'est le fantassin, celui qui compose la plus grande partie d'une armée que l'on peut voir dans la Figure 17 que nous avons déjà commentée. Ils composent l'infanterie et se battent en formant la ligne de combat et portent au minimum un casque, un bouclier et une lance. Ils portent probablement un gambison, et occasionnellement une épée de mauvaise facture ou une arme de corps à corps. Le terme « sergent » regroupe aussi d'autres réalités et il est difficile de donner une définition simple. Ils sont souvent professionnels et peuvent être entretenus par un seigneur. Les soldats d'infanterie, moins bien équipés, sont payés 9 deniers par jours par Philippe Auguste. Certains sont initiés à l'équitation par la noblesse et se voient octroyer la possession d'un haubert. Il s'agit alors de sergents montés qui sont payés 3 ou 4 sous par jours¹⁸². Ils se battent alors parmi les chevaliers, avec le même équipement et la même tactique, mais ils ne sont jamais confondus avec eux, car les sergents ne sont pas anoblis. On attend d'eux qu'ils possèdent au moins trois chevaux : un destrier, un palefroi et un cheval de somme, au même titre que les chevaliers. Puisqu'ils partagent le même équipement et les mêmes stratégies, on peut penser qu'il est difficile de les identifier dans notre corpus. Pour autant, il est possible de faire quelques hypothèses.

Dans la *Bible de Maciejowski*, nous avons souligné que les cottes de mailles étaient très présentes dans le corpus. Or, tous les individus qui en sont équipés ne portent pas forcément les insignes de la chevalerie. Parmi le cortège qui suit David lorsqu'il quitte le pays d'Israël sur les Parties III et IV du *MS M. 638, fol. 34r* (Figure 37), les trois soldats qui terminent le cortège sont des sergents lourds. Ils portent tous les trois un haubert, mais n'ont pas d'armes nobles comme l'épée. L'un utilise une hache à deux mains, l'autre une pique et le dernier une massue hérissée de pointes. Il est plus difficile d'identifier des sergents montés dans cette source puisqu'ils sont censés porter les mêmes équipements que les chevaliers et se différencient de ceux-là seulement par le fait qu'ils ne sont pas nobles. Pour autant, on peut se demander si cette différence de noblesse entre les combattants n'est pas représentée subtilement à travers un objet précisément. Dans la Figure 37 ou la Figure 11, les combattants au premier plan sont équipés d'épée et semblent être bel et bien des chevaliers. Mais, derrière cette rangée de guerriers nobles, en retrait, des haches s'élèvent par-dessus les casques. Or, les haches sont typiquement des armes de sergent d'arme qui la favorisent pour son efficacité¹⁸³. Lorsque Lancelot doit

¹⁸¹ Claude Gauvard, « Sergent », in C. GAUVARD, A. de LIBERA et M. ZINK, *Dictionnaire du Moyen Âge*, op. cit., p. 1327.

¹⁸² D. NICOLLE, *French Medieval Armies 1000-1300*, op. cit.

¹⁸³ C. RAYNAUD, *A la hache !*, op. cit.

passer le Passage de Pierre dans *Le chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes, il doit faire face à un autre chevalier accompagné de « *sergenenz qui tenoient haches tranchanz* »¹⁸⁴. Il est donc possible que les artisans qui ont peint les combattants montés, équipés d'un haubert, mais portant une hache, représentent des sergents et non des chevaliers - auxquels ils réservent l'épée. Si nous venons d'emmêtrer l'hypothèse que les combattants armés d'une hache sont des sergents, on peut étendre cette hypothèse aux individus qui ne se battent pas à l'épée ou à la lance couchée. Après tout, les sergents montés qui forment la garde rapprochée de Philippe Auguste lors de la bataille de Bouvines sont équipés de masses d'arme¹⁸⁵. Ainsi, dans la Figure 37, le fauchon de Maciejowski qui apparaît en second plan est probablement porté par un sergent d'arme plutôt que par un chevalier. On peut probablement appliquer cette hypothèse dans les *Bibles moralisées* également.

Nous sommes partis du principe que les *Bibles moralisées* prônent une égalité des combattants dans le combat moral du bien contre le mal. Or, s'il y a une égalité totale entre eux, comment expliquer le fait que des haches soient utilisées ? Certes, les haches sont moins présentes que les épées, mais elles sont surtout représentées lorsque l'épisode illustré met en scène une bataille, ou précède une bataille. La Figure 20 représente le combat de Saul contre les Philistins¹⁸⁶. Saul porte évidemment une épée, mais ses hommes utilisent des haches. Celle-ci n'est pas un symbole de la noblesse comme l'épée, mais elle peut alors être le symbole du combattant professionnel non noble. Cela permet de nuancer notre hypothèse d'une égalité de tous les combattants représentés dans les *Bibles moralisées*. De cette façon, on comprend que même dans ces ouvrages rédigés sous la surveillance ecclésiastique, une place est faite pour les sergents qui constituent l'essentiel de l'armée. L'Église aimerait que seuls les chevaliers soient responsables de la violence, mais les sergents sont devenus un élément essentiel au fonctionnement de la société féodale à partir du début du XIII^e siècle. Lorsqu'un vassal est appelé à l'ost, il doit fournir un certain nombre d'hommes, montés ou non, avec lui. Ces sergents peuvent être des individus qu'il entretient tout le long de l'année et qui demeurent dans son fief. Ils peuvent également être issus du mercenariat : des combattants indépendants recrutés le temps d'une convocation à l'ost qui combattent ponctuellement aux côtés des armées régulières dès la fin du XI^e siècle. Ces mercenaires répondent notamment à la spécialisation qui a lieu

¹⁸⁴ Chrétien de Troyes, *Le chevalier à la charrette*, éd., trad, et présentation par Charles Méla, Librairie Générale Française, 1992, v. 2209-2210, cité par *ibid*.

¹⁸⁵ D. NICOLLE, *French Medieval Armies 1000-1300*, *op. cit.*

¹⁸⁶ 1 Samuel 14. 27

dans l'armée française au cours du XIII^e siècle. Les sergents, à cette époque, sont le noyau dur de l'armée dans le nord de la France¹⁸⁷. Ils sont donc bien représentés dans nos sources à travers le symbole de la hache dans les *Bibles moralisées*. Dans la réalité du champ de bataille, ces sergents utilisent également d'autres armes, mais dans un mode de représentation qui utilise les objets de guerre comme des symboles porteurs de sens, la hache désigne les sergents en opposition à l'épée qui désigne la noblesse chevaleresque.

3) Les armes de la chevalerie

Dans l'ouvrage *Féodalité*, George Duby explique que

« Seuls les chevaliers auraient le droit à l'armement complet du guerrier dont la pièce symbolique demeure l'épée, la longue épée de la tradition franque, mais dont l'élément majeur, celui dont les progrès de l'art militaire ont, au cours du XII^e siècle, affirmé l'efficacité décisive, est le cheval de combat »¹⁸⁸.

Cela signifie qu'être un chevalier implique avant tout la possession d'un équipement militaire. En effet, avant de désigner le groupe social de la noblesse, la chevalerie au X^e siècle est un groupe de combattants caractérisés par le fait d'être cavalier (*caballarius*), lourdement armuré et professionnel dans l'art de la guerre. Dans la partie III de la Figure 15, Saul apparaît au premier plan, représenté selon les codes visuels de la chevalerie. Or, l'équipement qu'il porte – la cotte de mailles, le haubert, la lance, l'épée et surtout la monture – est composé d'éléments extrêmement coûteux. Pour se payer une monture et des armes, il fallait dépenser l'équivalent d'une vingtaine de vaches au temps de Charlemagne¹⁸⁹. On attend également d'un chevalier qu'il possède plusieurs chevaux, dont le cheval de guerre, le destrier, spécialement sélectionné pour sa race, entraîné au combat, et coûtant huit fois le prix d'un roncín au XIII^e siècle¹⁹⁰. Ainsi, seuls ceux qui concentrent les richesses peuvent rejoindre ce groupe de combattants.

Au XI^e siècle, les vieux lignages nobles, ainsi que les rois comme Louis IV de France en 1096 se parent du titre de chevalier pour attester leur valeur au combat. De cette façon, il y a progressivement une fusion entre les concepts de noblesse (en tant que concept *social*) et celui de chevalerie (en tant que concept *stratégique*). Tout chevalier est considéré comme noble homme, et plus tardivement -notamment au début des temps « modernes » - tout membre de

¹⁸⁷ D. NICOLLE, *French Medieval Armies 1000-1300*, op. cit.

¹⁸⁸ G. DUBY, *Féodalité*, op. cit, p. 847.

¹⁸⁹ C. GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, op. cit.

¹⁹⁰ D. NICOLLE, *French Medieval Armies 1000-1300*, op. cit.

l'aristocratie est assimilé au titre de chevalier¹⁹¹. De cette façon, la noblesse s'approprie le rôle de combattant d'élite et justifie sa domination au sommet de l'échelle sociale : les nobles dirigent, car ce sont les seuls à avoir les moyens de défendre la menue gent. De ce fait, un lien est fait entre le sommet de l'échelle sociale et ce type de combattants : dans la *Bible de Maciejowski*, les chevaliers sont souvent les mieux équipés. Dans la Figure 15, on voit que Saul porte un haubert complet, avec un heaume, des chausses de maille, et un écu sur lequel un blason est dessiné pour indiquer son identité : il est important d'être reconnaissable pour ensuite revendiquer certains faits d'armes. Ce sont des guerriers protégés qui finalement ont peu de chance de mourir sur le champ de bataille puisque le haubert les protège des coupures et des armes tranchantes. Leur heaume est également est une protection difficile à passer. Leur écu permet de parer des coups les agressant directement. Enfin, leur monture les éloigne rapidement du danger. Ce sont donc des cibles difficiles à occire. Au-delà de leur intégrité physique, leurs origines nobles les protègent également de la mort. En effet, il est plus intéressant de capturer vivant un chevalier pour le rançonner et le dépouiller de tout son équipement, notamment de sa monture. Ces quelques éléments défensifs sont autant d'éléments identifiant les chevaliers dans la *Bible de Maciejowski*. Aux éléments de la tenue s'ajoute également le port des éperons, comme on peut le voir sur la Figure 15, qui sont remis lors de l'adoubement. Les éperons équipaient des cavaliers de différentes classes sociales : le matériau utilisé qui permet de faire la différence de statut. Les sergents montés se contentent d'éperons en bronze et surtout en fer ; les écuyers ou les apprentis chevaliers ont des éperons en argent, et les chevaliers, des éperons dorés¹⁹². Cette distinction n'est tout simplement pas représentée dans la *Bible de Maciejowski*, où les éperons ne sont dessinés qu'aux pieds des chevaliers lorsque le personnage est sur sa monture, comme si ce privilège leur était réservé. Ils n'apparaissent cependant pas du tout dans les *Bibles moralisées*. Cela s'explique tout d'abord parce qu'il n'y a pas de cavalier représenté dans notre corpus. Lorsque l'on étudie les occurrences de cavalier en haubert dans les quatre *Livres des rois*, les éperons ne sont pas visibles non plus. Au regard de la capacité de l'artisan à représenter des détails parfois insignifiants, tel que l'encoche au talon de la flèche de la Figure 3, on s'attendrait à ce qu'il représente un élément aussi important que ces insignes de la

¹⁹¹ R. FOSSIER, « chevalier », in C. GAUVARD, A. de LIBERA et M. ZINK, *Dictionnaire du Moyen Âge*, op. cit., p. 284-285.

¹⁹² C. LAGANE, *Les éperons à pointe en Europe non méditerranéenne du VIe au XIIe siècle*, Mémoire de master I recherche Histoire et Patrimoine, spécialité civilisation antique et médiévale, Sous la direction de Luc BOURGEOIS, Université de Poitiers, 2010.

chevalerie. Jusqu'à présent, nous n'avons pas trouvé d'explication satisfaisante à leur absence dans les *Bibles moralisées*.

Nous avons vu que les sergents avaient les mêmes équipements et se battaient de la même manière que les chevaliers sur le champ de bataille. Or, les illustrations explicitent la différence de rang à travers les armes employées par les personnages. Si la hache est celle qui est utilisée par les sergents, les chevaliers se distinguent des autres par l'utilisation de deux armes. La première est la lance de cavalier, telle qu'on la voit dans la Figure 15. Cette illustration montre l'instant précédant l'impact. Avant la charge, un écuyer vient lui apporter la lance. Si le chevalier doit la porter lui-même lors d'un déplacement, il pose le talon sur l'étrier, ou le laisse reposer sur la selle comme sur la Figure 16. La lance est alors dite *afeutrée*¹⁹³. Une fois que son ennemi est en face de lui, et que le chevalier doit se préparer à la charge, il élève la lance à deux mains et la saisit « une brassée plus loin ». Les chansons de geste et les romans de chevalerie appellent ce mouvement *brandir la lance*¹⁹⁴. Cela permet donc de tenir la lance à son point d'équilibre, puisque, rappelons-le, les lances des chevaliers sont plus épaisses dans la partie du talon de la lance, et s'affinent du côté du fer. En effet, le diamètre de la hampe devant la main peut être d'environ 55mm devant la main, et de 30 mm au niveau de la pointe¹⁹⁵. Ce mouvement sert également à impressionner l'ennemi puisqu'il est parfois accompagné de cris de guerre. Une fois la lance brandie et l'adversaire choisi, le chevalier *abaisse sa lance*. Il charge ensuite à l'assaut. La charge à la lance couchée, développée vers le XI^e siècle, est la technique la plus utilisée par des chevaliers¹⁹⁶. Dans les quatre occurrences de ce geste dans le *Regum I* de la *Bible de Maciejowski*, on distingue systématiquement les éperons du chevalier. Parmi ces occurrences, trois d'entre elles sont effectuées par un personnage de haut rang, Saul ou David. La dernière est effectuée par un Philistin dans la Figure 4 à la cotte brodée, ce qui laisse supposer une certaine richesse. Autrement dit, dans la *Bible de Maciejowski*, ce mouvement est réservé à des personnages illustres, ou du moins dignes de représenter la caste des chevaliers. Il faut cependant garder en tête que si notre source ne présente que des duels où s'affrontent seulement deux chevaliers, ces derniers se battent sur un champ de bataille en groupe. Face à

¹⁹³ Adolph Charles VON NOE, « Lance sur fautre », *Modern Philology*, 1-2, 1903, p. 295-301.

¹⁹⁴ J. FLORI, « Encore l'usage de la lance... La technique du combat chevaleresque vers l'an 1100 », art. cit.

¹⁹⁵ T. CAPWELL et A. WILLIAMS, « An experimental investigation of late medieval combat with the couched lance », art. cit.

¹⁹⁶ J. FLORI, « Encore l'usage de la lance... La technique du combat chevaleresque vers l'an 1100 », art. cit. Les illustrations les plus précoces de cette techniques sont probablement celles qui sont présentes dans la Tapisseries de Bayeux.

une armée ennemie, la noblesse chevaleresque se prépare au combat en alignant leurs chevaux côte à côte afin de prendre le plus de place possible sur la longueur. Ces chevaliers forment collectivement un rempart qui, lancé au galop, ratisse le champ de bataille et vient percuter tout ennemi ou groupe d'ennemis situé devant. Cependant, il y a aussi un aspect individuel qui est à prendre en compte dans cette stratégie : chaque chevalier avant de se jeter au galop choisit un ennemi qu'il va essayer de toucher en abaissant sa lance une fois qu'il est assez proche. S'il y arrive, c'est son prestige individuel qui rayonne de sa victoire. C'est cette double modalité qui pousse Jean Flori à considérer cette stratégie comme étant à la fois un combat de groupe et individuel¹⁹⁷. Toujours est-il que la tactique de la lance baissée a vraisemblablement marqué les esprits contemporains puisque c'est un *topos* que l'on retrouve également dans les sources étrangères. Anne Comnène, dans les *Alexiades* raconte ainsi que malgré leur aspect rustre et vulgaire, rien ne peut arrêter la charge de ces cavaliers « celtes »¹⁹⁸. Dans la *Bible de Maciejowski*, l'illustration de cette technique, bien que rare, permet de mettre en avant un chevalier comme étant au centre de la bataille et de l'illustration. Ce n'est qu'après avoir brisé sa lance ou l'avoir coincée dans le corps d'un ennemi que le chevalier utilise son épée.

On s'attendrait à ce que l'épée soit également un objet qui caractérise la chevalerie. Cependant, cet objet est le symbole d'une multitude de sens, dans la société ou dans l'art, si bien que Michel Huynh, dans l'ouvrage *L'épée : Usages, mythes et symboles* dit :

« Cette arme se trouve au centre d'un système moral et juridique, mais également religieux. Elle porte tant de sens, occupe une telle place dans la société médiévale qu'une approche purement archéologique ne permettrait d'en cerner que la triviale matérialité. En considérant ses usages « réels » et ses usages symboliques se dévoile une infinie richesse de significations, que la si simple apparence de l'objet ne laisse pas soupçonner »¹⁹⁹.

De ce fait, les épées sont représentées pour figurer de nombreux concepts : la royauté, la noblesse, la violence, mais aussi la chevalerie. Nous souhaitons montrer que si l'épée est l'arme par excellence de la chevalerie, elle n'a pas le monopole de ce symbole. Ainsi, dans notre corpus, des individus qui ne sont pas forcément chevaliers manient l'épée, commettant ainsi une transgression sociale, puisque l'épée est objet de cavalier, si bien que son utilisation est *de facto* destinée à ceux qui en ont les moyens de se payer une monture et une lame. Même si les chevaliers n'ont pas le monopole de cette arme dans notre corpus – contrairement à la technique

¹⁹⁷ *Ibid.*

¹⁹⁸ Cité par J. FLORI, « Encore l'usage de la lance... La technique du combat chevaleresque vers l'an 1100 », p. 231.

¹⁹⁹ Collectif, *L'épée: Usages, mythes et symboles*, Edition de la Réunion des musées nationaux., Paris, 2011, p. 14.

de la lance couchée- l'épée fait partie de la panoplie du chevalier. Lorsque Saul donne à David les insignes de la chevalerie dans la Figure 24, ce dernier reçoit bel et bien le baudrier et l'épée. Autrement dit, l'épée n'est pas réservée au chevalier, mais elle est nécessaire pour qu'un individu fasse partie de ce groupe social dans la *Bible de Maciejowski*.

Dans les *Bibles* moralisées, la chevalerie n'est pas clairement identifiable par des détails précis. On ne trouve pas de constante désignant un groupe de combattants qui soit socialement supérieur aux autres. On peut en effet dire que l'épée permet de faire une différence entre les combattants, puisque d'autres individus se servent de hache ou de bâton. On peut donc faire l'hypothèse que dans le cas d'un médaillon représentant une bataille entre deux groupes, les utilisateurs d'épée seraient des chevaliers. Cependant, du fait de toute la symbolique de l'épée, on la trouve dans des circonstances qui ne sont pas celle de la violence comme nous le verrons plus bas.

Si l'étude des armes dans notre corpus permet d'analyser la hiérarchie sociale et militaire, il est intéressant de constater que des changements s'opèrent. Des évolutions amènent à un bouleversement d'un ordre social qui a été fixé au X^e siècle en mettant notamment la chevalerie au sommet de la société. Or, ce système est bousculé au cours du XIII^e siècle.

C) Des combattants qui transgressent les ordres sociaux

Nous avons vu que les armes permettent d'identifier plusieurs classes sociales différentes parmi les combattants. Elles peuvent indiquer la richesse d'un personnage, sa qualité morale, sa hiérarchie dans l'armée, ainsi que sa noblesse. Nous avons ainsi analysé comment nos sources présentent l'armement d'un pauvre soldat, d'un sergent, et d'un chevalier. Pourtant, une armée ne se limite pas à ces individus-là, notamment avec la spécialisation des rôles qui se développe au XIII^e siècle. D'autres individus, dont le positionnement social est flou, prennent part aux combats. Cela remet en question la tripartition de la société telle que la définit Adalbéron de Laon dans le *Poème au roi Robert* deux siècles plus tôt. Cette conception sépare la société en ordres qui sont censés être immuables. Bien que l'Église et la noblesse souhaitent maintenir cette tripartition qui *de facto* les met au sommet de la pyramide sociale, la représentation d'autres personnages que les chevaliers montre qu'ils sont conscients que la société a évolué depuis le XI^e siècle. Nos sources ne montrent pas toutes l'équipe d'ingénieurs ayant étudié l'arithmétique et qui s'occupe des machines de siège. Pour manœuvrer une bricole,

il faudrait une vingtaine de servants alors qu'un seul est représenté dans la Figure 1²⁰⁰. Il serait compliqué de situer ces individus sur l'échelle sociale, d'autant plus qu'ils ne sont pas à proprement parler des combattants. Cela explique peut-être pourquoi l'équipe de servants est simplifiée en un seul personnage : ces individus n'ont pas leur place dans la mêlée d'un champ de bataille ; ils restent auprès de leur machine, sous la protection de quelques chevaliers, et tuent de loin. Pourtant, leur présence est un grand atout pour remporter un siège. La présence d'une de ces constructions imposantes suffit parfois pour obtenir la réédition d'une ville. La représentation de ce personnage est une manière de reconnaître leur importance. Pour autant, ce sont des individus qui sont en marge de la bataille et de l'échelle sociale, ce qui explique pourquoi le servant se trouve hors de la case de l'illustration : sa situation de marginal s'illustre en marge spatiale dans la *Bible de Maciejowski*. On peut également se poser la question du statut social des sapeurs que l'on peut voir dans la partie IV du *MS M. 638, fol. 46v* (hors corpus). Tous ces ouvriers qui prennent part à la guerre en bâtissant des fortifications, ou essayant de percer les murailles ennemies remettent en question la conception de la société par les élites.

Les archers équipés de haubergers dans la Figure 4 nous questionnent également. Il est rare que des archers s'encombre d'équipement aussi lourd qu'une cotte de mailles alors que leur rôle est très mobile. Pour expliquer cela, on peut faire l'hypothèse que ce sont des archers montés dont les chevaux sont cachés par la foule au premier plan. Leur monture leur permettrait alors de fuir à l'arrivée des ennemis. Mais dans quelle classe sociale pourrait-on mettre ces individus ? Peut-être parmi les sergents lourds. Toujours est-il que leur présence montre qu'avec la généralisation des mercenaires, et la présence de moins en moins prééminente de la chevalerie au XIII^e siècle, les classes sociales ne sont plus aussi imperméables que ce qu'elles étaient quelques siècles plus tôt.

Le meilleur exemple est le rôle de l'écuyer. Occupé d'abord par des individus non nobles, ce statut est apparu au XII^e siècle²⁰¹. Ce ne sont pas à proprement parler des combattants, car ils ne prennent part au combat qu'en cas de crise. Ils jouent davantage un rôle d'aide envers un chevalier. Dans la Figure 16, le garçon au côté de Goliath est très probablement son écuyer, bien qu'il ne soit pas cité. L'épée qu'il porte à son baudrier le différencie d'un simple servant, rappelant qu'il changera peut-être de statut social s'il est adoubé. Pour le moment, sa tâche n'est

²⁰⁰ R. BEFFEYTE, *L'art de la guerre au Moyen Age*, op. cit.

²⁰¹ D. NICOLLE, *French Medieval Armies 1000-1300*, op. cit.

pas militaire, bien qu'il soit entraîné à se battre, ce qui explique qu'il ne porte pas d'armure, mais une simple tunique. Il doit protéger les bagages, surveiller les prisonniers, porter la lance de son chevalier (voir Figure 11), s'occuper des chevaux de son seigneur et enfin former une arrière-garde. Il semble que ce rôle se confonde également parfois avec le rôle d'*armiger* ou *armingier*. Ce dernier est cité à plusieurs reprises dans la *Vulgate*. Ainsi, dans les Figures 4 et 32, nous pouvons voir Saul et Jonathan accompagné de leur *porteur d'armes*. Nous les avons précédemment désignés comme écuyers, car selon David Nicolle, *l'armingier* est un des différents rangs d'écuyer, le plus haut. Cette hiérarchie disparaît dans la première moitié du XIII^e siècle²⁰². Pourtant, ces *armingier*, contrairement à l'écuyer de Goliath, prennent part aux affrontements. Ils sont équipés comme des chevaliers, mais à un détail près : dans les deux cas, ils ne portent pas de heaume. En effet, les *armingier* sont entièrement pourvus, bien payés, mais d'un rang moins élevé que les chevaliers. Cette différence de statut est peut-être représentée dans l'absence de heaume.

Ainsi, l'étude des armes permet de mettre au jour le statut social de leur porteur. De cette façon, notre corpus révèle une diversité de combattants, témoignant notamment des différents rôles dans l'art de la guerre, qui sont de plus en plus spécialisés. La *Bible de Maciejowski* insiste notamment sur les détails, ce qui nous permet de bien situer un individu sur une échelle sociale. Les *Bibles Moralisées* sont plus difficiles à interpréter à travers cette analyse. Si l'on distingue en effet quelques différences entre les belligérants à travers leurs armes, il semble que cela ne reflète pas tout à fait leur rôle social. Nous verrons plus bas une autre interprétation de cette disparité d'équipement. Au-delà de ces individus qui prennent part à la guerre, et dont le statut social est renseigné par le matériel qu'ils portent, il est curieux de voir que les armes ne sont pas toujours portées par des combattants.

²⁰² *Ibid.*, p. 8.

Partie II Les armes qui ne tuent pas

Les Annexes A et B, montrent que dans les *Bibles moralisées*, les armes sont représentées en majorité dans des contextes qui ne sont pas ceux de la violence. Cela signifie que dans ces médaillons, les armes ne sont pas représentées en tant qu'outil de guerre, mais sont présentes pour illustrer un concept, une idée qui leur est attachée. L'objet de guerre devient porteur d'un sens secondaire qu'il faut interpréter pour le comprendre. Les contemporains partageaient des codes artistiques qui permettaient de mettre en perspective différents sens de lecture d'une même œuvre. Les quatre sens de l'Écriture sont une méthode d'interprétation qui distingue le sens littéral, allégorique, tropologique et anagogique de la *Bible*. Le sens littéral, aussi appelé interprétation « historique », consiste à comprendre le passage tel qu'il est énoncé. L'interprétation allégorique (ou christologique) consiste à interpréter un passage de *l'Ancien Testament* comme annonçant un moment de la vie de Jésus. Le sens tropologique (ou moral) consiste à voir dans la *Bible* des modèles de vertu ou de vice à imiter ou bien à éviter. Enfin, le sens anagogique consiste à interpréter un morceau de la *Bible* comme révélant ce qui se passera à la fin des temps, une prévision du futur, lors de l'avènement de la Jérusalem céleste. Cette interprétation des quatre sens est illustrée dans les *Bibles moralisées* en représentant deux médaillons par scène biblique. Le premier médaillon (que nous notons en lettre majuscule) représente un épisode de la *Bible*, tandis que le second médaillon (que nous notons en lettre minuscule) est une interprétation du premier selon un des quatre sens précédemment évoqués. De fait, les armes sont des objets qui sont présents dans les seconds médaillons, et peuvent également être l'objet d'une de ces interprétations. Dans la Figure 35, le meurtre d'Achimelec et de ses prêtres par Saul est interprété par le sens historique en reliant cet événement au meurtre de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Beckett, en 1170, par les partisans du roi. On soupçonne Henri II d'avoir commandité cet acte. Par ailleurs, le blason sur le bouclier du soldat semble être celui du roi. Cet événement est un bon exemple des tensions qui règnent entre l'Église et la noblesse temporelle aux XII^e-XIII^e siècle. Même si l'arme n'est pas utilisée, et qu'elle est simplement tenue en main, elle peut tout simplement évoquer le caractère militaire d'un personnage. Cependant, cette interprétation est relativement simpliste, liant un objet à sa fonction première. Il est alors intéressant de se pencher sur les autres sens que peuvent avoir la représentation d'une arme, notamment en se concentrant sur celles qui ne sont pas utilisées en contexte guerrier : des objets mortels qui n'ont alors pas vocation de tuer. De cette façon, des armes infâmes peuvent être revalorisées, telles que l'arc.

A) *La flèche, messagère de Dieu ?*

Avant de voir l'arc comme arme non guerrière, il faut expliquer en quoi l'arme est porteuse d'un sens qui semble contraire à son interprétation première.

L'arc est une arme qui peut être dévalorisée, car c'est un moyen de tuer qui ne correspond pas à l'éthique de l'aristocratie guerrière. Celui qui reçoit la flèche ne voit pas qui l'a tué, et il n'a pas pu exprimer son talent à l'escrime, qui est un des aspects importants de la chevalerie. De plus, un archer ou un arbalétrier ne s'expose pas directement au danger, là où les chevaliers combattent en ligne pour ne pas se faire un bouclier des autres. Cet imaginaire négatif est explicité dans le titre de l'ouvrage de Valérie Serdon, *Armes du diable*²⁰³. Il est cependant intéressant de voir que l'on peut interpréter ces objets d'une autre façon plus positive. L'arc a une spécificité que n'ont pas les armes du chevalier et qui le revalorise : là où un chevalier ne peut compter que sur son talent d'escrimeur, l'archer lui a un moment de latence entre l'instant où il lâche le projectile, et l'instant où celui-ci atteint sa cible. Or, dans ce moment de latence, il peut s'en remettre à la puissance divine pour que celle-ci guide correctement son trait. Ainsi, dans ces représentations, chargée de symbolisme, la flèche, que l'on considérait comme arme du diable, devient alors messagère de Dieu.

Si en effet l'efficacité d'un archer dépend de son talent, il reste tout de même soumis à certains aléas. Le tir est donc un moment d'attente dans lequel le trait peut être dévié ou guidé par Dieu. En *1 Samuel 28 : 19*, le fantôme de Samuel explique à Saul qu'il a encouru la colère de Dieu, et qu'il mourra le lendemain²⁰⁴. Cette colère s'exprime notamment dans la Figure 4, lorsque des flèches blessent gravement le roi israélite, ce qui le pousse ensuite au suicide²⁰⁵. La flèche est devenue la messagère de Dieu qui le punit pour son impiété. Nous avons évoqué le fait que les armes de trait permettaient de toucher ceux qui sont hors de portée. Tandis que Saul se croyait hors de portée de Sa colère, Dieu la matérialise sous la forme d'une arme qui justement traverse l'espace pour toucher sa cible sans que celle-ci s'y attende.

²⁰³ V. SERDON, *Armes du diable*, op. cit.

²⁰⁴ « *Et dabit Dominus etiam Israël tecum in manus Philistiim : cras autem tu et filii tui mecum eritis : sed et castra Israël tradet Dominus in manus Philistiim.* »

²⁰⁵ « *totumque pondus praelii versum est in Saul, et consecuti sunt eum viri sagittarii, et vulneratus est vehementer a sagittariis* », *1 Sam. 31 : 3*.

Cette signification se trouve également dans un contexte non-guerrier. La flèche apparaît dès lors comme un objet qui serait éventuellement capable de traverser les plans, exprimant les volontés de Dieu pour le monde terrestre. Bien que hors corpus, le médaillon D du *Mss 1 Fol. 150r* (Figure 7) illustre un passage du *Regum IV* particulièrement intéressant. Hélysée dit au roi Johas de tirer des flèches à travers la fenêtre afin de s'assurer du soutien de Dieu²⁰⁶. La flèche est alors bel et bien une messagère, qui passe d'un monde à l'autre, comme semble le faire la flèche qui sort du médaillon pour atteindre la marge du livre, afin de délivrer à Dieu la foi que Hélysée lui témoigne. Dans le médaillon d, la flèche est comparée elle-même à la parole des apôtres qui traverse toute la terre pour annoncer la venue du Christ.

Ainsi, si l'arc est une arme souvent dévalorisée dans le contexte guerrier, c'est aussi un moyen privilégié d'exprimer la volonté divine. De fait, l'arc et l'arbalète sont des armes qui blessent à distance, c'est-à-dire que les traits atteignent des endroits qui sont hors de portée. Cette distance n'est pas seulement à voir d'un point de vue géographique, mais également d'un point de vue symbolique. Les armes de trait peuvent donc être perçues de façon ambivalente, puisque de multiples significations s'interpénètrent : entre arme du Diable et messagère de Dieu, sa représentation ne peut qu'être chargée de concepts que l'historien doit savoir séparer de l'utilisation réelle. En analysant les utilisations qui en sont faites hors de son usage premier que l'on peut essayer de comprendre ce que les contemporains voyaient dans cette arme. Autrement dit, l'objet qu'est l'arc a fourni un autre sens que sa simple fonction en tant qu'outil. Par le même procédé artistique, certains objets sont devenus des symboles de pouvoir, tel que la lance.

B) La lance, le bâton de potestas

1) Lance et sceptre royal

En effet, la lance se trouve régulièrement dans une illustration qui veut représenter un roi ou le pouvoir royal. Ainsi, lorsque Saul use de son autorité pour mettre à mort Achimelec et ses prêtres pour raison de trahison, il est représenté sur son trône, le doigt de la main droite tendue vers les hommes qu'il veut exécuter, et la main gauche tenant une lance dans la partie III du *MS M. 638, fol. 32v* (Figure 38). Or, à partir du X^e siècle, on peut voir apparaître

²⁰⁶ 2 Rois 13.16

dans l'iconographie du Saint Empire Romain Germanique une lance dans les mains de l'empereur pour désigner le pouvoir impérial²⁰⁷. Il faut alors comprendre que si la lance est interprétée comme un objet désignant la *potestas* royale, c'est parce qu'elle est assimilée au grand sceptre ; l'un des trois *regalia* usuellement donnés lors du couronnement. Olivier Bouzy soutient que « la lance et le grand sceptre ne sont pas portés l'un avec l'autre, peut-être tout simplement que deux insignes de grande taille seraient encombrants, mais plus probablement parce qu'il s'agit du même symbole »²⁰⁸. Il arrive cependant qu'un petit sceptre accompagne la lance sur les représentations iconographiques de roi en majesté. Cette assimilation au sceptre peut être affirmée par le fait que la lance est portée comme si c'en était un : la lance est droite, elle pointe vers le ciel, et n'est pas menaçante dans l'immédiat. Autrement dit, elle est ici un objet d'apparat et non une arme faite pour amener la mort. Plus qu'une menace physique, cet objet sert à donner du sens dans le système iconographique : qui a une lance verticale qui touche le sol et le fer pointé vers le ciel a du pouvoir. Mais ce pouvoir qui est représenté par la lance ne se limite pas à la *potestas* royale; Si la lance représente le pouvoir royal dans la Figure 39, elle peut également illustrer le pouvoir physique de Goliath dans la Figure 16. Puisque ce guerrier est considéré comme un géant, et sa lance comme particulièrement grande. Puisque sa puissance est *hors norme*, elle est illustrée dans l'image par sa lance qui sort des *normes* de la case et empiète sur l'espace extérieur.

La lance peut également désigner le pouvoir spirituel. En effet, la comparaison entre les médaillons a du *Mss 1 fol. 114v* et du *Bodley 270b, Fol. 146r* (Figure 18) est très représentative de cette hypothèse. Dans le médaillon de la *Bible* de Tolède, réalisé presque 10 ans plus tôt que celui de la *Bible OPL*, David est comparé au « *Christ [qui] fregit infernum et expugnavit diabolum et liberavit sanctam ecclesiam*²⁰⁹ ». En effet, une allégorie de l'Église se trouve dans l'image, derrière Jésus. Elle tient dans sa main un bâton surmonté d'une croix avec une banderole. Or, une dizaine d'années plus tard, l'artisan qui illustre la *Bible moralisée Oxford-Paris-London* décide de remplacer cette croix par un fer de lance dans la Figure 18. Pourquoi avoir remplacé la croix par un fer de lance si ce n'est pour mettre en valeur le pouvoir spirituel que possède l'institution ecclésiale ? En mettant dans ses mains l'attribut que portent les empereurs et les rois, on reconnaît ainsi l'*auctoritas* de l'Église. On peut voir ici une

²⁰⁷ Olivier BOUZY, « Les armes symboles d'un pouvoir politique: l'épée du sacre, la Sainte Lance, l'Oriflamme, aux VIIIe-XIIe siècles. », *Francia*, 22-1, 1995, p. 45-57.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 49.

²⁰⁹ « Le Christ [qui] a anéanti l'Enfer, vaincu le Diable et sauvé la sainte Église ».

interprétation de la théorie des deux glaives que nous verrons plus bas figurés grâce à la lance. Nous l'avons déjà dit, mais une lance peut également se désigner par le terme *gladius*. Perdre cet attribut ou se le faire voler semble signifier que l'on a perdu le pouvoir que l'on possédait jusqu'à présent. C'est peut-être ainsi qu'il faut interpréter l'épisode biblique que l'on trouve en *1 Samuel 26 : 12*, dans lequel David entre dans la tente de Saul qui dort, lui vole sa lance et sa cruche avant de s'en aller en lui laissant la vie sauve. Pourquoi donc avoir pris la lance précisément si ce n'est pour symboliser le fait que Saul ne mérite plus son pouvoir royal ? En effet, Saul meurt peu de temps après, en *1 Samuel 31 : 5*. On peut conclure de ces hypothèses que l'objet qui est la lance est utilisé notamment en tant que symbole d'apparat mettant en scène un pouvoir qui peut être de plusieurs natures. Dans ce cas, comment comprendre que des personnages aussi anodins que des messagers, qui ne sont pas des combattants, sont presque systématiquement porteurs d'une lance ?

2) Signe du messager

Lorsque Saul envoie des messagers aux quatre coins de son royaume pour menacer ceux qui ne le suivront pas dans la guerre contre les Ammonites (*1 Samuel 11: 7-8*), ils sont représentés comme portant des lances ou une fourche de guerre dans la partie II du *MS M. 638, fol. 23r* (Figure 21). La fourche de guerre est une variation de la lance qui est attribuée seulement aux messagers dans la *Morgan Bible*. On peut comprendre que ceux-ci portent cet objet si l'on se rappelle que Hermès, le dieu du voyage chez les Grecs, porte également une baguette, le caducée, qui est un symbole -entre autres- du voyage et du transport. Or, nous avons vu que ce qui qualifie la lance et les armes d'hast, c'est essentiellement la hampe. Pour passer de la baguette à une hampe d'une lance ou d'une fourche, il n'y a qu'un pas à faire. Olivier Bouzy partage l'idée que la lance est l'objet des messagers. Il estime qu'il faut voir dans la lance une délégation du pouvoir²¹⁰. En effet, cet envoyé transmet la parole royale, et en cela, il porte lors de son voyage un fragment de la *potestas*. Cela se confirme dans les sources textuelles, car il arrive que lorsqu'un roi donne un ordre à un de ses vassaux ou à un de ses émissaires, il lui donne en même temps un gant ou un bâton. C'est en tout cas ce qu'on peut lire dans la *Chanson de Roland* aux vers 319-320 : « *ço dist li reis : 'Guenes, venez avant, / Si*

²¹⁰ O. BOUZY, « Les armes symboles d'un pouvoir politique: l'épée du sacre, la Sainte Lance, l'Oriflamme, aux VIIIe-XIIIe siècles. », art. cit.

recevez le bastun e lu guant»²¹¹ . On trouve également un bâton dans les mains des différentes représentations des anges messagers envoyés par Dieu. Ces comparaisons nous permettent donc bien de voir la hampe de la lance comme un outil qui sert à déléguer un fragment de pouvoir, notamment à travers la figure du personnage qui transmet les ordres. Mais il faut alors comprendre que c'est la hampe qui permet de faire le lien entre la valeur de ce bâton de *potestas* et la lance.

Cela montre donc bien que la lance est un objet qui ne doit pas être étudié sans prendre en compte le système symbolique qui gravite autour de cet objet. Nous avons donc mis au jour jusqu'à présent les multiples significations que peut incarner la lance : cet objet peut signifier une délégation du pouvoir par sa ressemblance au sceptre, voire signifier une délégation de pouvoir entre les mains des messagers. Or, ce sens ne peut être compris que lorsque l'on étudie cet objet non pas en tant qu'arme (qui est malgré tout sa fonction première), mais plutôt selon le contexte dans lequel elle est représentée et surtout selon l'acteur qui la porte. Si la lance a donc de nombreuses interprétations, il en va de même pour l'arme la plus représentée de notre corpus, l'épée.

C) Porter l'épée, symbole de pouvoir

L'épée est l'expression d'une multitude de significations. Ces dernières peuvent se superposer, ou bien se succéder selon le contexte qui est représenté. C'est donc un système symbolique extrêmement complexe auquel nous faisons maintenant face. Or, des études bien plus exhaustives ont déjà été menées sur le sujet. Toujours est-il qu'il convient de mettre au jour les différents sens que les épées peuvent exprimer notamment quand elles sont représentées entre les mains des non-combattants. Ainsi, de façon très humble, nous allons expliciter les différentes significations majeures que peut incarner l'épée dans notre corpus de sources.

1) Pouvoir judiciaire

L'une des premières significations de l'épée est l'application du droit et de la justice. Dans la République romaine, les représentants de Rome dans les territoires conquis ont le droit de vie ou de mort « au nom du sénat romain ». Ce droit est appelé le *ius gladii* - le droit du

²¹¹ TORULDUS, *La chanson de Roland*, Traduction, présentation et notes de Joseph BÉDIER. L'édition d'art., Paris, 1922.

glaive. Cette conception de l'épée est donc reprise par les responsables de la justice lors de la période médiévale, les rois, car elle est perpétuée dans l'épître de Paul aux Romains²¹² :

« Le prince est pour toi ministre de Dieu pour le bien. Mais si tu fais du mal, crains : car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, étant ministre de Dieu pour tirer vengeance de celui qui fait le mal et le punir »²¹³.

Il n'est donc pas surprenant de trouver à plusieurs reprises dans notre corpus un souverain ou un juge sur son trône avec une épée qui symbolise en partie son pouvoir judiciaire. Dans le médaillon b du *Bodley 270b, fol. 130r*. (Figure 39), Samuel est représenté à trois reprises ; les trois rôles qu'il a remplis dans sa vie : le prophète, le juge et le prêtre chargé des sacrifices. Or, dans la représentation du juge, il est assis sur son trône et il prononce les sentences judiciaires avec une épée nue sur son épaule. Cette position est un *topos* des sources iconographiques : on dit alors qu'elle est tenue *en pal*, ce qui est une expression du pouvoir. Ici, le pouvoir judiciaire est représenté de cette manière. De plus, l'épée peut activement participer à l'exercice de la justice, et non seulement en tant qu'objet porté comme un sceptre. C'est le cas dans la cérémonie de décollation : concrétisation d'une sentence ordonnée par le roi. Si le commun des mortels est exécuté par la hache, les condamnés d'un certain rang sont décapités avec une épée spécifique au bout arrondi, dite épée de justice. Le bourreau n'est pas un combattant, il ne prend pas part aux combats. Il est cependant habilité à utiliser une arme dans un contexte judiciaire : il est l'exécuteur de la justice du roi ou de son Seigneur. Nous avons donc vu que l'épée peut être l'expression du pouvoir judiciaire, de façon symbolique, mais aussi de façon pratique. Si nous avons considéré qu'il s'agit d'une justice royale, il ne faut pas oublier que selon Paul, cette justice terrestre n'est que l'expression de la volonté divine.

Si le glaive temporel et le glaive spirituel sont liés par la théorie des deux glaives, comme nous le verrons en dessous, il est intéressant de constater que la justice divine s'exprime elle aussi dans notre corpus par l'épée, sans qu'elle soit forcément maniée par des chevaliers. Si l'on estime que l'épée est monopolisée par la caste des guerriers, il est donc surprenant de constater que cette arme se trouve dans d'autres mains, n'appartenant pas à des guerriers. Dans le médaillon 22, Samuel met en pièce Agag, le roi d'Amalek, car l'Eternel avait ordonné que toute la ville et les habitants soient détruits, sans exception. Le texte à côté du médaillon

²¹² COLLECTIF, *L'épée: Usages, mythes et symboles*, Edition de la Réunion des musées nationaux., Paris, 2011, p. 38-83.

²¹³ *Romain 13 :4.*

explique qu'il le découpe en morceau devant Saul et les anciens et les puissants de la ville²¹⁴. Or, il semble que cette action soit plutôt présentée comme une décollation, l'exécution typique. On peut imaginer l'épée s'abattre sur le cou de l'individu qui est à genoux. Samuel tient de la main droite l'épée et de la main gauche, la tête d'Agag. Or, dans une décapitation à l'épée, la victime a un rôle actif à jouer : puisque le coup est donné verticalement, elle doit se tenir à genoux, la nuque découverte et se soutenir ainsi si elle souhaite que l'exécution soit brève et que le bourreau n'ait pas à recommencer l'opération²¹⁵. Pourtant, Samuel est un prophète. Selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), un prophète est « dans la Bible, [un] homme qui, inspiré par Dieu, parle en son nom pour faire connaître ses volontés et leurs manifestations futures »²¹⁶. Ainsi, le prophète fait connaître la justice de Dieu en tenant l'outil judiciaire par excellence, l'épée. Cependant, cette dernière a deux aspects principaux : c'est une lame qui peut attaquer pour rendre la justice, mais c'est aussi une arme qui protège. La protection de l'Église est donc censée être une des principales préoccupations du glaive. C'est ainsi que dans le médaillon c du *Mss 1 fol. 131* (Figure 40), Jésus Christ est représenté aux côtés de « Pierre et Paul qui défendent et gouvernent la Sainte Église »²¹⁷ selon le texte juxtaposé à l'image. Or, si l'un des deux personnages tient une clef pour gouverner l'Église, l'autre tient une épée afin de la défendre au nom de Dieu. Mais avec l'institutionnalisation de l'Église et la monopolisation des armes par les *bellatores* au XI^e siècle²¹⁸, la charge de défendre cette église échoit non pas aux membres du clergé, mais bien aux seigneurs temporels. Pour justifier cela, les contemporains ont conceptualisé la théorie des deux glaives.

La théorie des deux glaives est une interprétation de deux passages du Nouveau Testament. En *Luc 22 : 38*, il est écrit : « Ils dirent : 'Seigneur, voici deux épées'. Il leur dit : 'cela suffit' ». En *Jean 18 : 11*, alors que le Christ est arrêté, Simon-Pierre sort une épée pour le défendre. « Jésus dit à Pierre : 'remet ton épée dans son fourreau. Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ?' ». Lors de la réforme grégorienne au XII^e siècle, ces passages vont être compris comme un bipartisme de la société ; Pierre Damien distingue parmi ces deux lames le « glaive du prince » et « le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, ceint par le

²¹⁴ « *Consci[n]dit eum in frustra* »

²¹⁵ COLLECTIF, *L'épée: Usages, mythes et symboles*, op. cit, p. 38-83.

²¹⁶ PROPHÈTE : *Etymologie de PROPHÈTE*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/proph%C3%A8te>, consulté le 23 juin 2022.

²¹⁷ « *Petrus et Paulus qui sanctam Ecclesiam custodiunt et gubernant* ».

²¹⁸ J. FLORI, *L'idéologie du glaive*, op. cit.

prêtre »²¹⁹. Le prêtre, qui à cause de l'ordination ne peut être souillé de sang, délègue la tâche de protéger la société aux princes temporels. Ainsi, le sacre d'un roi est une cérémonie particulièrement symbolique, car il s'agit du successeur de Pierre, le Pape, qui « remet le glaive » temporel au roi, selon les mots de l'évangéliste Jean²²⁰. C'est une façon pour l'Église de se placer au-dessus du pouvoir temporel, car c'est par l'intermédiaire de l'évêque ou du pape que le pouvoir royal reçoit l'autorité judiciaire et militaire. Selon ce discours, les princes ont donc pour principale fonction de pourvoir « à la défense du royaume et de la maison de Dieu assimilée aux églises du royaume »²²¹ selon les mots de J. Flori. Cette construction idéologique permet de justifier la tripartition de la société évoquée par Adalbéron de Laon, même si nous avons vu auparavant que ce concept n'est pas respecté *de facto* sur le champ de bataille au XIII^e siècle. La théorie des deux glaives permet d'accentuer cette tripartition en y insérant une hiérarchie dans la société. Les *oratores*, au sommet de la hiérarchie, confie aux *bellatores* l'*auctoritas* nécessaire pour mener une guerre juste afin de protéger les autres éléments de la société. Le deuxième glaive, qui est celui « de l'esprit, ceint par le prêtre », est celui que le clergé brandit pour punir un mauvais usage de la violence. En effet, si les princes se rendent indignes du glaive donné par l'Église – et de l'aspect cruciforme de leur épée, le pape utilise son glaive symbolique pour rétablir la justice, ce qui se concrétise par l'excommunication qui, à défaut de mutiler ou de tuer le corps, condamne l'âme du criminel à la damnation éternelle²²². Cette théorie est donc un argument avancé par les membres du clergé pour affirmer leur position. Mais les jeux de pouvoir sont en constante mouvance, et les princes tiennent à s'émanciper de cette dépendance de légitimité. C'est pourquoi l'épée est également utilisée pour exprimer le pouvoir temporel.

2) Expression du pouvoir temporel

Si les seigneurs ont précisément le rôle de se battre pour protéger leur domaine, il est intéressant d'étudier comment les sources en font un objet de pouvoir au-delà d'une simple arme. Ce n'est qu'à partir de l'an mil environ que les rois font figurer l'épée dans leurs représentations. Les seigneurs territoriaux portent davantage cette arme dans les différentes sources iconographiques précédant le XI^e siècle²²³. Le pouvoir royal récupère pourtant cet

²¹⁹ *Die Briefe des Petrus Damiani*, éd. Reindel, t.2, P. 511, n°87, cité par Martin Aurell, *Excalibur, Durendal, Joyeuse: la force de l'épée*, Paris, Presses universitaires de France / Humensis, 2021.

²²⁰ M. AURELL, *Excalibur, Durendal, Joyeuse, op. cit.*

²²¹ J. FLORI, *L'idéologie du glaive, op. cit.*, p. 91.

²²² M. AURELL, *Excalibur, Durendal, Joyeuse, op. cit.*

²²³ *Ibid.*, p. 136-173.

élément en le faisant figurer parmi les *regalia*. En effet, la théorie des deux glaives se concrétise lors de cette cérémonie, dans laquelle le roi reçoit l'épée après l'anneau, mais avant la couronne, le sceptre²²⁴. De cette façon, les représentations de roi sur un trône tenant leur épée en *pal* se multiplient. Dans la Tapisserie de Bayeux, lorsque Guillaume fait prêter serment à Harold après l'avoir adoubé et lui avoir donné sa fille en mariage, le premier est dans une position supérieure au second. Cette hiérarchie est exprimée par la position de l'épée de Guillaume posée en *pal* (cf. *Annexe M*). Ce *topos* est repris dans le médaillon A du *Mss 1 fol. 106v* (Figure 25). Saul, jaloux de la popularité de David et influencé par le démon sur son épaule, ordonne à ses hommes de tuer David. Il manifeste ainsi son pouvoir royal en se faisant obéir. Dans le médaillon a, ce passage est comparé à un passage du Nouveau Testament, dans lequel Pilate et Caïphe ordonnent que les Juifs capturent Jésus. Les généraux romains sont dans la même position que Saul, mais avec un sceptre. Ces deux objets se confondent donc, car ils expriment tous deux la même valeur : celle du pouvoir royal, dont la tâche première est de faire respecter la loi²²⁵. La position de l'épée dans une représentation iconographique est en effet significative : la lame tenue *en pal* est un signe de pouvoir. La tenue pointe baissée est un signe de respect face à un personnage aussi important ou plus important que soi. Enfin, une épée tenue par la pointe symbolise un remerciement à Dieu ou à un défunt pour des victoires militaires²²⁶. Ainsi, l'épée peut exprimer une position dans la hiérarchie. D'une façon un peu similaire, l'épée peut indiquer la hiérarchie en fonction de quel individu porte l'épée du roi ; le roi peut certes porter son épée, mais il peut également la confier à l'un de ses vassaux ou au connétable. L'homme se voit alors confier un fragment du pouvoir royal. Tenir l'épée du roi consiste à reconnaître sa souveraineté sur soi, puisque l'on porte ses armes²²⁷. Ainsi, Richer de Reims raconte l'incident diplomatique lorsqu'Hugues Capet faillit ramasser l'épée de l'empereur Otton III si l'un de ses vassaux n'était pas intervenu. Si le roi de France avait commis cet impair, il aurait reconnu de façon symbolique son infériorité face à l'empereur germanique²²⁸. De cette façon, l'épée est porteuse d'*auctoritas* puisqu'elle incarne une partie de l'autorité royale. Pour autant, les princes et les seigneurs portent également cette arme, non seulement pour symboliser leur rang, mais également leur *potestas*.

²²⁴ J. FLORI, *L'idéologie du glaive*, op. cit., p. 91.

²²⁵ *Ibid.*, p. 82-83.

²²⁶ P. DURAND, *L'armement au Moyen Age*, op. cit., p. 24.

²²⁷ COLLECTIF, *L'épée: Usages, mythes et symboles*, op. cit.

²²⁸ Olivier BOUZY, 1995, p. 51, cité par Collectif, *L'épée: Usages, mythes et symboles*, op. cit. p. 64.

En effet, les comtes et les seigneurs portent régulièrement leur épée de façon ostentatoire afin de symboliser leur appartenance à une caste de guerriers et matérialiser leur *potestas* dans l'objet qui sert à exercer leur fonction : l'épée. Dans notre corpus, on rencontre plus d'un chevalier portant son épée *en pal*. Contrairement au roi, ils ne sont pas assis sur un trône, mais debout ou à cheval. Dans la Figure 37, les hommes de David se déplacent en laissant leur épée nue sur leur épaule alors qu'il ne s'agit pas d'un contexte de bataille. De cette façon, l'illustrateur signifie leur appartenance au groupe, tout en excluant simultanément ceux qui ne portent pas cette arme. Les sergents à pied qui ne portent pas de heaume, mais plutôt des chapels de fer ou une simple cagoule de maille. Ces individus sont certes équipés d'armes d'hast, mais aucun d'entre eux ne porte une épée. Ils sont donc relégués à la position de simple piéton. L'épée distingue ainsi les individus appartenant à la noblesse et ceux qui n'y appartiennent pas comme nous l'avons déjà vu. Cette opposition est très marquée des vers 5828 à 6054 du roman de Chrétien de Troyes *Le conte du Graal ou le roman de Perceval*. Ce passage raconte une émeute de « gros et gras » bourgeois qui accusent Gauvain d'avoir offensé leur demoiselle. Ces bourgeois s'équipent de tout type d'objets, tel que des haches, des guisarmes, des fourches, des massues, etc. Mais l'auteur souligne surtout leur impotence dans l'art des armes. L'un des bourgeois prend un écu sans ses énarms, un autre prend une porte. Ces bourgeois sont conspués, car ils sont incapables de manier le glaive. En cela, la noblesse de Gauvain, retranché dans une tour et défendant seul l'entrée, s'oppose à cette masse de bourgeois ignobles, au sens propre comme au figuré. Pour citer Michel Huynh, « l'épée résout également, à toutes les époques, la délicate équation entre fonctionnalité et distinction sociale »²²⁹. Lorsqu'un personnage reçoit une épée lors d'un adoubement, il change de rang social. Ainsi, lorsque David reçoit l'épée de Saul et un baudrier dans la Figure 24, il est d'une certaine façon adoubé, ce qui justifie son équipement militaire au complet, c'est-à-dire avec le haubert et le heaume. En recevant le *cingulum*, David n'est plus le fils d'un fermier, mais un chevalier du roi. L'épée symbolise donc le pouvoir, sous différentes formes.

Dans le système symbolique de l'iconographie médiévale, un objet a plusieurs lectures plus ou moins proches de sa fonction principale. Afin de bien saisir les différents sens que les contemporains mettaient sur ces objets, il est intéressant de multiplier les axes d'analyse afin d'obtenir plusieurs interprétations. Ces dernières peuvent se superposer, voire s'interpénétrer. Pour cette fin, il faut donc regarder le contexte dans lequel une arme est représentée. C'est pour

²²⁹ *Ibid.*, p. 20.

cela qu'il est intéressant d'étudier des armes dans un contexte qui n'est pas celui de la guerre. On constate alors que d'autres symboliques apparaissent et permettent de lire une nouvelle interprétation. Toutes ces lectures permettent finalement d'arriver à la conclusion que les armes sont des éléments d'identification de ces personnages, processus que nous allons maintenant traiter.

Partie III Lire dans les armes les valeurs de la chevalerie

Dans son article « Une translation autobiographique au XIIe siècle. Gautier d'Arrouaise et la *Translatio sanctae Monicae* », Benoît Tock montre qu'au cours du XIII^e siècle, le concept du « moi » et de l'identité s'affirme dans la littérature²³⁰. Cela se fait en prenant conscience de l'ensemble des caractères qui forme un individu et qui détermine son comportement et ses relations sociales. De cette façon, une analogie ne peut se définir qu'en rapport à autrui. C'est précisément en étudiant ces relations et ces particularités que nous aimerions mettre au jour l'originalité de ces combattants. Autrement dit, nous nous questionnons sur les spécificités des personnages qui permettent aux lecteurs contemporains de s'identifier ou bien de se distinguer d'eux. Est-ce que ce « moi » qui apparaît en littérature se retrouve dans l'art iconique ? Il faut tout d'abord comprendre le contexte dans lequel ces sources sont réalisées et à qui elles s'adressent afin de prendre en compte les codes sociaux auxquels ces individus s'assimilent. Au regard des couleurs, de la richesse, mais également du sujet de notre corpus, on peut déterminer que nos documents sont des ouvrages très prestigieux. Les *Bibles moralisées* sont des cadeaux que l'on a offerts à des souverains. J. Lowden estime que la *Bible de Tolède* a été dédiée en 1255 au roi de Léon et de Castille, Alphonse X. La *Bible OPL*, fut, quant à elle, probablement octroyée à Henri III dans les mêmes années²³¹. Il est plus difficile d'en savoir autant pour la *Morgan Bible*, mais nous pensons qu'elle a été réalisée par un membre de la noblesse flamande comme nous le démontrerons plus tard. Toujours est-il que ces sources s'adressent à des personnalités qui sont élevées socialement – si ce n'est la personnalité la plus importante du pays. Or, nous avons déjà montré qu'un lien s'est cristallisé du XI^e au XIII^e siècle entre les élites de la société et les combattants. Autrement dit, cette aristocratie partage la même éducation au travers de laquelle elle s'identifie. Nous allons donc mettre au jour les éléments de la culture chevaleresque commune à ces seigneurs chrétiens européens par l'étude de notre corpus.

²³⁰ Benoît-Michel TOCK, « Une translation autobiographique au XIIe siècle. Gautier d'Arrouaise et la *Translatio sanctae Monicae* », in , 2017, p. 131-140.

²³¹ J. LOWDEN, *The Making of the Bibles Moralisées: The Manuscripts*, op. cit.

A) Contexte historique : entre unité et identité

La période dans laquelle est produit notre corpus, entre 1230 et 1250 environ, est particulièrement intéressante quant au concept du « moi » des individus. En effet, les seigneurs et souverains sont engagés dans un double processus identitaire. D'un côté, l'idéologie de la croisade, unifiant tous les chrétiens d'Europe contre les infidèles, et de l'autre, la volonté personnelle d'étendre sa domination sur les différents territoires afin de construire un royaume fort. Ainsi, les chevaliers alternent entre guerre pour leurs sires et guerre pour la chrétienté. La bataille de Bouvines en 1214, opposant Anglais et Allemands contre Français, se déroule seulement deux ans après la victoire de Las Navas de Tolosa en 1212, considérée comme un succès éclatant des chrétiens contre les arabo-musulmans ibériques. La croisade albigeoise, de 1209 à 1229 à la particularité d'accorder le salut aux *militēs Christi* en tuant d'autres fidèles hétérodoxes. Le premier tiers du XIII^e siècle est donc une période où les affrontements se succèdent. Or, ces affrontements, qui ont la plupart du temps pour ambition d'étendre son territoire, sont légitimés par l'Église. Dès le IV^e siècle, Augustin met au jour le concept de *bellum justum* dans *Questions sur l'Heptateuque VI : sur Josué 8, 2* :

« On définit ordinairement les guerres justes, celles qui ont pour objet de venger des injures, soit que la ville ou la nation qu'on attaque ait négligé de réparer les injustices commises par les siens, soit qu'elle n'ait pas rendu ce qui a été pris injustement. Il est évident qu'on doit aussi considérer comme une guerre juste, celle que Dieu commande. »

Ce concept est alors presque systématiquement utilisé pour justifier une guerre. La bataille de Bouvines est motivée d'abord par le droit (Jean sans Terre refusant la commise des fiefs), et en vertu de sa volonté de redresser une inégalité, elle acquiert le statut de *bellum justum*. La légitimité vient aussi du théologique. Notre corpus est établi dans cette période et exprime le même besoin de fonder les épisodes de violence sur une raison spirituelle. Dans la Figure 9, David vainc Goliath. Cet épisode est comparé dans le médaillon suivant au combat que mène le Christ contre le diable. Toute lutte doit être argumentée. Nous désirons montrer ainsi que dans l'Europe chrétienne, il y a cette dualité d'identification : les seigneurs souhaitent servir leur propre intérêt, tout en restant intégrés dans la religion qui permet la communauté.

Cette double préoccupation est d'ailleurs exploitée par l'Église elle-même. Lors de la conquête de l'Espagne par les Chrétiens à la fin du XII^e siècle, le pape Célestin II affirme en 1192:

« Il n'est pas contraire à la foi catholique d'exterminer et de persécuter les Sarrasins, car (...) les chrétiens ne prétendent pas s'approprier des terres étrangères, mais rentrer en possession de l'héritage de leurs parents dont ils avaient été injustement dépossédés par les ennemis de la Croix du Christ ».

De cette façon, il justifie à la fois l'alliance de tous les chrétiens contre les infidèles, mais également la satisfaction personnelle d'obtenir une possession territoriale. Ce dernier point serait motivé par le fait que cet espace était habité par des chrétiens avant l'arrivée des Maures. Les théologiens situent la volonté d'étendre la chrétienté comme étant l'origine de l'expédition, et se servent de l'intérêt des seigneurs pour parvenir à leur but. Ceux-là ont l'ambition de conquérir de nouvelles terres, en justifiant leur action *a posteriori* par la diffusion du christianisme. Un jeu politique de légitimité se met donc en place : qui de la volonté matérielle ou spirituelle encourage une lutte armée? Il est probable que la noblesse compose avec ces deux éléments selon le contexte, et leur propre foi. Alors que la croisade albigeoise est motivée par la chasse aux hérétiques d'après l'Église, lorsque Louis VIII participe à celle-ci de 1226 à 1229, c'est pour affirmer la souveraineté royale sur le comté de Toulouse²³². Le roi mène une guerre féodale pour assurer son pouvoir tandis que l'Église justifiait cette action politique par des idéaux moraux. À l'inverse, quand Louis IX arrive à Damiette en 1249 afin de contribuer aux affrontements en Terre Sainte, Jérusalem est déjà sous le contrôle des Occidentaux. C'est à la suite d'une maladie presque mortelle qu'il fait le vœu de prendre la croix si le Seigneur lui rendait la santé. Saint Louis étant resté dans les mémoires comme un roi pieux, on peut se demander si la foi ne tient pas une plus grande place dans ses motivations de conquête. Ces considérations animent donc la noblesse chevaleresque qui aspire à faire ses preuves.

C'est dans ce contexte que nos sources ont été produites. Elles portent en elles ces problématiques et les manifestent à travers les illustrations. Ces dernières sont l'expression des valeurs nobles, et déforment ainsi la réalité du champ de bataille pour correspondre davantage à ce modèle idéologique. Bien que les chevaliers et les seigneurs de tous les horizons aient leurs propres ambitions, en partageant un code d'honneur fortement influencé par la religion, ils peuvent alors s'identifier aux mêmes histoires, aux mêmes personnages, malgré leurs intérêts individuels. L'unité cède au groupe.

²³² Robert I. MOORE, *Hérétiques. Résistances et répression dans l'Occident médiéval*, trad. fr. Julien THERY, Belin, 2017.

B) Un combat idéalisé portant les valeurs de la chevalerie

En effet, les combats dans notre corpus prennent une curieuse forme qui ne correspond pas à ce que l'on pourrait voir lors d'une bataille. Cela signifie que la représentation de la violence a été déformée pour mieux coïncider avec les valeurs prônées par l'élite chevaleresque. Cela s'explique par le fait que ce groupe est le lecteur de ce type de source et l'acteur principal de l'activité guerrière.

1) Représentation de l'affrontement

Dans la *Bible de Maciejowski*, 13 parties illustrent la rencontre entre deux armées ennemies échangeant des coups. La représentation de l'affrontement est presque toujours similaire : dans la Figure 28, ce sont des cavaliers en haubert qui se battent avec des épées, parfois avec un chevalier chargeant à la lance au milieu de l'image. Cette façon de mettre en lumière la violence dans nos sources est loin d'être la manière la plus commune de batailler. La guerre féodale est avant tout « obsidionale », selon Hervé Drevillon et Olivier Wieviorka. « Plus que de bataille rangée, et peut-être même plus que d'escarmouche, une campagne au Moyen-Âge est faite de siège »²³³. Or, nous n'avons qu'une seule occurrence de siège au sein de notre corpus, dans la Figure 1. Si les affrontements armés sont les plus représentés alors que ce sont la forme de violence la moins répandue, c'est parce que c'est le moment où les chevaliers sont les plus à même de montrer leur valeur. Or, la façon même dont ils agissent sur un champ de bataille est mise en scène dans nos documents. Il faut comprendre que l'artisan de ces illustrations se focalise sur un instant très précis de la rencontre, celui qui suit la charge de la chevalerie. Il est intéressant de resituer cet instant-là dans le déroulé typique d'une bataille.

Lorsque deux armées s'affrontent, la première ligne est composée de gens de trait, comme des frondeurs, archers ou arbalétriers. Ils attaquent l'adversaire à distance, les forçant à s'immobiliser pour se protéger. Ils se mettent à couvert quand des cavaliers légers ou un corps d'infanterie s'approchent suffisamment pour les menacer. Ils se replient alors derrière les rangs de fantassins équipés de bouclier et de lance. Le nombre d'individus composant la ligne, et le nombre de colonnes dépendent des ressources humaines que le seigneur a pu convoquer. Les bataillons ennemis s'entrechoquent. Elles avancent ou reculent selon les pertes. Enfin, ces lignes s'ouvrent au moment stratégique pour laisser passer les troupes à cheval qui chargent à

²³³ Hervé DREVILLON et Olivier WIEVIORKA, *Histoire militaire de la France*, Paris, Perrin Ministère des Armées, 2018, p. 66.

la lance²³⁴. Face aux chevaliers, les sergents peuvent poser un genou à terre et ainsi former une herse de fer avec leur arme en direction du poitrail des destriers. Les cavaliers doivent faire demi-tour s'ils ne souhaitent pas que leur monture s'écrase sur les pointes et qu'ils soient alors projetés en avant, probablement derrière les rangées ennemies. Mais si cette mesure tactique n'est pas opérée suffisamment tôt, la cavalerie charge à la lance, empale et piétine l'infanterie de l'armée adverse. Contrairement à ce que l'on voit dans la Figure 13, cette technique à la lance baissée ne s'effectue jamais seul. Il faut que ce soit fait en groupe pour que l'impact soit puissant. À Bouvines, l'écu Guérin dispose ses chevaliers en plusieurs lignes. Il leur demande de se mettre côte à côte « car il n'est pas convenable que l'on se fasse écu de l'autre » et il les ordonne de façon à ce « qu'[ils puissent] combattre tous ensemble, et en une même heure, tous d'un front »²³⁵. Ainsi, les chevaliers doivent faire preuve de patience et de discipline en restant en sécurité jusqu'au moment opportun où ils attaquent de concert²³⁶. Quand les chevaliers ont brisé leur lance ou lorsque celle-ci est fichée dans le corps d'un adversaire, enfin, ils sortent l'épée. Là est toute le paradoxe de la relation entre l'épée et le chevalier : elle est l'arme la plus importante, mais elle n'est que secondaire dans un combat. Au moment où la ligne ennemie est enfoncée par les chevaliers, c'est la victoire. Le commandant en chef perd le contrôle de ses troupes qui s'enfuient. Ce moment est appelé la débandade ; l'instant où l'opposant tourne le dos et essaie de s'échapper, car il se sait défait. *La Bible de Maciejowski* représente la plupart du temps cette étape-là, comme dans la Figure 31. Autrement, c'est la période précédant la fuite, comme dans la Figure 15, dans laquelle l'adversaire pose encore quelques difficultés. Durant le déroulé d'une bataille, la débandade est le moment le plus mortel dans la mesure où les poursuivis ne peuvent se défendre. Les chevaliers font d'ailleurs le plus de prise à ce moment-là également. La dispersion du rival est donc l'étape qui apporte la gloire à la noblesse puisqu'ils en sont souvent à l'origine, et qu'elle témoigne de leurs faits d'armes. Ainsi, notre corpus ne représente pas les affrontements tels qu'ils peuvent se produire, mais précisément l'action des chevaliers. Par ailleurs, ces combattants à cheval sont montrés en faisant certains gestes qui font également partie de l'esthétique chevaleresque.

²³⁴ T. WISE, *Armies of the Crusades*, op. cit.

²³⁵ Cité par G. DUBY, *Féodalité*, op. cit, p. 871.

²³⁶ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit.

2) Un geste chevaleresque

En effet, en étudiant non seulement l'équipement, mais surtout le geste des combattants, on constate certains détails qui ne sont pas réalistes et qui n'ont pas prétentions de l'être. Au contraire, en s'éloignant de l'authenticité, l'artisan convoque l'imaginaire chevaleresque et certaines de leur pratique. Dans la Figure 29, l'image montre « que les batailles rangées dégénèrent en duel »²³⁷. Effectivement, dans chaque représentation d'un affrontement regroupant plusieurs soldats, la bataille est mise en scène par une succession de lutte entre deux personnages. Cela est plus clair dans la *Bible de Maciejowski*, mais on peut également le constater dans la Figure 18. Aucun individu ne fait face à deux adversaires à la fois. D'aucuns diraient qu'il s'agit d'une affaire de perspective, que cet agencement a été fait pour que la lecture de l'image reste possible. C'est un argument qui est valable, mais nous pensons que cela vient de même d'une autre pratique. Nous avons déjà expliqué que la bataille est la configuration de combat la moins appliquée par les chevaliers. À l'inverse, une des formes d'affrontement qu'ils exécutent est le tournoi, dont le premier a lieu en 1066. Cette pratique se multiplie et à la fin du XII^e siècle, il y en a toutes les semaines entre janvier et décembre²³⁸. Cet entracte est réduit au plus court pendant le carême de l'avent et la période froide pour que les chevaux ne tombent pas malades. En dehors de quelques phases de cérémonie, ces regroupements ne s'arrêtent pas. Tous les membres ne participent pas, mais les tournois attirent les foules. En 1183, à Lagny, trois mille chevaliers sont présents, chacun accompagné de servants. On y dénombre aussi des compagnies de combattants de basses naissances. C'est donc l'influence de dix mille hommes de guerre, peut être autant de chevaux. Sans compter tout le public désirant gagner de l'argent sur ces lieux. Au cours de cette compétition, les chevaliers font les preuves de leur prouesse en battant des adversaires et en faisant des prises. C'est aussi pour eux le moment de montrer leur courtoisie en bataillant dans les règles. Nous pensons donc que cette succession de duels provient des tournois durant lesquels ce type d'affrontement se multiplie. Les images de notre corpus se calqueraient sur ce modèle-là. C'est notamment le cas lorsque l'illustrateur dessine une charge à la lance couchée.

Dans toutes les représentations de cette charge, l'artisan a repris l'idéal du chevalier qui effectue une joute, comme dans les tournois. En effet, on voit dans les Figures 13 et 15 que le cavalier a systématiquement la même position : il tient son écu et les rênes de la main gauche

²³⁷ C. RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle*, op. cit, p. 34.

²³⁸ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit.

et sa lance de la main droite. Or, la lance est alors orientée vers la gauche du chevalier, passant ainsi par-dessus la nuque de la monture. Orienter sa lance vers la gauche est pertinent lorsqu'une lice sépare les deux adversaires, comme c'est le cas dans les tournois. Mais dans le contexte d'un champ de bataille, les ennemis peuvent aussi bien arriver de la gauche que de la droite. Cette illustration montre le biais qu'a choisi l'enlumineur : il a choisi d'afficher le moment le plus glorifiant pour un chevalier : l'instant où il désarçonne son adversaire et marque ainsi sa victoire dans le cas d'une joute. En effet, les lances de cavaliers n'ont pas forcément pour mission de s'enfoncer dans le corps de l'adversaire comme on le voit dans la Figure 13. En effet, si elle reste bloquée dans le cadavre ennemi, le chevalier perd son arme. C'est pour cela que les historiens comme Victoria Cirlot distinguent la lance d'estoc (c'est-à-dire poussé par la force des bras) de la lance de choc, dont la puissance vient de la vitesse du cheval, et qui cherche davantage à pousser l'autre, à le désarçonner²³⁹. Ce dernier mouvement est une prouesse qui témoigne de sa maîtrise de cette arme, car il peut être très difficile de tenir une lance droite en direction de l'adversaire et de réussir à le viser précisément. Claude Gaier montre qu'au XV^e siècle, les chevaliers n'arrivent à toucher leur ennemi que dans la moitié des cas²⁴⁰. En étudiant les mentions de blessure dans les textes, P.-A. Sigal montre que le ventre est la zone du corps la plus touchée, puisque c'est la partie du corps la plus développée²⁴¹. C'est exactement ce que l'on voit dans nos illustrations. Les blessures à l'épaule et au bras ne sont pas aussi fréquentes, mais sont régulières lors des joutes. C'est notamment le cas du côté gauche qui soutient le bouclier. Celui-ci est censé amortir le choc. C'est un objet qui a une surface relativement grande puisqu'il s'étend sur 1m50 de hauteur pour 50 cm de largeur au XIII^e siècle. Il est également recouvert de couleurs vives. Il fait donc une cible idéale pour le chevalier d'en face. Malgré son armature en bois et la peau qui l'englobe, un bouclier est facilement transpercé dans les chansons de geste, mais cette situation n'apparaît pourtant pas dans notre corpus. Ainsi, l'illustrateur a choisi de représenter la charge à la lance selon le modèle du tournoi, en se focalisant sur l'instant le plus glorieux pour un chevalier : le moment où il désarçonne son adversaire alors que lui-même se tient sur sa monture qui lui a donné l'appellation de chevalier.

²³⁹ V. CIRLOT, « Techniques guerrières en Catalogne féodale », art. cit.

²⁴⁰ Claude GAIER, « Techniques des combats singuliers d'après les auteurs bourguignons du XV siècle », dans *Le Moyen Age*, t. XCI, 1985, p. 415-457 et, t. XCII, 1986, p. 5-40, cité par Pierre-André SIGAL, « Les coups et blessures reçus par le combattant à cheval en Occident aux XII^e et XIII^e siècles », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18-1, 1987, p. 171-183.

²⁴¹ *Ibid.*

Au-delà du tournoi, le modèle chevaleresque se transmet aussi par les récits de troubadour et les chansons de geste, dont on perçoit l'influence dans notre corpus.

Comme nous l'avons déjà montré, les luttes entre individus se limitent à des duels. Il est également intéressant de remarquer à quel point la force des personnages est exagérée au point qu'ils découpent la chair de leur ennemi en passant à travers les mailles comme dans la Figure 15. Ce *topos* se retrouve dans de nombreuses chansons de geste. Ces dernières influencent énormément les contemporains qui sont bercés par cette culture, si bien qu'Olivier Wievorka juge que : « La littérature impose sa loi à la réalité. Quand ils partent dans le Midi, en Angleterre ou en Orient, les chevaliers ne font rien d'autre que de marcher sur les traces de ceux qu'ils estiment être tout à la fois leurs prédécesseurs et leurs modèles »²⁴². Dans la *Continuation de Perceval* par Gerbert, Léandre frappe sur le côté de Perceval, lui coupe le haubert et entaille la chair²⁴³. Ce *topos* est repris dans les biographies qui ont pour but de glorifier l'individu au centre du récit. Dans *l'Histoire de Guillaume le Maréchal*, aux vers 11220-11223, le maréchal tranche le heaume et la coiffe de maille de Guillaume de Monceau, atteignant ainsi la chair²⁴⁴. Ainsi, ces récits partageant des codes littéraires marquent les esprits des contemporains. En reproduisant ce type d'action dans les illustrations, les artisans ne cherchent pas à faire preuve de réalismes ; ils mettent en scène un code esthétique qui illustre la culture chevaleresque et qui permet aux lecteurs de s'identifier et de se glorifier devant les faits d'armes de leurs pairs.

Au-delà de l'exagération des blessures, il est intéressant de remarquer que les personnages de nos sources n'utilisent aucun mouvement défensif. En effet, les boucliers ne sont jamais utilisés et aucun mouvement de parade ne semble être dessiné alors que l'utilisation du bouclier est attestée dans les chansons de geste²⁴⁵. Chaque combattant est occupé à attaquer avec son arme sans prendre en compte sa défense personnelle. Or, nous avons bien vu dans notre première partie que survivre est une des priorités du champ de bataille, sinon les chevaliers ne s'alourdiraient pas avec des cottes de mailles. Comment comprendre alors que nos personnages ne semblent pas avoir de considération pour leur vie en se focalisant sur la disparition de l'adversaire ? Dans la Figure 15, les quatre chevaliers derrière Saul reçoivent tous

²⁴² H. DREVILLON et O. WIEVIORKA, *Histoire militaire de la France, op. cit.*, p. 89.

²⁴³ Vers 11286-11297, t. II

²⁴⁴ Cité par P.-A. SIGAL, « Les coups et blessures reçus par le combattant à cheval en Occident aux XII^e et XIII^e siècles », art. cit, p. 180-181.

²⁴⁵ G. MARTINEZ, *Des gestes pour combattre. Recherches et expérimentations sur le combat chevaleresque à l'époque féodale, op. cit.*

un coup sur la tête, fendant ainsi le crâne. On peut présumer que ces combattants sont donc tous morts. On peut dans un premier temps estimer que cette absence de mouvement défensif traduit le courage des chevaliers. Il est plus glorifiant représenter la victoire sur un adversaire que l'acte de défendre sa vie. Autrement, on peut analyser cette donnée d'un point de vue religieux. L'illustration révèle un affrontement entre Israélites et Amalécites, soit entre chrétiens et infidèles. L'idéologie de la croisade, dans laquelle les contemporains sont bercés, se retrouve donc dans cette image qui montre la diffusion de la chrétienté. Or, en 1095, Urbain II prône tout autant un pèlerinage qu'une expédition armée au concile de Clermont, si bien que les deux notions se rejoignent dans celle de croisade. Il écrit que « quiconque aura pris le chemin de Jérusalem en vue de libérer l'Église de Dieu, pourvu que ce soit par piété et non pour gagner honneur ou argent, ce voyage lui sera compté pour toute pénitence »²⁴⁶. L'année suivante, il encourage les chevaliers flamands à s'équiper « afin de libérer les Églises d'Orient [...] pour la rémission de tous leurs péchés »²⁴⁷. Cela signifie que les militaires partant reconquérir le tombeau du Christ, ou agissant pour l'Église, sont lavés de leurs fautes. C'est ce qui conditionne l'accès aux paradis, la rédemption étant la clef du salut selon saint Augustin. De ce fait, les chevaliers n'ont pas à craindre de mourir en se battant pour une cause juste. En libérant la Terre sainte, ils sont convaincus de participer à une *bellum justum* et d'avoir une place dans la Jérusalem Céleste. C'est peut-être ce que traduit cette absence de parade : les personnages ne redoutent pas de perdre la vie, et n'ont donc besoin d'aucune autre protection que de l'aide de Dieu qui dévierait les coups s'il a différents projets pour eux. Les soldats n'ayant pas à appréhender leur place dans la mort se concentrent alors sur la destruction de leur adversaire, ce qui leur rapporte du prestige. Or, il est essentiel de savoir à qui il faut attribuer tel ou tel fait d'armes. C'est pourquoi l'équipement de combat sert également à identifier un individu.

²⁴⁶ Concile de Clermont (1095), dans *Annuario Historiae Conciliorum*, Suppl. 1, « The Councils of Urban II », vol. 1, « Decreta Claramontensia », éd. de Raymonde Sommerville, 1972, p. 74 : « *Quicumque pro sola devotione, non pro honoris vel pecunie adeptione, ad liberandam ecclesiam Dei Hierusalem profectus fuerit, iter illud pro omni penitentia ei reputetur [reputabitur]* ».)

²⁴⁷ Lettre d'Urbain II aux fidèles de Flandre (1096), dans *Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088- 1100*, éd. de Heinrich Hagenmeyer, Innsbruck, 1901, n. II, p. 136 : « *cui calamitati pio contuitu condolentes Gallicanas partes visitavimus ejusque terrae principes et subditos ad liberationem orientalium ecclesiarum ex magna parte sollicitavimus et hujusmodi procinctum pro remissione omnium peccatorum suorum in Arvernensi concilio celebriter eis injunximus* ».

3) Identité et culture chevaleresque

Nous avons déjà fait remarquer que le haubert et l'épée sont des éléments inhérents à l'image de la chevalerie. Pour autant, les chevaliers portent d'autres objets qui permettent de les identifier à ce groupe, ou bien de distinguer un personnage en particulier. Tout individu civil revêt une tunique dite « cotte ». Elle peut être faite de lin, de laine ou de soie selon la richesse du possesseur. Or, à partir du XIII^e siècle, les chevaliers endossent une « cotte d'armes » par-dessus leur haubert, tel qu'on le voit sur la Figure 8. Vers le milieu du XIII^e siècle, cet habit est aussi appelé tabar lorsqu'il est de mauvaise qualité²⁴⁸. On constate qu'il est fendu devant et derrière depuis de la taille afin de permettre de monter à cheval dans les Figures 34 et 31. Avant les années 1220, la cotte d'armes est monochrome, faite d'étoffe précieuse ou bariolée, n'est pas armoriée. Passée cette date, le nombre de cottes portant un blason se multiplie²⁴⁹. Ce n'est cependant pas le cas dans notre corpus. Peut-être que cette pratique est trop récente et que les artisans ne l'ont pas encore intégré dans leur esthétique, bien que l'on puisse voir des cottes armoriées dans les vitraux de la rosace du transept nord et sud de la cathédrale de Chartres. Il est possible que les cottes ne soient pas armoriées, car les personnages qui les enfilent sont des chevaliers n'ayant pas leur propre emblème. Ainsi, puisque la plupart des individus ne sont pas clairement désignés (à l'exception de Saul et David), les contemporains peuvent s'y assimiler plus facilement avec l'absence de blason. La housse des chevaux, appelée caparaçon, peut également supporter l'écusson de son maître comme dans la Figure 13 dans laquelle les fleurs de David sont représentées sur son écu et sur le vêtement équin. Finalement, notre corpus ne donne que peu d'exemples de personnage explicitement identifié par des insignes. Il renvoie davantage les contemporains à considérer les combattants comme des individus de leur temps, portant les mêmes équipements, mais sans les reconnaître. Le lecteur y voit ses frères d'armes, partageant ses codes esthétiques et ses valeurs. Sauf exception, ce ne sont pas des maisons de seigneur qui sont représentées, mais bien l'ensemble des chevaliers qui sont appelés à lutter collectivement contre les infidèles dans cette idéologie de croisade.

Les exceptions, quant à elles, sont ponctuelles. Il est intéressant de traiter de l'usage des armoiries dans notre corpus pour mettre au jour non pas le sentiment de groupe, mais bien de

²⁴⁸ Laurent HABLLOT, « Revêtir le prince. Le héraut en tabard, une image idéale du prince. Pour une tentative d'interprétation du partage emblématique entre prince et héraut à la fin du Moyen Âge à travers le cas bourguignon », *Revue du Nord*, 366-367-3-4, 2006, p. 755-803.

²⁴⁹ Laurent HABLLOT, « Revêtir l'armoire. Les vêtements héraldiques au moyen âge, mythes et réalités », in *Espacio, tiempo y forma*, Madrid, 2018, p. 55-87.

celui d'individualité. L'héraldique n'est pas réservée à la seule noblesse, mais en consultant un blason, les lecteurs peuvent directement s'identifier à des personnages bibliques, ou revendiquer une forme de parentalité qui leur donne une apparence de légitimité. En se rattachant à des héros du temps passé, on gagne du prestige. On retrouve plusieurs types de décoration sur les vêtements, les bannières ou les écus. Nous allons nous concentrer sur ces derniers supports. On ne peut parler d'armoiries qu'au moment où les mêmes emblèmes et les mêmes couleurs sont utilisés de façon constante pour indiquer un personnage²⁵⁰. Dans la Bible de Maciejowski, seuls deux rôles semblent porter un blason qui leur est attribué. Dans la Figure 15, celui de Saul est d'or au lion de sable. Ces armes désignent le comté de Flandre au XIII^e siècle, tel qu'on peut le voir dans l'armorial *Wijnbergen*. Ce détail permet de confirmer l'hypothèse d'Alison Stones qui estime que ce document a bien été fait dans cette région²⁵¹. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIV^e siècle que le lion sera lampassé et armé de gueule. Il est intéressant de constater que la Figure 15 est la dernière fois que Saul porte son écu blasonné. Or, le moment qui est présenté dans cette illustration est la prise de la ville d'Amalek (*1 Samuel 15: 1-9*), juste avant que Saul ne perde la confiance de Samuel et que celui-ci coupe tout lien entre l'Éternel et le seigneur des Israélites. Autrement dit, la dernière fois que le blason du comté de Flandre est montré dans la Bible de Maciejowski, c'est entre les mains d'un roi désigné par Dieu et le servant. De cette façon, le comté de Flandre revendique une forme de légitimité, ou de puissance royale. C'est en tout cas un symbole fort que de s'identifier à ce roi. L'écu de David est tout aussi instructif. Dans la Figure 13, il est d'azur à trois quintefeuilles d'argent et au centre de gueule²⁵². Bien que nous ne sachions pas à quelle famille cet écusson appartient, il est intéressant de remarquer que David change d'armoiries lorsqu'il devient roi. À partir du *Second livre de Samuel*, et donc après la mort de Saul, le blason de David se transforme au champ d'azur au lion d'or comme on peut le voir dans les Parties III et IV du *MS M. 638, fol. 41r* (hors corpus, Figure 41). Or, cet emblème désigne la famille flamande Brienne²⁵³. Il semble pertinent d'en conclure que cette lignée est à l'origine de la réalisation de cette œuvre selon Richard Abel. John de Brienne (1170-1237) est le cadet d'une puissante famille originaire du nord de la France aristocratique. Il gouverne Jérusalem au début du XIII^e

²⁵⁰ Michel PASTOUREAU, *L'art héraldique au Moyen Age*, Paris, Seuil, 2009.

²⁵¹ ALISON STONES, « Question of Style and Provenance in the Morgan Picture Bible », in *Between the Picture and the Word, Manuscript studies from the Index of Christian Art in honor of John Plummer*, University Park., Pennsylvania State University Press, 2005, p. 112-121.

²⁵² FRANÇOIS DE DARDEL, *Glossaire héraldique*, <http://www.dardel.info/heraldique/Glossaire.php#Q>, consulté le 12 juin 2023.

²⁵³ R. ABEL, « Cultural Representations of Warfare In the High Middle Ages: The Morgan Picture Bible », art. cit.

siècle, d'abord en tant que consul, puis en tant que régent. Son neveu, le compte Walter IV de Bienna (1205-1246) est un des seigneurs les plus influents des états latins. En mettant leurs armoiries entre les mains de David, ils revendiquent une proximité avec l'Éternel. Ils s'assimilent à ce rôle qui repousse les infidèles hors de la Terre Promise. De ce fait, ils s'octroient une place privilégiée dans les croisades, ce qui leur confère donc une légitimité ainsi qu'une *potestas* d'origine divine. En attribuant leur blason à des personnages valorisés, le crédit rejaillit sur ce lignage et le consolide. En effet, si nous venons de voir que l'usage de l'héraldique permet de s'associer à des individus mythiques, il peut aussi décrédibiliser d'autres familles.

Si les chevaliers forment un groupe qui doit s'inspirer des protagonistes bibliques ou des chansons de geste, cette communauté doit également se dissocier des mauvais exemples. Parmi ceux-là, certains hommes sont érigés en contre modèles, et donc en ennemi du bon chevalier. C'est ce qui semble se passer dans le médaillon b du *Mss I fol. 109v* (Figure 35). Ce médaillon fait un rapprochement entre le massacre des prêtres d'Achimélech (*I Samuel 22 : 6*) et l'assassinat de Thomas Beckett. Le texte jouxtant l'illustration désigne le roi d'Angleterre, Henri II comme le meurtrier. Le bouclier tenu par le soldat à gauche de l'archevêque est intéressant : il ne respecte pas les règles basiques de l'héraldique selon lesquelles il ne faut pas superposer deux émaux²⁵⁴. Il est au champ de gueule au lion de sable. Pourtant, au regard du texte et à la représentation du seigneur sur la gauche de l'image, on peut tout de même se demander si ce blason n'évoque pas celui du souverain Anglais par ressemblance. Dans les années 1230, après la bataille de Bouvines, les relations anglo-françaises sont encore tendues, ce qui expliquerait pourquoi le roi Henri II est comparé aux mauvais princes qui détruisent l'Église. En proposant ce contre-modèle à la couronne d'Espagne, qui est la destinataire de cet objet, le commanditaire condamne les actes des rois d'Angleterre et encourage la noblesse étrangère à faire de même. Ce qui nous fait penser qu'il s'agit d'un détournement du blason d'Henri II est la modification du bouclier dans la *Bible OPL*. Dans le médaillon b du *Bodley 270b, fol. 141v* (Figure 42), la même scène est reproduite, mais toute référence à l'assassinat de Thomas Beckett est gommée. Le parchemin a été gratté pour effacer les mots « *sicut rex anglie [...]* » à la fin du paragraphe. Or, le blason du personnage a également été modifié. Il faut se rappeler que la *Bible OPL* a été créée dans les années 1240 et qu'elle fut offerte à

²⁵⁴ M. PASTOUREAU, *L'art héraldique au Moyen Age, op. cit.*

Henri III selon Patricia Stiernemann²⁵⁵. Il est probable que ce changement d'armoiries et de texte ait été effectué pour ne pas offenser le roi anglais. Cela laisse donc supposer que l'écusson précédent indiquait de près ou de loin celui du grand-père du destinataire. Il a été remplacé par un écu dont le champ est d'or à l'aigle bicéphale de sable. Il est possible que cet emblème désigne le Saint Empire romain germanique, le second adversaire de la couronne de France. De plus, les tensions entre Frédéric II et le pape renforcent son assimilation aux princes infidèles. Cependant, les historiens ayant étudié les armoiries de ce royaume estiment que l'aigle bicéphale n'est pas usé avant le XIV^e siècle²⁵⁶. Or, cet insigne ne semble pas appartenir à un autre individu, d'autant plus qu'une des règles de l'héraldique est que tout homme peut avoir son blason tant qu'il n'utilise pas un écusson précédemment employé par une famille différente. De ce fait, le Saint-Empire romain germanique n'aurait pas pu s'approprier ce symbole un demi-siècle plus tard s'il était déjà attribué à un clan. De plus, ces travaux datent d'il y a deux siècles. Il est donc possible que ces chercheurs n'aient pas connaissance de cette occurrence du blason au champ d'or et à l'aigle bicéphale de sable. Toujours est-il que par l'héraldique, les individus peuvent être transposés et distingués pour illustrer l'allégorie d'un bon ou d'un mauvais comportement. Ces vertus morales sont transmises à travers les codes esthétiques. Ces emblèmes identitaires mettent des personnages précis dans des contextes plus ou moins mis en valeur. En jouant avec l'artistique, l'artisan offre aux autres nobles la capacité de juger positivement ou négativement leurs confrères selon si leurs agissements correspondent à l'éthique romanesque. Autrement dit, la représentation des armes permet d'interpréter les règles de la culture chevaleresque pour déterminer la morale de certains individus. Entre groupe et singularité, c'est en composant avec les deux que le créateur critique tour à tour les ennemis du commanditaire.

Après avoir clairement nommé et décrit les armes présentes dans notre corpus, nous avons expliqué dans cette partie que ces éléments ne sont pas réduits à de simples objets décoratifs dans nos documents. Au contraire, ce matériel est porteur de sens. C'est un marqueur social qui manifeste la hiérarchie dans la société du XIII^e siècle. Ils agissent également en tant que métaphore, permettant de donner à tel ou tel personnage une identité ou des compétences précises. Enfin, les armes sont utilisées afin d'exprimer la culture chevaleresques Ces objets

²⁵⁵ Cité par Aline DEBERT, « Les Bibles moralisées », 2016. <https://imageded.hypotheses.org/author/alinedebert>

²⁵⁶ Johann Christoph Gatterers, *Praktische Heraldik*, Nürnberg, 1791, p. 40.

illustrent les idéaux de la noblesse, mais aussi les contre-exemples à ne pas suivre. Autrement dit, nos documents sont particulièrement intéressants, car l'artisan représente le matériel militaire de façon réaliste pour proposer une vision de violence qui ne l'est pas. Les objets sont précisément dessinés, mais le contexte dans lequel cet outillage intervient leur donne une dimension symbolique qui élève ces bouts de métaux à une autre lecture, dépassant ainsi la description triviale du réel. Il semble pertinent de s'attarder sur cette autre lecture, sur le symbolisme moral de ces armes, dont nous allons parler dans notre troisième chapitre.

Chapitre III : *Milites Christi*

Après nous être focalisés sur le matériel en lui-même, puis sur la façon dont les combattants s'identifient à travers les armes dans les chapitres précédents, nous allons maintenant parler de la manière dont les chevaliers perçoivent leur relation avec la société. Autrement dit, il nous faudra nous attarder sur le procédé utilisé par ces combattants pour se mettre en scène avec leurs attributs, en interagissant avec l'univers pictural qui les entoure. L'étude de l'armement est une méthode d'analyse des mœurs des chevaliers puisque ces derniers sont indissociables de leur fonction guerrière. En parlant de la conception de la *Bible de Maciejowski*, Daniel Weiss explique que : «*[a] greatest emphasis, however, is given to representations of war. Scenes of battle provided the illuminators with limitless opportunity for designing complex figural arrangements and depicting weaponry in action* »²⁵⁷. L'enlumineur élabore des métaphores et des récits en incorporant une foule de détails picturaux qui sont absents du texte. Ces ajouts, non déterminés par la *Vulgate*, trahissent une vision globale de la société dans laquelle la noblesse chevaleresque évolue. Cette perception de la communauté est fortement teintée de certaines valeurs comme nous l'avons déjà vu. Parmi elles, la nécessité de justifier la violence et donc le rôle de ces combattants est omniprésente. C'est d'autant plus le cas dans nos documents dont la base textuelle inspirant les images traite d'opposition entre les fidèles et les infidèles. Évidemment, il est facile pour les contemporains de projeter cette rivalité sur eux même et de faire le lien avec les guerres ayant lieu au Moyen-Orient. De plus, l'enlumineur utilise les codes esthétiques du tournoi pour illustrer ce contexte, si bien qu'il exprime ainsi ce que Hervé Drevillon et Olivier Wievorka définissent comme l'idéologie chevaleresque : «*étonnante alchimie entre culte de la performance, goût de l'aventure et intense foi chrétienne* »²⁵⁸. Cette philosophie est justifiée par un solide argument issu de la *Bible*, celui disant que l'avènement de la Jérusalem céleste ne se produira qu'après la victoire de Dieu sur le Diable²⁵⁹. Cette rivalité éternelle est donc projetée sur les affrontements terrestres entre les fidèles du dieu chrétien et les fidèles du dieu musulman. «*Parce que le monde est imparfait, la paix ne peut s'établir sans la guerre* »²⁶⁰. La violence des chevaliers occidentaux est alors légitimée, mais conditionnée. Elle doit être dirigée vers les mauvais individus, comme le définit Isidore de Séville : «*Juste est la guerre lorsqu'elle est conduite pour récupérer ses biens et pour*

²⁵⁷ W. NOEL et D. WEISS, *The Book of Kings: Art, War & The Morgan Library's Medieval Picture Bible*, op. cit., p. 31.

²⁵⁸ H. DREVILLON et O. WIEVIORKA, *Histoire militaire de la France*, op. cit., p. 81.

²⁵⁹ *Apocalypse 20 – 21*.

²⁶⁰ G. DUBY, *Féodalité*, op. cit., p. 890.

repousser les agresseurs en vertu d'un édit »²⁶¹. Tous ces éléments idéologiques consistent à assimiler les combattants nobles comme les soldats de Dieu, les *milites Christi*. Ce sont les signes de cette philosophie que nous allons mettre en lumière dans cette partie. Nous traiterons pour cela de procédés utilisés pour représenter un affrontement manichéen, puis de l'aspect atemporel de cette bataille du bien contre le mal.

²⁶¹ Cité par *Ibid.*

Partie I Bons contre mauvais

L'analyse du premier *Livre de Samuel* est pertinente dans le cadre notre étude, puisque de nombreux conflits entre fidèles de Dieu et païens sont racontés. Au XIII^e siècle, la *Bible* est réinterprétée à travers nos documents. On trouve un monde déséquilibré dans les *Bibles moralisées* : le bien, représenté par *Ecclesia* est constamment menacée par les hérétiques²⁶². Dans ces images, il a fallu donner forme à ces personnages. Il est important pour l'enlumineur que les lecteurs puissent séparer le grain de l'ivraie ; plusieurs éléments iconographiques indiquent qui sont les bons et les mauvais. Parmi ces détails, l'armement joue une place centrale, car c'est un marqueur identitaire exclusif, traçant ainsi une frontière entre les croyants et les mécréants.

A) Situer l'action à travers l'équipement

Nous avons déjà souligné dans notre premier chapitre que dans la *Bible de Maciejowski*, l'équipement militaire représenté est diversifié. À cette pluralité d'arme correspond une différence entre les bons et les infidèles. La Figure 28 est un exemple de cette disparité, car elle illustre un affrontement entre l'armée de David et les Philistins. Il s'agit d'une mêlée, c'est-à-dire que les rangs ne sont plus tenus et que les deux groupes sont mélangés. Malgré cette absence d'ordre, les deux ensembles sont clairement reconnaissables par leur matériel. En effet, nous avons évoqué que les Israélites utilisent un équipement qui est typiquement celui des chevaliers occidentaux : haubert, heaume et écu, renforçant ainsi l'identification des lecteurs au peuple de David. De cette façon, une double lecture se produit lorsqu'un seigneur ou un roi contemple cette œuvre : les israélites ont le même arsenal que les chevaliers, si bien qu'ils participent à ce groupe. Ce peuple antique fait partie de la chevalerie et est similaire au lecteur. Le processus réciproque s'opère, si bien que le spectateur se projette parmi ces israélites puisqu'ils ont un équipement identique. Le chevalier considère qu'il est intégré à cette population élue par Dieu et qu'il se bat pour servir Son intérêt. Ce sentiment est renforcé par

²⁶² Babette HELLEMANS, *La Bible moralisée: une oeuvre à part entière. Temporalité, sémiotique et création au XIIIe siècle*, Brepol., Turnhout, 2010.

l'assurance d'être dans le bon droit, du côté de Dieu, tandis que les tribus ennemies, les étrangers, sont régulièrement appelés « infidèles » dans les *Bibles moralisées*.

Ces derniers en effet sont représentés autrement. On constate que leur matériel est dissemblable, qu'il est moins efficace ; d'un mot, qu'il est obsolète. Dans la Figure 41, les infidèles sont différenciés par leur casque à nasal et leur targe. Dans l'ouvrage *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle: d'après les livres d'histoire en français*, Christiane Raynaud explique que : « l'imagier peut figurer des équipements périmés pour situer l'action dans le passé [...] Elles servent aussi à évoquer un pays lointain »²⁶³. De cette façon, les infidèles apparaissent aux yeux du lecteur comme n'appartenant pas au temps du présent, mais du passé, voué à disparaître, puisqu'il n'a aucun futur dans la Jérusalem Céleste. Bien que ces individus portent le haubert et montent à cheval, ils sont exclus, par leur équipement, de la chevalerie. En effet, les targes et les casques à nasal sont finalement plus proches de l'armement du sergent que du chevalier. Cela signifie que selon ce système idéologique, le statut social de chevalier n'est atteignable que par ceux qui se battent pour le Seigneur. Ceux qui sont infidèles ne peuvent s'élever à ce rang. Autrement dit, le positionnement moral influence la représentation sociale du personnage dans nos sources. Cela ne se limite pas aux seuls Philistins et Amacélites, mais à tous ceux qui deviennent ennemis de l'Église.

Nous avons vu que le bâton est l'arme des combattants n'ayant rien d'autre. Or, dans le médaillon a de la Figure 36, les hommes du roi frappent les démunis avec cet objet. Comment comprendre que des hommes du roi utilisent cette arme qui désigne pourtant le plus bas statut social ? Cela peut s'interpréter dans l'action qu'ils sont en train de faire : le texte évoque « [...] les mauvais princes qui détruisent les pauvres par les rapines et les impôts²⁶⁴ ». Pour figurer le geste de commettre un vice en faisant du mal aux innocents, l'enlumineur a mis dans les mains des bourreaux des bâtons. Autrement dit, l'arme utilisée pour perpétrer un péché – celui d'avarice- est non noble. L'utilisation de celle-ci n'illustre pas une pauvreté économique, mais une pauvreté de l'âme. Elle n'est donc pas utilisée pour son expression sociale, mais pour symboliser un manque de morale. En ne respectant pas les préceptes du Christ, ces personnages sont alors associés au Diable. Pierre Moore, au sujet de la lutte contre les hérétiques, dit que : « Pierre le Vénérable ne se contenta pas de débattre au sujet des ennemis du Christ. Il les diabolisa. Si les musulmans rejetaient son appel à la conversion, disait-il, ils feraient, comme

²⁶³ C. RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle, op. cit*, p. 113.

²⁶⁴ « *Pravos principes qui per rapinas et tallias destruunt pauperes* »

les juifs, la démonstration de leur incapacité à accéder à la raison et de leur rôle d'instruments volontaire du diable »²⁶⁵.

On retrouve ce processus de diabolisation dans nos sources à travers le bâton puisque cette arme est également entre les mains des diables. Dans la Figure 12, un démon frappe un prélat avec une massue en bois pour que celui-ci entre en enfer. Dans la Figure 27, il est intéressant de constater que ces monstres utilisent un bâton fourchu, difficile à déterminer. Malgré la différence d'apparence, nous estimons que la symbolique demeure la même : c'est une arme de très simple facture qui évoque le manque de raffinement, le manque de civilité, de la barbarie ; d'un mot, l'arme du péché. De cette façon, il y a entre les diverses sources du corpus une transfiguration de la pauvreté économique en pauvreté morale à travers l'équipement militaire. Dans les *Bibles moralisées*, l'arme du démuné signifie une misère de l'âme.

Or, si une telle dichotomie est mise en scène entre les personnages, c'est pour drastiquement les opposer. La réalité des relations entre les pratiquants des différentes religions est plus nuancée que ce que l'on voit dans nos documents²⁶⁶. Cela s'explique par le fait que notre corpus s'appuie sur le texte de la *Vulgate* qui décrit entre autres l'affrontement entre le peuple israélite et les étrangers. Ces confrontations sont alors représentées dans une violence exacerbée.

²⁶⁵ R. I. MOORE, *Hérétiques. Résistances et répression dans l'Occident médiéval*, op. cit, p. 224.

²⁶⁶ Martin AURELL, *Des Chrétiens contre les croisades*, Ed. Fayart., 2013.

B) Pas de merci, pas de prisonnier

En effet, puisque les Israélites incarnent les *milites Christi* face aux infidèles qui servent le mal, il ne peut y avoir de consensus. Nous avons déjà vu que les illustrations des batailles n'ont pas de prétentions réalistes. La plupart des actions se font de gauche à droite, dans le sens de la lecture, et lorsque plusieurs images à la suite représentent un meurtre, on a le sentiment d'un flux de violence continue. Cette perception est accentuée par la façon dont sont mis en scène ces assassinats : la plupart des batailles ou des exécutions sont illustrées sous la forme de massacre. En effet, dans la grande majorité de nos documents, la violence est exercée unilatéralement, c'est-à-dire qu'un groupe tue des personnages qui ne se défendent pas. Dans la Figure 36, les Israélites, guidés par Saul, exterminent les Philistins qui n'ont pas les moyens de riposter, puisqu'ils ne sont pas armés. Pour autant, cette action est louée dans le médaillon suivant puisque l'on compare Saul aux bons chrétiens. Ainsi, si le massacre n'est pas un acte positif en soi, il est légitimé dans le cas de la *bellum justum* contre les infidèles. Nous en revenons à la citation de Pierre le Vénérable ; ayant refusé la conversion, les païens sont diabolisés, et donc déshumanisés. Ils n'ont pas droit à la miséricorde ou à la courtoisie qui sont des vertus chevaleresques largement exploitées dans la littérature de geste²⁶⁷. Après avoir ceint le baudrier à Perceval dans *Le conte du Graal*, Gornement de Goort adresse au nouveau chevalier cette prière qui exprime la valeur de la pitié :

*S'il advient que il vos covaigne
Combatre a aucun chevalier,
Ice vos vodroie proier
Se vos en vaignez au desus
Que vers vos ne se puisse plus
Desfandre ne contretenir,
Ains l'estuise a merci venir,
Qu'a escient ne l'ociez.*²⁶⁸

Selon le modèle de la courtoisie chevaleresque, il est vertueux de ne pas tuer un adversaire déjà défait. Or, si les infidèles portent le même équipement que les chevaliers dans nos documents,

²⁶⁷ Henri DUPIN, *La courtoisie au Moyen Age: d'après les textes du XIIe et du XIIIe siècles*, Slatkine, 1973, p. 45-56.

²⁶⁸ CHRETIEN DE TROYES, *Le Conte du Graal ou le roman de Perceval*, op. cit v. 1597-1605.

en s'affiliant au mal, cette dignité leur est refusée, comme le dit Guillaume au nez court à un roi sarrasin dans *Aliscans* : « Quand un homme n'aime pas le christianisme, hait Dieu et méprise la charité, il n'a aucun droit à la vie »²⁶⁹.

Il est donc intéressant de constater que ces massacres illustrent aussi bien l'exécution d'un groupe innocent qu'un affrontement entre deux armées, notamment dans les *Bibles moralisées*. La Figure 35 montre l'anéantissement de prêtres qui n'ont jamais eu la prétention de se battre. C'est pourtant le même code esthétique qui est utilisé pour représenter la bataille contre les Amacélites dans la Figure 26. Il s'agit alors de mettre au jour une constante dans nos images traitant de violence : le moment du coup de grâce est systématiquement le moment dessiné. Ainsi, la victime est soit sur le point de mourir, ou bien est morte depuis peu. Christiane Raynaud, dans *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle: d'après les livres d'histoire en français* explique que jusqu'au XIII^e siècle, c'est la représentation de « l'avant-violence » , c'est-à-dire l'instant juste avant que l'épée ne touche, domine²⁷⁰. Or, dans nos documents, bien que l'arme n'ait pas toujours atteint sa cible, le résultat est déjà décidé. Il y a donc une temporalité du combat fort intéressante, car le moment montré est à la fois avant que l'adversaire ne meure, tandis que simultanément, le lecteur sait que ce personnage est condamné. Dans la Figure 26, les cadavres à l'extrémité droite du médaillon A permettent de connaître le sort des victimes au centre de l'image. Ce n'est donc pas une bataille en soi qui est dessinée par l'enlumineur, mais son dénouement. Il n'y a aucun suspens sur le déroulé de l'affrontement puisque tout est déjà décidé par la Vulgate, selon les desseins du Seigneur. Or, cette victoire a toujours une explication divine dans la *Bible*, à la façon d'une ordalie telle que la définit Michel Rubellin :

« C'est bien Dieu qui est aux côtés des combattants, des victorieux du moins. Liutprand de Crémone, paraphrasant le psaume 118, résume bien cette conception dans la conclusion de son récit du duel entre Lambert de Toscane et le champion d'Hugues d'Arles, quand il met en évidence l'action du 'Dieu juste, dont le jugement est droit, dans lequel il n'y a pas de place pour l'iniquité, qui brise l'ambiguïté et montre à tous la vérité' »²⁷¹.

Autrement dit, ce qui est représenté dans nos images, c'est le plus souvent la victoire de celui qui a la faveur de Dieu. De ce fait, les Israélites sont les représentants de la volonté du Seigneur.

²⁶⁹ Voir *Aliscans*, 1050-1051, *La chanson de Guillaume*, v. 2111-2120, cité par Norman Daniel, *Héros et Sarrasins: une interprétation des chansons de geste*, trad. fr. Alain Spiess, Paris, Cerf, 2001, p. 125

²⁷⁰ C. RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle*, op. cit.

²⁷¹ Michel RUBELLIN, « Combattant de Dieu ou combattant du Diable ? Le combattant dans les duels judiciaires aux IX^e et X^e siècles », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18-1, 1987, p. 111-120, ici p. 116.

Il est intéressant de constater qu'une ordalie apporte seulement la preuve de la culpabilité. C'est a posteriori qu'est supposée survenir la sanction²⁷². De la même façon, les bourreaux sont censés être différenciés des soldats²⁷³. Dans le cas de nos illustrations, les militaires sont à la fois agents et exécutants de Dieu. Ils rendent eux-mêmes la justice du Seigneur. Cette dernière ne peut qu'être absolue, et la violence ne peut donc qu'être exacerbée jusqu'au massacre. Cette « sauvagerie » est d'autant plus justifiée qu'il ne s'agit que d'un aspect du combat que mènent les chrétiens. En effet, les soldats ne tuent que l'enveloppe charnelle, tandis que l'autre versant de l'affrontement est spirituel.

C) *Le clerc guerrier*

Dans sa lettre à Boniface en 418, Augustin montre que les clercs et les soldats ne sont que les deux faces d'une même pièce : « Il en est donc qui, en priant pour vous, combattent contre d'invisibles ennemis ; vous, en combattant pour eux, vous travaillez contre les barbares trop visibles »²⁷⁴. Nos documents illustrent ce même lien à plusieurs occasions comme dans la Figure 27. Goliath est associé au diable dans le médaillon qui « s'oppose et corrompt les bons chrétiens et les fidèles de Jésus Christ [...] protégés par les armes de la foi, résistent à ces attaques, en en craignant rien par ces armes »²⁷⁵. Or, Saul et les soldats israélites sont représentés comme des moines dans le médaillon b. De plus, l'épée du roi est alors remplacée par l'arme du clerc : la Bible. En effet, ces derniers ne sont pas autorisés à verser le sang. Au XI^e siècle, le Cardinal Pierre Damien rappelle à un évêque qu'« il n'est jamais permis de prendre les armes pour la défense de la foi » et que « les saints ne tuent en aucune manière les hérétiques et les adorateurs d'idoles »²⁷⁶. Notre corpus semble respecter cette idéologie, puisqu'aucun clerc ne porte d'outil militaire, à l'exception de Samuel lorsqu'il découpe Agag dans la Figure 22 par exemple. Cependant, si Samuel est un prophète et qu'il offre les sacrifices au Seigneur, il n'a pas la tonsure du clerc. Peut-on donc le considérer comme tel ?

²⁷² M. RUBELLIN, « Combattant de Dieu ou combattant du Diable ? », art. cit.

²⁷³ C. RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle*, op. cit.

²⁷⁴ Augustin, *Lettre 189*, 4-6, à Boniface

²⁷⁵ « *Hoc significat quod diabolus adversatur et infestat bonos christianos et fideles Jesus Christi sed illi armis fidei premuniti fortiter resistunt eis nichil eos timentes* ». Médaillon b du Bodley 270b, fol. 136r.

²⁷⁶ *Epistolae*, lib. IV, 9, PL, 144, col. 316, cité par Thomas DESWARTE, « Entre historiographie et histoire : aux origines de la guerre sainte en Occident », in Daniel BALOUP et Philippe JOSSERAND (dir.), *Regards croisés sur la guerre sainte : Guerre, idéologie et religion dans l'espace méditerranéen latin (XIe-XIIIe siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2006, p. 67-90.

Toujours est-il que le *topos* du clerc combattant à plusieurs occurrences dans la littérature, dont le modèle est l'archevêque Turpin dans *La chanson de Roland*. Cet ecclésiastique participe à toute la bataille contre les sarrasins : il charge à la lance, tue des infidèles, et, lorsqu'il perd son destrier et qu'il est percé de quatre épieux, « *il trait Almace, s'espee d'acer brun/ En la grant presse mil colps i fert e plus* »²⁷⁷. Or, chevaliers et clercs sont le plus souvent issus des mêmes familles nobles, si bien qu'ils partagent un tant soit peu leur éducation. De cette façon, un groupe de chevaliers décide en 1120 d'observer la règle monastique et promettent de protéger les pèlerins en direction du Saint Sépulcre. Ils forment ainsi la milice des Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon, et seront appelés par la suite les Templiers ou les chevaliers du Temple. Malgré leur activité militaire, le pape Innocent II officialise le statut de l'ordre en 1139, leur accordant la protection apostolique. Au cours du premier quart du XII^e siècle, des chevaliers décident de prendre la croix et de rejoindre l'ordre de saint-Jean de Jérusalem, les Hospitaliers. Ce groupe n'est pas militaire en premier lieu : c'est avant tout un ordre d'hospitalier secourant les pèlerins. Il devient officiellement un ordre militaire en 1182, bien que plusieurs membres aient participé à des actions guerrières précédemment. Dans ces deux cas, ce sont des chevaliers qui ont décidé de prendre la croix et de rejoindre l'ordre des *oratores*. Autrement dit, leur conversion survient après leur formation aux armes. De plus, la possibilité de transgresser les ordres est peut-être expliquée par le contexte particulier de la garde de Jérusalem. La papauté ayant besoin d'homme et de richesse pour protéger la ville sainte, un consensus, plus pratique que théologique a été trouvé. Il est en effet étonnant qu'aucune représentation d'ordre militaire religieux ne soit illustrée dans nos sources. Cela s'explique peut-être par le fait que les Templiers et les Hospitaliers – ni vraiment clerc, ni vraiment chevalier - sortent du modèle idéal de la société tel qu'il est perçu par la noblesse. Pourtant, les chevaliers semblent louer ces ordres puisqu'en 1219, à la veille de sa mort, Guillaume le Maréchal rejoint les Templiers parce qu'il a « jugé qu'en leur personne se conjuguent les mérites des deux catégories dominantes de la société humaine, l'ordre des religieux et celui des chevaliers, que ces hommes se placent pour cela, de toute évidence, aux avant-gardes de ceux qui gagneront le paradis »²⁷⁸. Les historiens les considèrent comme une véritable puissance militaire non négligeable pleinement digne d'être étudiée : « Numériquement parlant, les Ordres militaires ont constitué l'essentiel de l'appareil militaire

²⁷⁷ J. BÉDIER (trad.), *La chanson de Roland*, op. cit v. 2089-2090. « Il dégainé Almace, son épée d'acier brun ; au plus fort de la bataille, il frappe mille coups et plus ».

²⁷⁸ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit, p. 19.

offensif et défensif des états latins ; et cela d'autant plus que leurs infrastructures d'Occident les mettaient à même de compenser presque immédiatement leurs pertes »²⁷⁹. Il est donc surprenant que ces individus n'apparaissent pas alors qu'ils ont joué un rôle essentiel dans la protection de Jérusalem et que leur réseau de commanderie parcourait l'Europe chrétienne, jusqu'à Londres²⁸⁰.

Enfin, il est également intéressant de souligner l'existence d'un document un peu postérieur à notre corpus, mais qui aborde la même thématique. Il s'agit du *Royal Armouries MS I.33*, daté de 1270-1320, écrit en latin et en haut allemand²⁸¹. Le manuscrit de 32 feuilles de parchemin décrit un système d'art martial entre un maître désigné *sacerdos* et un étudiant appelé *scolaris*. Parmi les techniques illustrées, la plupart se font avec une épée et un bocle, c'est-à-dire un petit bouclier rond. Or, une différence est faite dans le manuscrit entre le maniement du « vulgaire » et de celui qui a étudié l'art martial, ce qui implique que ces individus pratiquent régulièrement cette activité. Ce document montre donc que les clercs à la fin du XIII^e siècle étudient les armes occasionnellement, mais qu'ils peuvent en tout cas apprendre à s'en servir.

Si ces ordres militaires religieux et ces clercs combattants n'apparaissent pas dans notre corpus, nous pensons que c'est parce que ce n'est pas le sujet de nos documents qui ont une prétention plus spirituelle. Dans la Figure 27 en dessinant le prêtre tenant un livre à la place de l'épée de Saul, l'enlumineur montre que l'affrontement contre le mal ne peut pas se limiter seulement à son aspect physique. La lutte pour le Bien doit en premier lieu se faire en éradiquant les pensées païennes. L'usage de la violence physique n'est que secondaire. Ainsi, bien que les *milites Christi* obtiennent la rémission des péchés, leur œuvre ne sera pas de la même qualité que celle des *sacerdotes*. C'est ce qu'explique déjà Origène dans son *Contre Celse* aux environs de 248 apr. J.-C. :

« Pendant que d'autres combattent en soldats, ils combattent comme prêtres et serviteurs de Dieu ; ils gardent pure leur main droite, mais luttent par des prières adressées à Dieu pour ceux qui se battent justement et pour celui qui règne justement, afin que tout ce qui est opposé et hostile à ceux qui agissent justement puisse être vaincu »²⁸².

²⁷⁹ Alain DEMURGER, « Templiers et Hospitaliers dans les combats de Terre Sainte », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18-1, 1987, p. 77-92.

²⁸⁰ G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, op. cit.

²⁸¹ Franck CINATO et André SURPRENANT, *Le livre de l'art du combat: commentaires et exemples*, Paris, CNRS éditions, 2009.

²⁸² Origène, *Contre Celse*, VIII, 73

Selon les pères de l'Église, le combat spirituel se trouve au-dessus du combat temporel selon la théorie des deux glaives vue dans le second chapitre. En interprétant un affrontement ponctuel situé dans le temps avec un combat éternel des bons chrétiens contre le Diable, le médaillon b de la Figure 27 fait le lien entre le passé et le présent. Le duel contre Goliath s'est terminé, mais la guerre spirituelle ne cesse pas avant la seconde venue du Christ. Le conflit du Bien contre le Mal est une opposition dichotomique qui se lit à plusieurs échelles et s'interprète donc de plusieurs façons, notamment à travers sa temporalité comme nous le verrons plus bas.

Notre étude a pu mettre au jour de nouvelles dimensions de nos documents en ne se concentrant pas sur le matériel militaire, mais sur la conception plus globale de la société par les élites ayant commandés ces œuvres. Baigné dans la culture chevaleresque et le christianisme, un monde dichotomique se présente à eux, où s'opposent le bon et le mauvais. Cette discorde étant radicale selon les préceptes de l'Église, il est impossible de faire de la demi-mesure, et cela doit se conclure par la disparition d'un des deux ensemble. Or, l'étude de la figure du clerc combattant nous permet de comprendre que cet affrontement entre le bien et le mal se poursuit dans la dimension spirituelle et non seulement charnelle. Or, une autre clef de compréhension se présente lorsque l'on s'attarde sur la temporalité mise en scène dans nos documents ; une temporalité où passé, présent et futur s'interpénètrent.

Partie II : L'éternel combat, le cycle des affrontements

Nous avons évoqué à plusieurs reprises la question du temps dans nos sources. En effet, les documents multiplient les liens entre évènement du passé et le présent, notamment à travers les médaillons interprétatifs des *Bibles moralisées*. Or, nous connaissons également le futur de cette temporalité, puisque l'Écriture se clôt avec le retour du Christ. Or, comme l'explique Babette Hellman, ces ouvrages ne suivent pas une lecture biblique linéaire, de la Genèse à l'Apocalypse²⁸³. La chronologie est sans cesse interrompue par des médaillons interprétatifs qui proposent une allégorie ou une comparaison avec un autre évènement, futur, passé ou contemporain de l'épisode représenté.

Or, nous pensons que cette façon de s'approprier et de lire le temps ne se limite pas aux seules *Bibles moralisées*. Dans la Bible de Maciejowski, le jeu des équipements plus ou moins anciens encourage encore une fois le lecteur à réfléchir, à s'identifier à un personnage ou à le considérer comme un ennemi. De la même façon, la méthode d'interprétation des quatre sens de l'Écriture, notamment les sens historique et anagogique poussent à voir une comparaison entre le passage lu et le présent ou le futur. Autrement dit, la lecture de ces œuvres offre une symbolique qui s'exprime à travers un mode narratif pluridimensionnel²⁸⁴. Selon nous, ces différentes dimensions se révèlent en interprétant les sources par le biais de la temporalité. Sans ces procédés actanciels, les lecteurs ne s'identifieraient pas aux personnages de ces bibles. Or, comme nous l'avons vu précédemment, de nombreux éléments sont mis en place pour qu'il y ait une projection de soi sur les illustrations.

Pour étudier la façon dont la chevalerie se situe dans la société, il faut étudier comment elle se place dans le temps. Où ces combattants se situent-ils, entre la mort du Christ et son futur retour ? Nous verrons au cours de cette partie qu'en analysant les représentations des armes, des affrontements et des groupes, il n'y a pas de réponse positive à cette question ; car les combats que mènent ces chevaliers sont atemporels.

²⁸³ B. HELLEMANS, *La Bible moralisée: une oeuvre à part entière. Temporalité, sémiotique et création au XIIIe siècle*, op. cit.

²⁸⁴ *Ibid.*

A) *S'inscrire dans la légende*

Nous avons vu auparavant que selon Olivier Wievorka, les héros issus de la littérature et les mythes sont des modèles pour les chevaliers. Il n'est donc pas rare que la noblesse cherche à se rattacher à ses personnages légendaires afin de créer un cycle temporel. Il s'agit de reconstituer le passé de leurs ancêtres dans leurs actions contemporaines. Ce procédé est également mis en scène dans nos sources, notamment à travers la présence d'artefacts mythiques, telle que les épées gravées. Dans la Figure 4, l'épée plantée dans le crâne d'un Israélite est gravée sur sa lame. On peut y lire [IOIOUSE]. C'est le nom de l'arme légendaire de Charlemagne. Il est intéressant de constater que c'est un Philistin qui la manie. Sans forcément indiquer une ascendance directe entre l'infidèle et Charlemagne, ce qui n'aurait aucun sens, cette inscription se situe probablement dans notre iconographie pour faire intervenir le mythe de Charlemagne dans le récit. Cela signifie que l'enlumineur convoque l'imaginaire et la culture du lecteur pour qu'il y voie une bataille d'une ampleur telle que pouvait mener l'empereur carolingien.

Les gravures et les inscriptions sur les lames sont un moyen d'évoquer la légende puisque c'est un élément largement présent dans l'iconographie, mais très peu répandu parmi les artefacts. Autrement dit, c'est davantage un procédé artistique qu'une réalité matérielle. Il est tout de même intéressant de noter qu'il y a deux façons de faire une gravure : soit en pratiquant une incision sur l'acier encore chaud dans la forge, ou bien en soudant sur la lame froide des morceaux de métaux²⁸⁵. Ces gravures peuvent être seulement esthétiques comme dans le médaillon d du *Bodley 270b, fol. 157v* (Figure 43, hors corpus). Ces décorations abstraites sont les plus répandues dans notre corpus. Dans la Partie II du *MS M.638, fol. 34v* (Figure 44), le soldat le plus à droite utilise une épée sur laquelle on lit [ODIS MORT], haine et mort. Cette inscription se comprend peut-être dans le contexte dans lequel se situe la scène. En effet, en *1 Samuel 27*, les Philistins profitent de l'absence de l'armée de David pour enlever toutes les femmes et les enfants. Lorsque les israélites retournent dans leur cité, ils poursuivent les infidèles, les tuent tous sans exception et libèrent les prisonniers. Les mots expriment peut-être le sentiment de vengeance qui anime ce soldat. Ces inscriptions peuvent également indiquer le nom du propriétaire comme dans la Figure 10, dans laquelle David se saisit de l'épée de Goliath pour le décapiter. Or, sur la lame est écrit la dénomination du géant. Parallèlement, dans

²⁸⁵ M. AURELL, *Excalibur, Durendal, Joyeuse, op. cit.*

la partie I du *MS M.638, fol. 31r* (Figure 45), le soldat situé tout à gauche porte sur l'épaule une épée, sur laquelle est inscrit [CURTA]. Courte est en effet l'épée qui appartient à Ogier le Danois, un neveu de Charlemagne, durant la bataille de Roncevaux²⁸⁶. C'est aussi celle de Guillaume II (926-966), comte d'Angoulême qui terrasse le chef Normand Sturin d'un coup de son arme selon la *Chronique* d'Adhémar de Chabanne. Ainsi, l'inscription indique cette fois-ci le nom de l'épée et non celui du propriétaire. Pour autant, rien n'explique sa présence dans les mains d'un simple soldat, venu tuer David sous ordre du roi Saul²⁸⁷.

Ces inscriptions sont un *topos* de la littérature et des œuvres contemporaines. En illustrant ces détails, l'enlumineur convoque un passé légendaire qui n'a pas la prétention de refléter la réalité historique. En effet, la coutume de graver le nom de l'épée ou de son détenteur n'est pas répandue dans les faits, si ce n'est dans le haut Moyen Âge, en alphabet runique. Cependant, il est plus fréquent de trouver des inscriptions qui indiquent le nom du forgeron ou bien de l'atelier dans lequel l'épée a été construite, notamment au XII^e siècle. Le nom du forgeron est parfois suivi des mots [ME FECIT]. Cette pratique diffère de l'anonymat de la plupart des artisans médiévaux²⁸⁸. Ces inscriptions exercent peut-être dans l'imaginaire des lecteurs une fonction apotropaïque. Toujours est-il qu'en intégrant ces objets qui font référence à des temps antiques dans l'histoire biblique, la temporalité ne semble pas linéaire, mais apparaît comme un cycle perpétuel. Trois instants sont ainsi convoqués : le passé de l'évènement biblique, immémorable, qui offre la trame de l'évènement représenté ; le passé glorieux des ancêtres qui ont accompli de nombreux faits d'armes avec leurs épées légendaires et que l'on célèbre ; le présent du lecteur avec des équipements contemporains. Or, tous ces évènements sont inmanquablement liés au futur puisque ce dernier ne peut que se terminer par l'apocalypse. Jusqu'à ce moment, le combat contre le diable doit se poursuivre. Si cet affrontement immémorable se poursuit sans fin déterminée, il en devient une guerre cyclique : on y retrouve les mêmes actes, et surtout, les mêmes acteurs. Il semble donc pertinent de se pencher sur la notion d'identité des groupes de combattants dans ce duel éternel.

²⁸⁶ Pierre LE GENTIL, « Ogier le danois, héros épique », *Romania*, 1957, p. 211

²⁸⁷ *1 Samuel 19: 11-13*

²⁸⁸ M. AURELL, *Excalibur, Durendal, Joyeuse, op. cit.*

B) Une identité volatile : l'individu est interchangeable

Dans notre deuxième chapitre, nous avons pu montrer que certains signes identitaires sont mis en scène pour permettre aux lecteurs de se reconnaître dans ces individus. Or, ces signes ne concernent que les chefs. Contrairement à ces derniers, « les exécutants sont caractérisés par l'effacement total de leur personnalité derrière leur fonction, leur action ou leur nombre »²⁸⁹. Autrement dit, l'individualité de ces personnages disparaît sous l'appartenance à un groupe ; celui des soldats de Dieu ou du Diable. Le folio 34 verso de la Bible de Maciejowski (Figure 46) montre deux épisodes différents avec des armées distinctes. Pourtant d'un seul coup d'œil, le lecteur saisit que deux groupes se font face. Si ces acteurs semblent être les mêmes, c'est parce qu'il s'agit tout simplement du prolongement de la même bataille.

Attardons-nous rapidement sur la représentation de l'infidèle. L'ouvrage *Saracens, demons, & Jews : making monsters in Medieval art* de Debra Higgs Strickland montre que dès le XIII^e siècle, les artistes dessinent les païens avec des difformités²⁹⁰. Dans la Figure 46, ces sarrasins sont différenciés par leur équipement, mais aucune autre variation physique n'est soulignée. On peut, à la rigueur, noter que dans la Figure 28 un Philistin est représenté avec le teint sombre, mais c'est anecdotique. La plupart des ennemis des Israélites sont illustrés comme eux. La seule différence est leur armement. Or, celui-ci reste malgré tout largement inspiré de l'arsenal occidental. Malgré l'opposition de croyance, les enlumineurs ont ainsi situé les infidèles dans leur aire culturelle. Cela peut signifier que la figure du païen ne se limite pas aux musulmans, mais qu'elle peut aussi être incarnée par un individu qui est proche de nous géographiquement. La croisade albigeoise est la preuve que même des chrétiens pouvaient être des hérétiques, et donc des ennemis du Seigneur. Entre opposition manichéenne et intégrations dans la même sphère culturelle, l'enlumineur montre que chaque individu n'est en fait qu'un composant d'une bataille à l'échelle de l'humanité.

En participant à une guerre sainte, les personnages ne sont donc qu'un fragment d'un ensemble. De ce fait, les différences sociales s'effacent également : le roi et le frondeur sont les identiques dans cette lutte. C'est ce qui est illustré dans la Figure 8. Dans cette dernière, deux individus situés aux extrémités attirent le regard du lecteur. Sur la gauche, le roi David ordonne

²⁸⁹ C. RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle*, op. cit, p. 150.

²⁹⁰ Debra Higgs STRICKLAND, *Saracens, demons, & Jews: making monsters in Medieval art*, Princeton (N.J.) Oxford, Princeton university press, 2003.

à Urie de conquérir la ville de Rabah²⁹¹. Sur la droite, le frondeur porte les mêmes couleurs que le souverain des Israélites, créant ainsi une boucle d'identification. Ces deux hommes sont immédiatement associés à la fois par la coloration, mais aussi par le symbolisme puisque le mythe de David est marqué de son affrontement contre Goliath. Ainsi, le passé du personnage est réactualisé dans la mesure où il s'agit du même affrontement : les fidèles contre les païens. Le roi et le frondeur, tant qu'ils servent correctement Dieu, sont tous les deux des *milites Christi*. Cette assimilation d'identité est sans fin: David aussi est comparé au Christ dans la Figure 9. De cette façon, le lecteur embrasse toute la société d'un seul regard, divisée selon une opposition entre le bon, et le mauvais.

Or, tout chevalier est censé s'identifier à ces Israélites, puisque lui-même est convaincu de faire partie de ces soldats de Dieu, notamment à compter de son adoubement. Avant 1180 environ, « adouber » signifie simplement préparer un individu pour le combat en lui donnant le matériel nécessaire. Après cette période, le terme est un synonyme pour « faire chevalier »²⁹². À partir du premier tiers du XIII^e siècle, date de nos sources, la cérémonie prend un caractère religieux, surtout dans le cas d'un adoubement royal : c'est un clerc qui fait entrer l'écuyer dans l'Ordre de chevalerie. La veille, le futur chevalier doit prendre un bain pour se purifier symboliquement et pratiquer rester éveillé, en arme, isolé dans une chapelle toute la nuit durant. Le jour suivant, le clerc bénit l'épée du nouveau chevalier ainsi que d'autres pièces de son équipement, de préférence dans une église²⁹³. De cette façon, le noble combattant est intégré dans les rangs de l'armée du Seigneur, et son adversaire est tout désigné. Le prédicateur Alain de Lille (c. 1125- 1203) évoque ses trois ennemis : « le diable qu'il ne le capturera pas, le monde qui ne le séduira pas et la chair qui ne le poussera pas à des convoitises illicites »²⁹⁴.

Ainsi, si l'on analyse nos documents à travers le prisme de la temporalité, la dimension de l'individuel disparaît au profit du collectif. Tout individu, quel qu'il soit, pauvre ou riche, est inscrit dans cette lutte multiscalaire et atemporelle. L'affrontement cyclique met tous les personnages au même niveau, mais pas dans le même camp. Pour autant, ce combat a une fin. Cette dernière ne peut être située dans le temps, puisque les clercs ne savent dire quand

²⁹¹ 2 Samuel 11: 14

²⁹²Jean FLORI, « Pour une histoire de la chevalerie. L'adoubement dans les romans de chrétien de Troyes », *Romania*, 100-397, 1979, p. 21-53.

²⁹³ Martin AURELL, « Sacraliser le couronnement et l'adoubement », in *Excalibur, Durendal, Joyeuse*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, 2021, p. 219-238.

²⁹⁴ « *Summa de arte prædicatoria* », éd. Migne, t. 210, col. 187A, XL, § 109. Cité par *Ibid.*

advendra la parousie, mais elle est cependant indiquée par le sens même de lecture de nos documents.

C) Une succession de combat cyclique, mais se dirigeant vers une fin.

Selon J. -C. Schmitt,

« *L'istoria* est orientée: elle a non seulement un début -la Genèse- mais une fin qui est déjà connue, car depuis longtemps elle a été prédite sous l'inspiration divine par une lignée de prophète comme Isaïe ou Daniel; ses étapes ultimes ont été révélées par Jésus lui-même et par le livre de l'Apocalypse, attribué à son disciple préféré, saint Jean l'évangéliste»²⁹⁵.

Dans les *Bibles moralisées*, le temps à un aspect particulier. Il ne s'agit pas de l'histoire comme un tout, mais comme *des* fragments du passé, puisque chaque médaillon représente un instant figé du texte biblique. Or, la façon dont ces médaillons sont agencés permet de conjuguer plusieurs manières de lire la temporalité et de s'y reconnaître. Ces documents sont de grands ouvrages que l'on ne peut consulter en les ayant sur les genoux²⁹⁶. Cela signifie qu'en un instant le lecteur peut balayer toute la page avec ses yeux. Plusieurs sens de lectures lui sont alors suggérés. Dans le Folio 133 du *MS. Bodl. 270b* (Figure 47), comme dans la plupart des folios, l'action d'une image se passe de la gauche vers la droite. Cette direction - implicite par les regards, les gestes comme les coups d'épée du médaillon C – indique en quelques sortes la fin du livre, qui se termine sur l'apocalypse. Comme si chaque pas que faisait un personnage le rapprochait inévitablement de la fin de la vie terrestre. Ce type de lecture de la temporalité est linéaire. Or, ce n'est pas ainsi que se lisent *Les Bibles moralisées*. Pour suivre le sens des épisodes bibliques, le lecteur regarde d'abord la première colonne, puis la seconde, donc du haut vers le bas. Chaque folio crée un cycle avec la page précédente et suivante avec le rythme des couleurs. Le fond des colonnes est alternativement bleu ou rose, avec cette inversion chromatique du décor floral qui entoure le médaillon dont l'intérieur est toujours doré. Toutes les pages reproduisent ce système de coloration, répétant encore et encore sur des centaines de

²⁹⁵ Jean-Claude SCHMITT, *Les rythmes au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 2016, p. 476.

²⁹⁶ B. HELLEMANS, *La Bible moralisée: une oeuvre à part entière. Temporalité, sémiotique et création au XIIIe siècle*, op. cit.

pages un cadre atemporel, cyclique. On peut dire de même pour la Bible de Maciejowski puisqu'on y retrouve la même alternance de couleur rose et bleue. Ainsi, l'ossature des folios encourage à découvrir une boucle d'évènements. Certes, les actions qui sont faites sont différentes et l'on peut y voir une continuité. Dans la Figure 47, les médaillons « d'histoire » A, B et C illustrent des haches et des épées. On comprend qu'il s'agit d'une suite d'évènements donnant lieu à une bataille. Dans le médaillon A, les Israélites sont dépendants des Philistins pour construire des armes et des outils²⁹⁷. Dans le médaillon B, Saul encourage ses hommes à se battre sans boire ni manger, sous peine d'être punis²⁹⁸. Enfin, Jonathan goûte le miel au sol dans le médaillon C²⁹⁹. Ces images forment bien une suite temporelle, mais celle-ci est interrompue par les « médaillons de moralisation »³⁰⁰. La lecture de la temporalité n'est plus seulement linéaire, mais développe alors une autre dimension, celle de la profondeur. Chaque évènement est certes à comprendre dans un contexte historique donné par la trame de la *Bible*, mais il a également un sens profond qu'il faut interpréter, tel que le font les médaillons a, b et c. La Figure 42, qui compare l'assassinat d'Achimélech à celui de Thomas Beckett démontre que le temps n'est pas que linéaire, mais que plusieurs évènements sont liés, voire répétés.

Cette conception polysémique de la temporalité qui part dans plusieurs directions montre ainsi une forme de stabilité : tout est voué à recommencer au fur et à mesure dans le cadre défini par les colonnes. « En effet, c'est parce que les concepteurs (ou les commanditaires) ont voulu exprimer une notion d'éternité et parce qu'ils ont voulu créer un livre 'complet' pour Dieu qu'ils ont utilisé autant d'image et de texte »³⁰¹. En créant une histoire éternelle, se renouvelant à chaque folio, instituant des liens entre plusieurs évènements, l'enlumineur prend le lecteur dans ce sentiment de continuité. Son combat est le même que ceux qui sont illustrés depuis le livre de la Genèse. Nous avons vu que dans la *Bible de Maciejowski* les armes utilisées par les personnages sont les mêmes que les chevaliers, créant ainsi une projection du lecteur dans ces personnages. Assimilés aux bons *milites Christi*, et en s'assurant qu'ils ont respecté les principes de la *Bellum justum*, ces chevaliers savent qu'ils feront partie de ceux qui sont ressuscités à l'avènement de la Jérusalem Céleste. Alors, eux aussi prendront part au dernier combat contre le Diable lors de l'Apocalypse au côté de l'archange Michel : « Il

²⁹⁷ 1 Samuel 13 : 19.

²⁹⁸ 1 Samuel 14 : 24

²⁹⁹ 1 Samuel 14 : 27

³⁰⁰ François BÆSPFLUG, « La dénonciation des clercs luxurieux dans la Bible moralisée à la lumière de la « Bible de Saint Louis » (vers 1230) », *Revue Mabillon*, 25, 2014, p. 135-163.

³⁰¹ B. HELLEMANS, *La Bible moralisée: une oeuvre à part entière. Temporalité, sémiotique et création au XIIIe siècle*, op. cit., p. 79.

eut un grand combat dans le ciel ; Michel et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon avec ses anges combattirent »³⁰². Cet ultime affrontement ne sera que le prolongement de la guerre qu'ils ont menée toute leur vie en se battant contre les infidèles et les hérétiques. De cette façon, ils participent à la protection de l'Église comme le fait le Christ dans le médaillon 18. La dimension éternelle de cet affrontement est incarnée par les *Bibles illustrées* et leur format³⁰³. Or, si la temporalité est cyclique, que le passé est connecté au présent et au futur, que l'ensemble forme un tout, alors le lecteur n'a pas à attendre la parousie pour affronter le Diable. L'Apocalypse n'est donc pas un moment figé puisque c'est le prolongement et la continuité de chaque opposition, spirituelle ou militaire. Le combat biblique s'incarne dans la guerre que le lecteur mène contre les infidèles. Le combattant juste, le chevalier qui a été élevé à ce rang par un clerc et qui a juré de défendre l'Église est déjà un de ces anges qui se battent au côté de Michel.

Au cours de ce chapitre, nous avons pu traiter de la façon dont les lecteurs, qui appartiennent à la noblesse, voire la royauté chevaleresque se situent dans la société en mettant en lumière la dimension spirituelle du combat et des armes. Notre corpus a pu montrer que les illustrations sont tout à la fois capables de faire ressentir l'individualité des personnages que leur intégration à un groupe universel : soit du côté du Christ, soit du côté du Diable. Cette opposition est cependant représentée dans un cadre qui joue avec la temporalité. Les combattants qui protègent l'Église le font depuis la naissance de l'humanité jusqu'à la mort du Diable. La structure de nos documents est faite pour que les lecteurs prennent part à cet affrontement, ou du moins qu'ils aient le sentiment de faire partie de l'histoire en mettant en parallèle ces combats et ceux de l'Écriture.

³⁰² Apocalypse 12 : 7. « *Et factum est praelium magnum in caelo : Michaël et angeli ejus praeliabantur cum dracone, et draco pugnabat, et angeli ejus* »

³⁰³ B. HELLEMANS, *La Bible moralisée: une oeuvre à part entière. Temporalité, sémiotique et création au XIIIe siècle, op. cit.*

Conclusion générale

Au cours de notre étude, nous avons utilisé une approche multiscalair de la représentation de l'armement et de l'affrontement dans les *Bibles illustrées*. En se concentrant tout d'abord sur les objets, nous avons mis au jour la diversité de l'équipement. Il est ressorti une grande connaissance de l'enlumineur dans ce domaine à travers la reproduction de détails très précis tel que l'utilité des rivets, ou alors le détail des éperons chez les cavaliers. Cependant, la conception des armes est conditionnée par le sens que l'on accorde à celle-ci. En étudiant les rapports qu'entretiennent les individus et les objets, nous avons pu mettre en lumière une diversité d'acteurs sociaux et la répartition de l'armement. La dimension polysémique des armes, notamment chez les non-combattants, nous a permis également de montrer que dans une société où la guerre concerne tout le monde, les armes dépassent leur simple fonction et peuvent accorder du sens en tant que symbole. De cette façon, la lance et l'épée, deux accessoires faits pour tuer un individu ou un être vivant, peuvent incarner la notion de pouvoir, dépassant ainsi sa simple condition de morceau de métal destiné à occire un individu. L'étude la représentation de l'affrontement nous a permis de relever les différents procédés artistiques utilisés par l'enlumineur pour illustrer la mentalité chevaleresque et ainsi créer une identification du lecteur aux personnages. En mettant en scène des *topoi* empruntés à la littérature de geste, ou à d'autres sources iconographiques, l'artisan met à la place d'honneur la chevalerie, et glorifie ce modèle. Les représentations de la charge à la lance couchée, technique partagée et utilisée par la noblesse montée, sont réservées aux personnages de premier plan. Il ne s'agit pas de montrer une bataille tel qu'elle se déroule, mais bien d'idéaliser le combat selon les valeurs chevaleresques. Il en survient la conclusion que la représentation de la violence dans nos sources, tout en ayant des détails très pertinents, n'a pas la volonté de reproduire la réalité, mais d'exprimer un idéal partagé par l'Ordre de chevalerie. Or, ces individus sont divisés entre la recherche de gloire individuelle (ou familiale) et la volonté de représenter leur appartenance à la noblesse combattante. Cette double identification est traitée en représentant des blasons précis afin de désigner certains individus pour les louer ou les critiquer, mais sans leur donner d'autres signes distinctifs. Au-delà de ces quelques armoiries probablement exigés par les commanditaires, nos sources ont davantage la prétention de mettre en scène l'aspect collectif de la chevalerie afin que le lecteur puisse se reconnaître parmi les personnages. Ce procédé nous a poussé à étudier le caractère spirituel du combat dans nos sources qui rassemble les combattant en communauté.

En mettant au jour les valeurs chrétiennes de la chevalerie, nous avons pu montrer l'importance que ces chevaliers accordent au fait d'être un *miles Christi*, défendant l'Église face aux infidèles. Or, la guerre que mènent les personnages des *Bibles illustrées* est assimilée à celle que font les lecteurs en se battant contre les hérétiques et les musulmans. Le combat contre le mal est alors présenté comme éternel et cyclique, se répétant jusqu'au dernier affrontement contre le diable lors de l'apocalypse.

Cette étude sur les armes et l'affrontement a mis au jour des clefs de lecture qui permettent de mieux comprendre le système de représentation utilisé par les enlumineurs. Ces derniers mettent en scène la guerre et quelques détails appréciables, mais ils se focalisent sur le groupe d'individus dont la violence est la raison de vivre, la chevalerie. C'est en étudiant leur culture que l'on aperçoit la dimension polysémique du combat et de l'armement. Finalement, nos documents ont permis de représenter la noblesse guerrière selon leur code esthétique tout en les assimilant aux combattants du bien s'opposant au mal. De ce fait, les *Bibles illustrées* proposent une vision de la société dans laquelle les guerriers n'ont pas la possibilité d'exercer leur activité en dehors du cadre défini par l'Écriture. Ces œuvres sont finalement l'incarnation du mouvement idéologique de l'Église au XIII^e siècle qui consiste à faire des chevaliers avant tout des soldats du Seigneur, notamment en faisant présider la cérémonie de l'adoubement par un clerc.

L'analyse de ces sources pour l'étude de l'armement et de l'affrontement au XIII^e siècle est donc pertinente à plus d'un point. Ces documents, malgré les biais esthétiques utilisés par les enlumineurs, renseignent sur la représentation iconographique du combat, sur la composition des objets de guerre, voire sur le geste martial comme nous avons pu le voir dans notre mémoire précédent. Cependant, les images sont chargées de symbolique qu'il faut interpréter pour en déterminer *le* ou *les* sens. Un symbole ne désigne pas la réalité, mais une chose abstraite. Il est donc intéressant de s'intéresser à l'écart qu'il y a entre la pratique matérielle de l'armement et le symbolisme qui caractérise les sources littéraires et iconographiques, et la façon dont les contemporains composaient avec cette divergence. Cette étude pluridisciplinaire serait d'autant plus justifiée du fait que des associations d'amateurs passionnés d'histoire se saisissent des travaux des historiens pour pratiquer de la reconstitution historique médiévale³⁰⁴. Certains groupes, notamment dans l'est de l'Europe, produisent des hypothèses de restitution très précises et le plus proche possible de ce que l'on pouvait voir à

³⁰⁴ A ne pas confondre avec les fêtes médiévalisantes.

l'époque ciblée. Dans ces groupes, « citer ses sources » une obligation tacite que partage la communauté³⁰⁵. Or, la question du symbolisme pour ces associations est centrale puisque les sources sur lesquelles elles se fondent en sont chargées. Comment peut-on reconstituer la réalité si les sources sur lesquelles on se fonde illustre le symbolisme et non la réalité ? Or, ces groupes n'ont pas forcément la méthodologie universitaire pour distinguer le réalisme de l'analogie. Il serait selon nous préjudiciable de délaissé le mouvement de reconstitution historique, car ces acteurs ont un lien privilégié avec la foule. Ils sont démarchés par les collectivités territoriales, ce qui leur offre un espace de parole dans le domaine public que n'a pas l'universitaire³⁰⁶. Là où le sérieux des recherches académiques peut rebuter certains, les reconstitueurs transmettent les savoirs mis au jour par les travaux récents en les vulgarisant ou tout du moins en leur donnant une forme plus appréciable par le grand public, malgré des biais qui ne sont pas dépassables³⁰⁷. Loin d'être un mouvement réactionnaire, cette approche permet de diffuser un savoir qui s'adapte au public en s'opposant aux clichés fictifs hollywoodiens. En travaillant main dans la main, la recherche universitaire et la reconstitution historique permettent à tout à chacun d'avoir accès au passé, à sa manière.

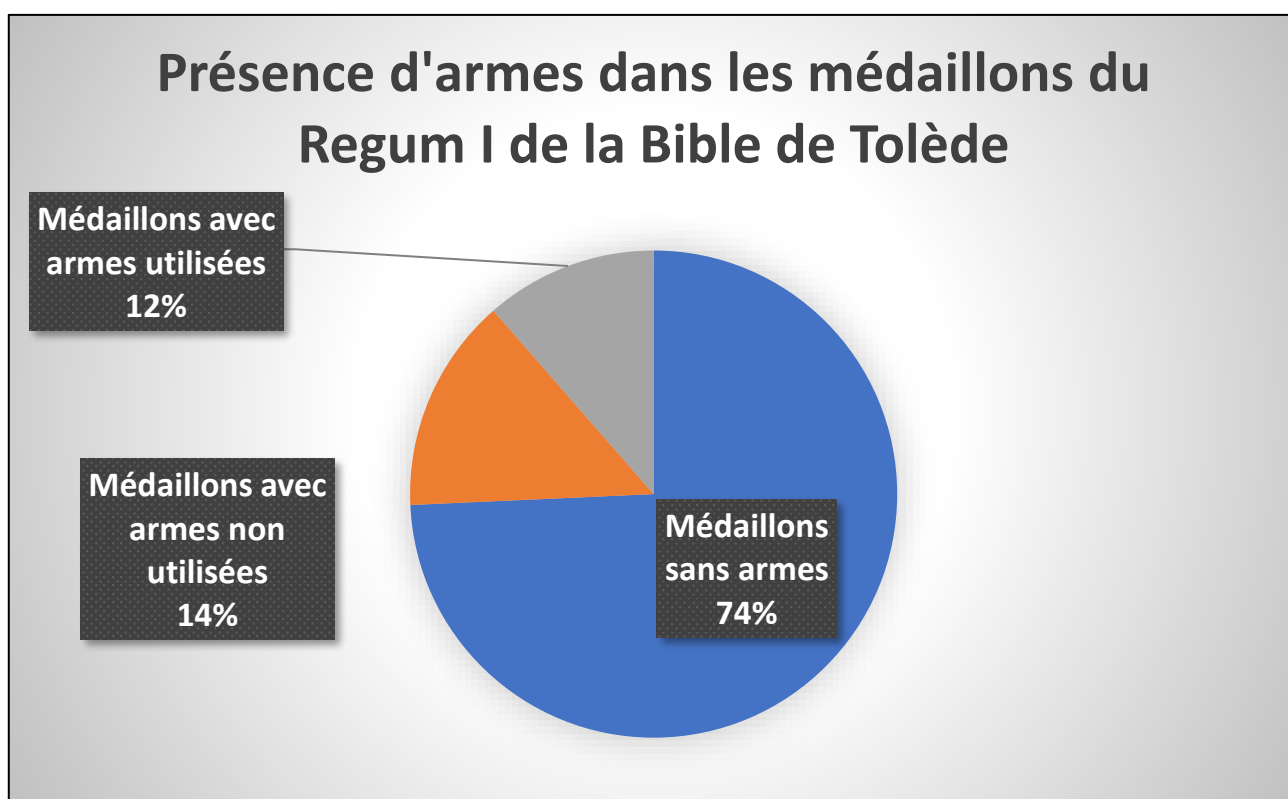
³⁰⁵ Audrey TUAILLON DEMESY, « L'histoire vivante médiévale. Pour une ethnographie du "passé contemporain" », *Ethnologie française*, 44-4, 2014, p. 725-736.

³⁰⁶ *Ibid.*

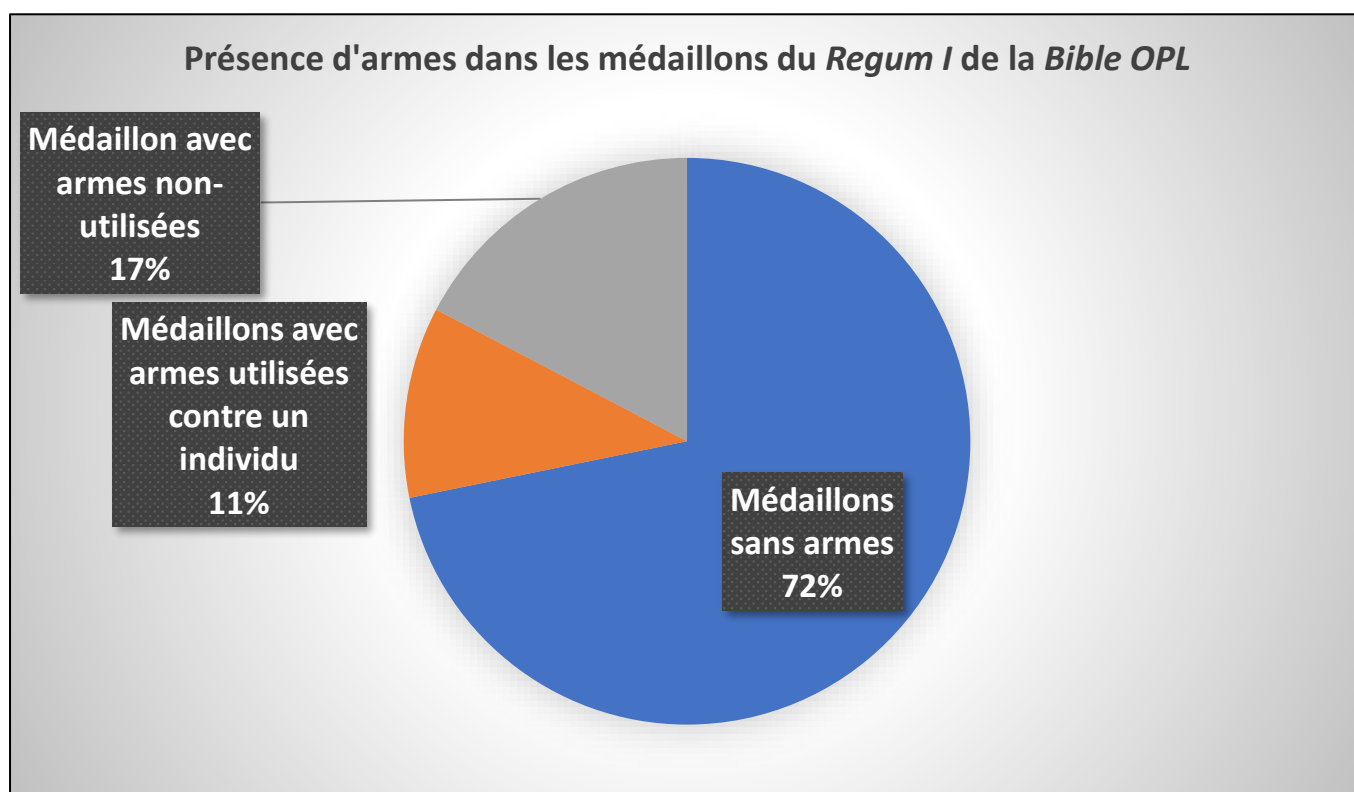
³⁰⁷ Nous pensons ici aux règles de sécurité qu'il est important de respecter pour garantir l'intégrité du public et des participants. La question du financement est également à prendre en compte.

Annexe

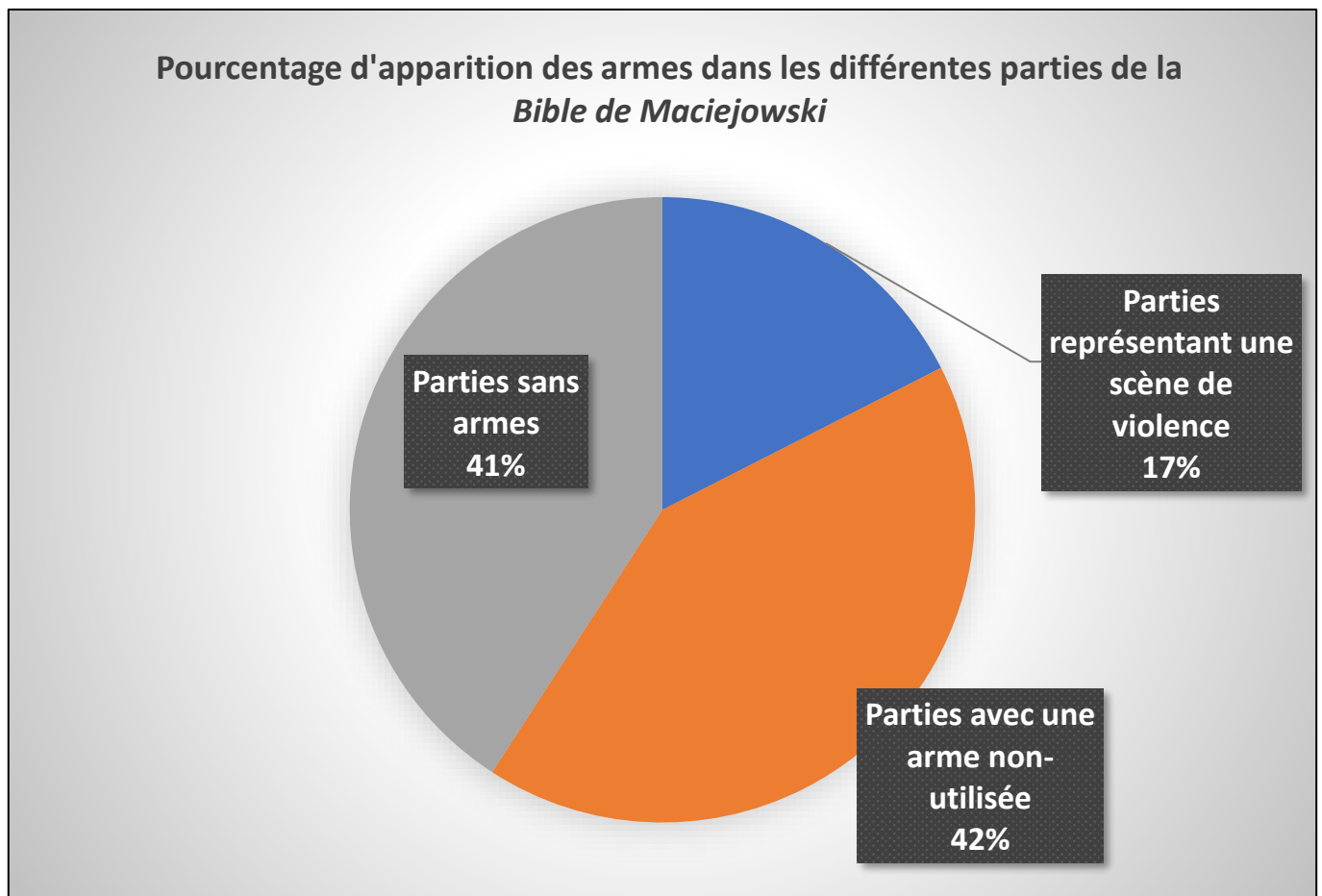
Annexe A : Pourcentage des médaillons figurant ou non des armes dans le *Regum I de la Bible de Tolède*



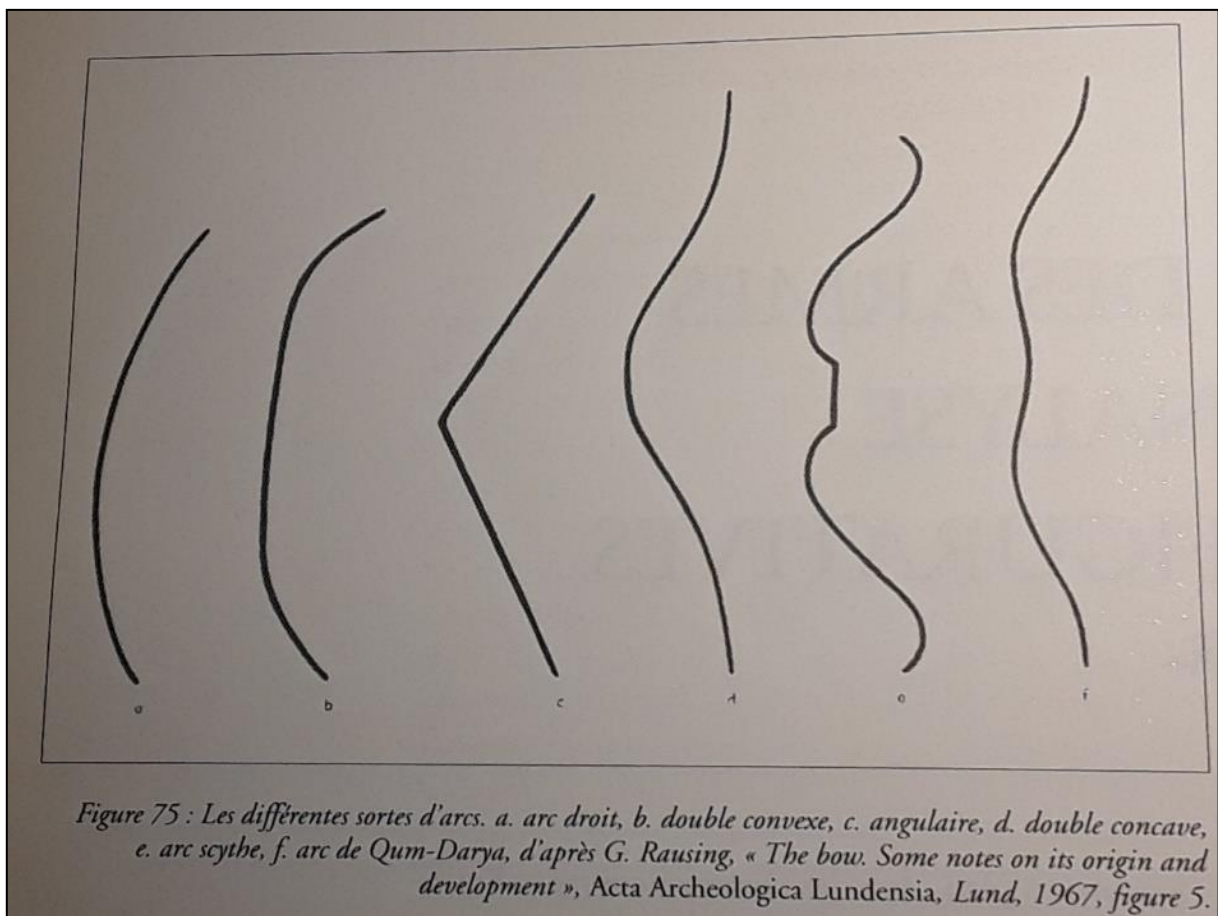
Annexe B : Pourcentage des médaillons figurant ou non des armes dans le *Regum I* de la *Bible Oxford-Paris-London*.



Annexe C : Pourcentage des médaillons figurant ou non des armes dans le *Regum I* de la *Bible de Maciejowski*.



Annexe D : Valérie SERDON, *Armes du diable : arcs et arbalètes au Moyen-Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 168.



Annexe E : Valérie Serdon, *Armes du diable : arcs et arbalètes au Moyen-Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 88.

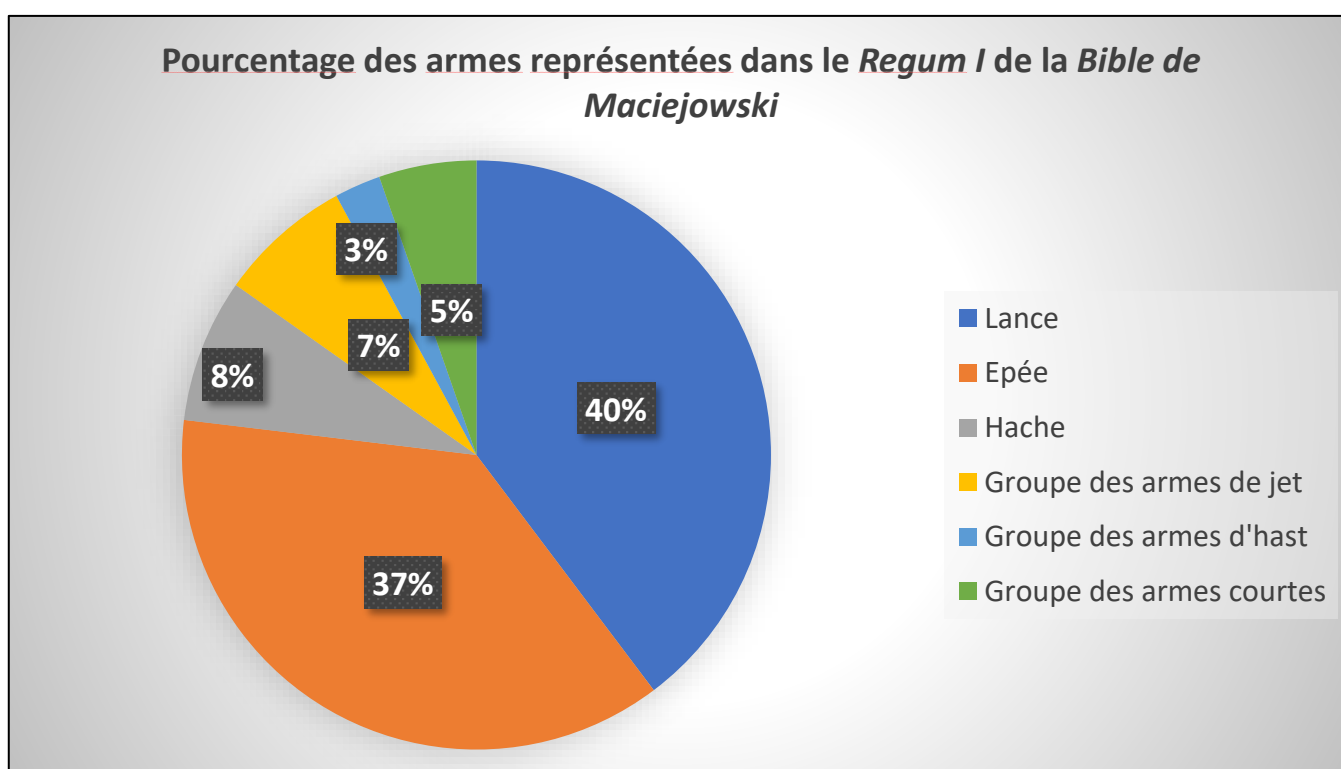
Profil	Pyramidal	Losangique/ bipyramidal	Lancéolé/ en amande	Triangulaire	Ogival	Triangulaire à penes	Foliacé	Conique
Croquis								

Figure 25 : Tableau de présentation des profils de pointes étudiées.

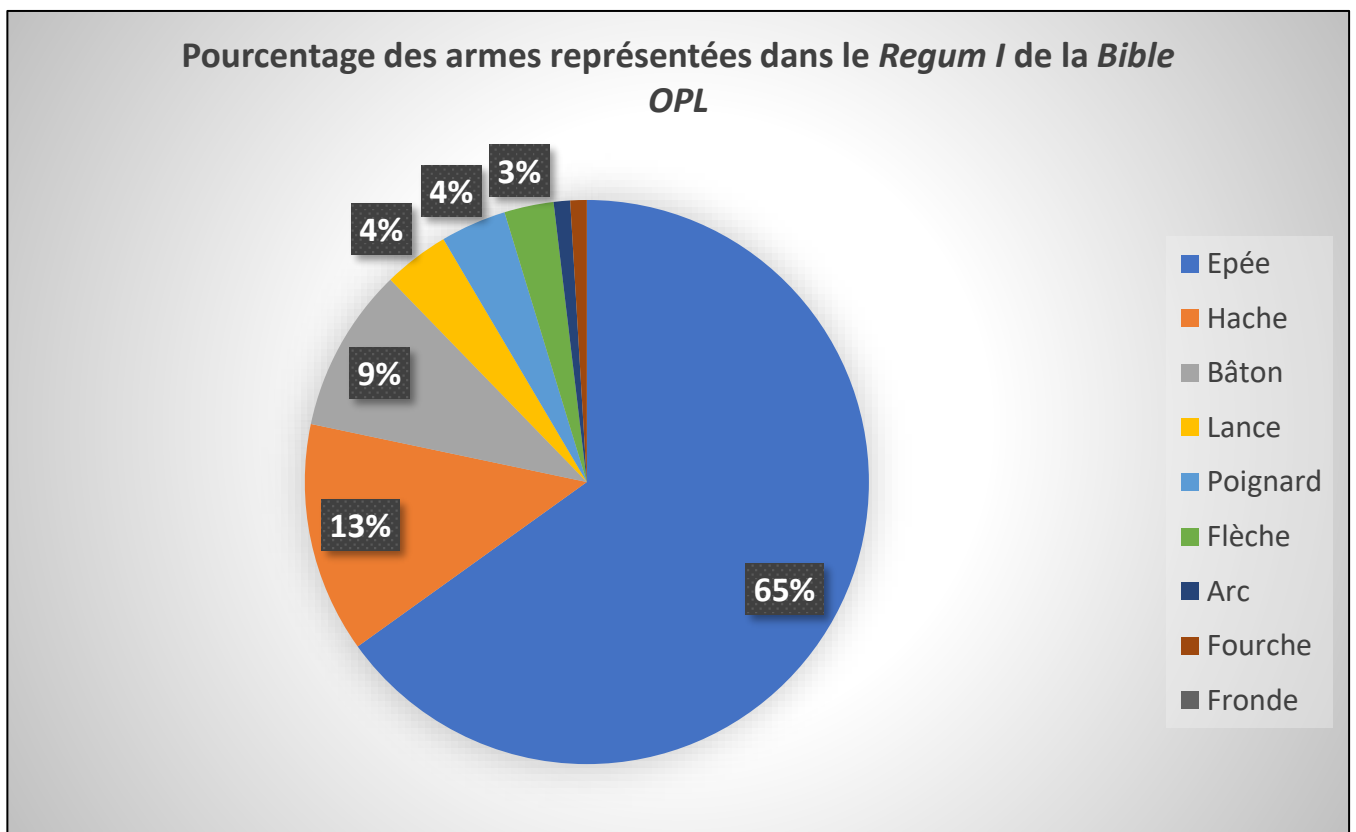
Section	Carrée	Losangique	Ronde	Triangulaire	Plate/ovale	Ovale à pédoncules	Irrégulière
Croquis							

Figure 26 : Tableau de présentation des sections des pointes étudiées.

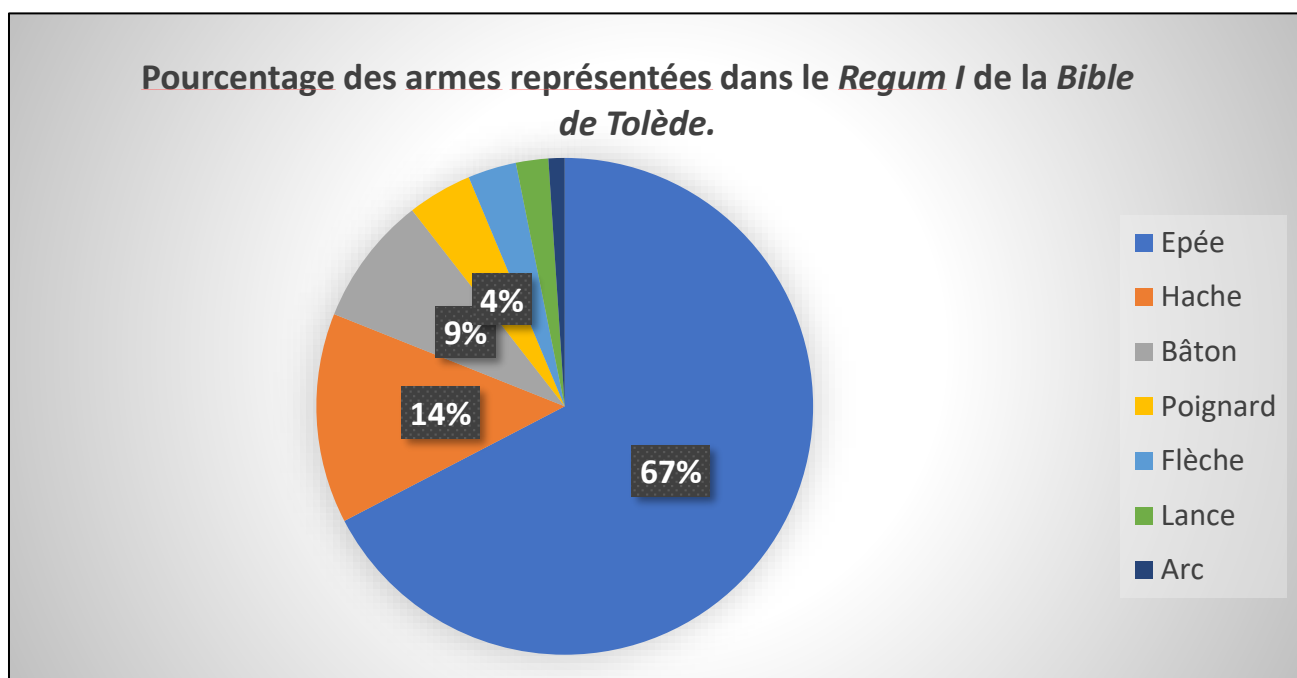
Annexe F : Pourcentage d'apparition des différents types d'armes dans la *Bible de Maciejowski*



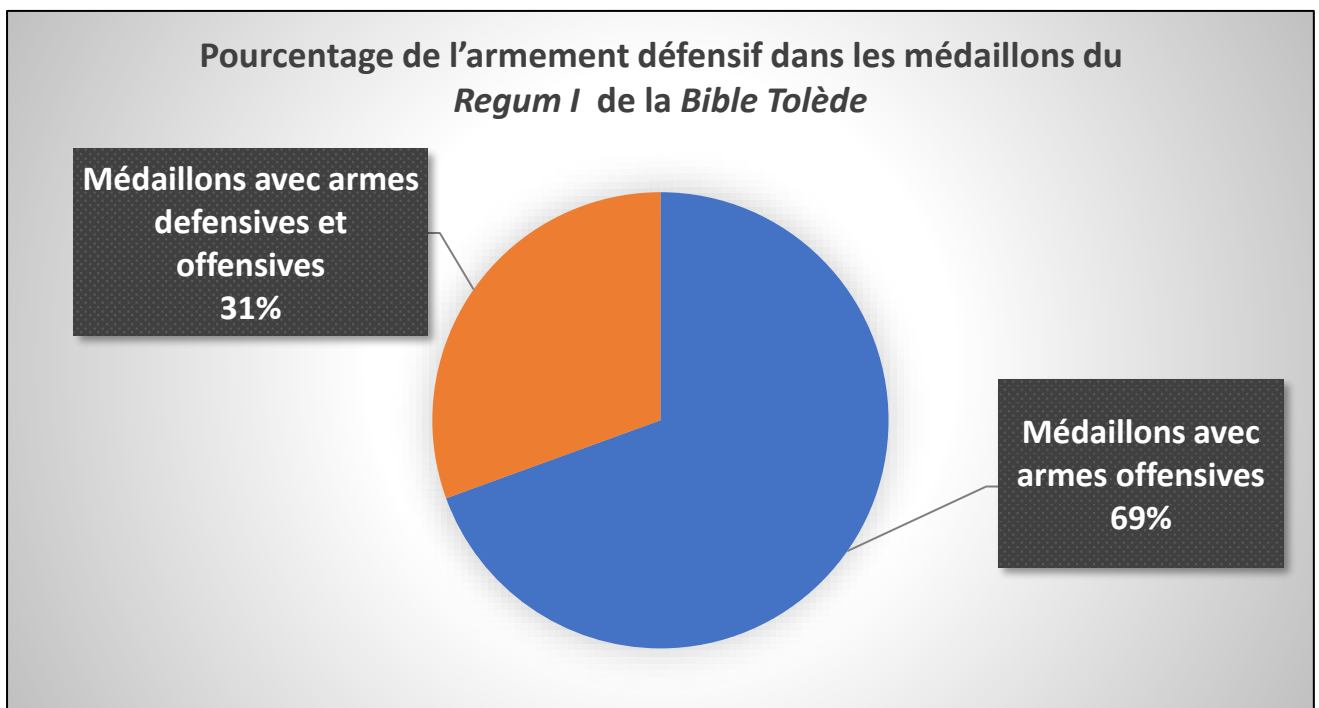
Annexe G : Pourcentage d'apparition des différents types d'armes dans la *Bible Oxford-Paris-London*



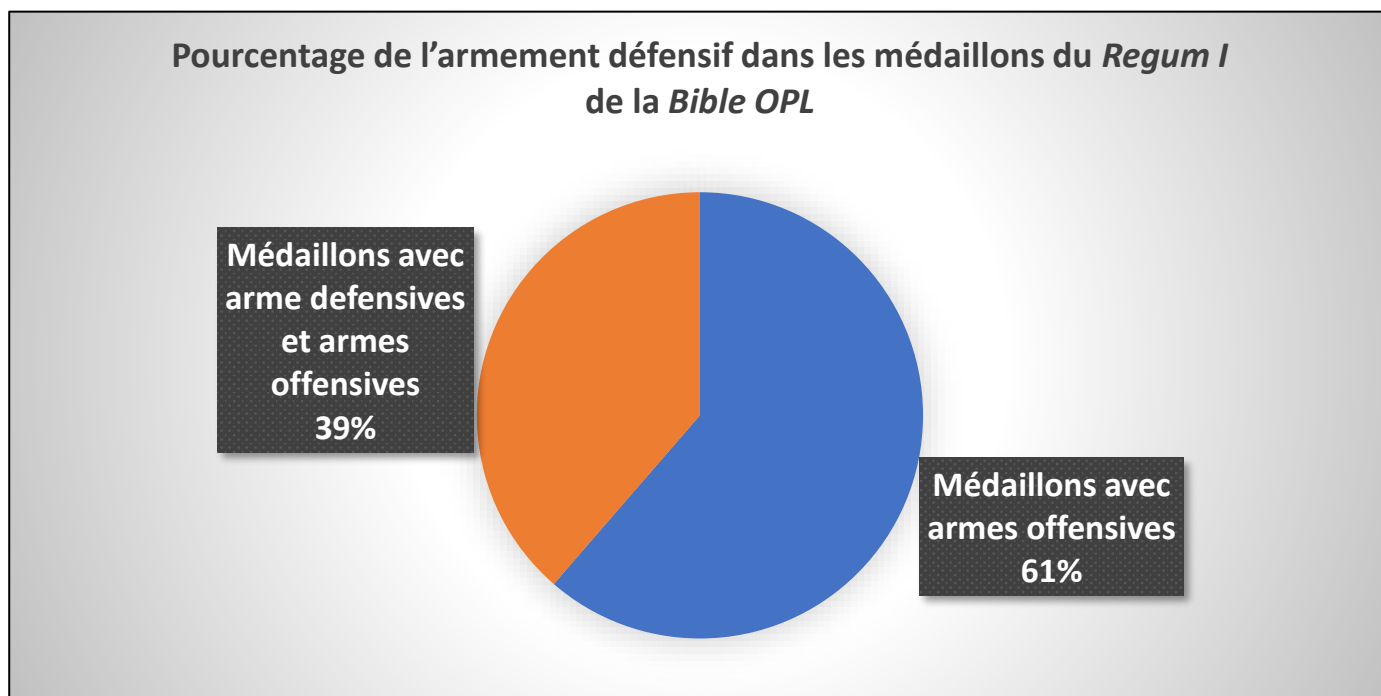
Annexe H : Pourcentage d'apparition des différents types d'armes dans la *Bible de Tolède*.



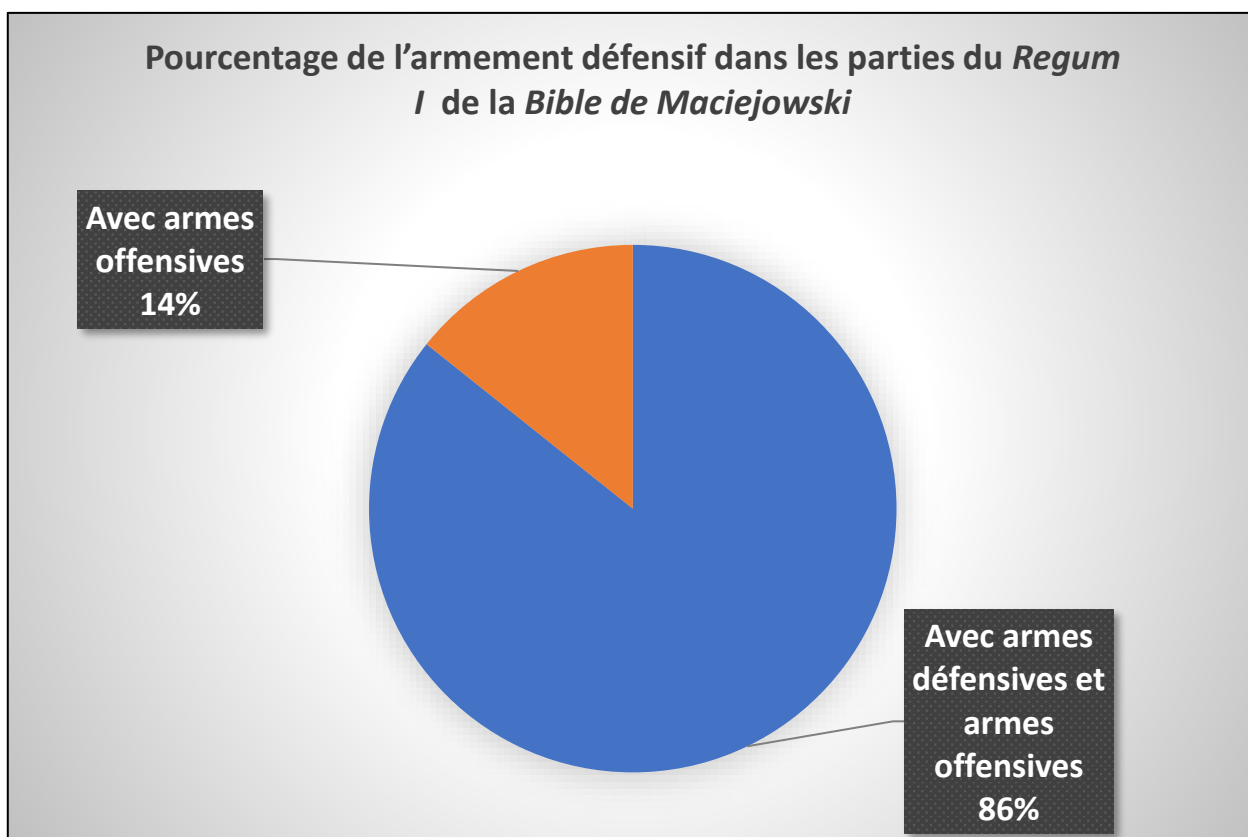
Annexe I : Pourcentage de médaillons dans lesquels figurent des armes offensives et défensives dans le *Regum I* de la *Bible de Tolède*.



Annexe J : Pourcentage de médaillons dans lesquels figurent des armes offensives et défensives dans le *Regum I* de la Bible Oxford-Paris-London.

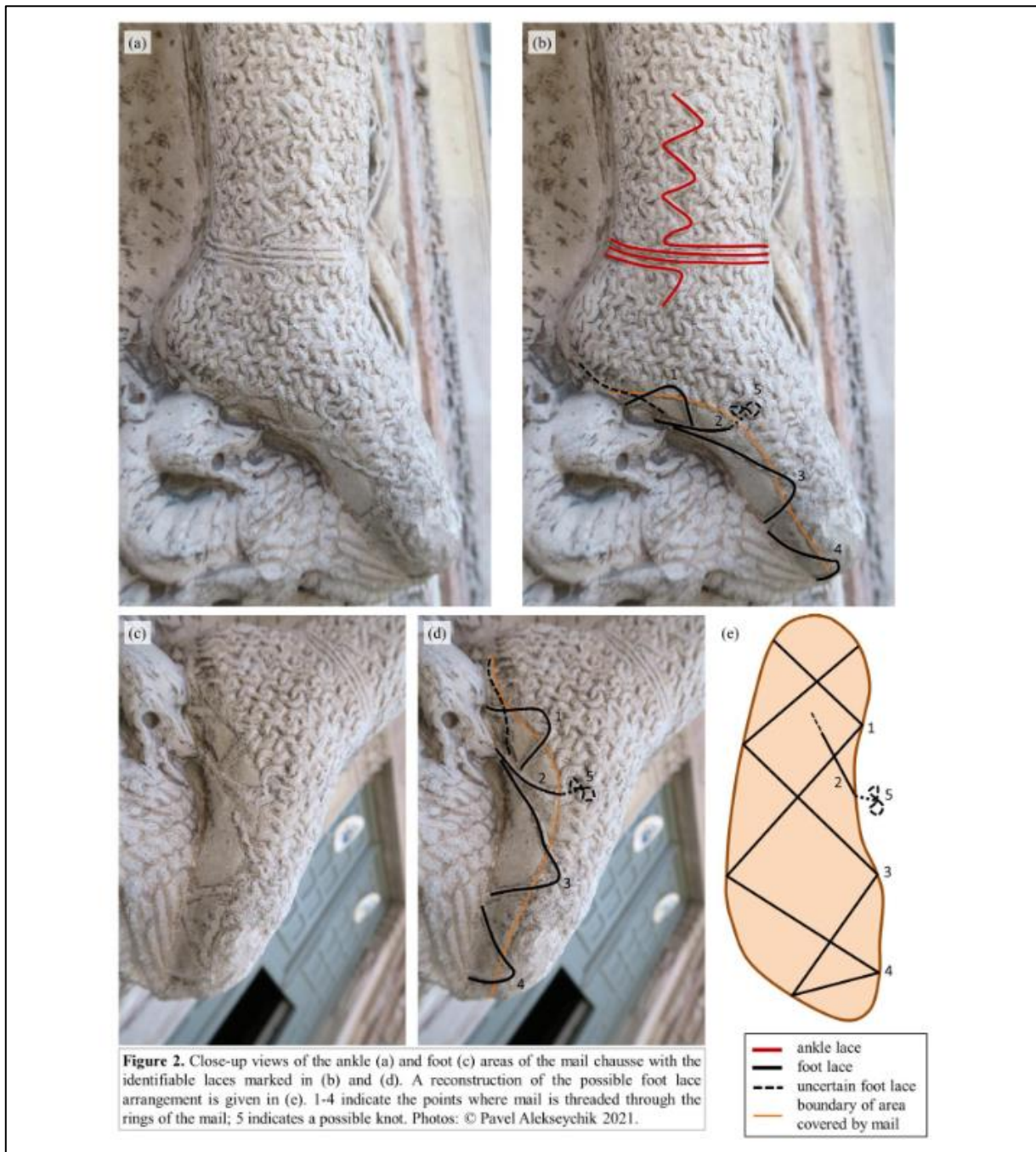


Annexe K : Pourcentage de médaillons dans lesquels figurent des armes offensives et défensives dans le *Regum I* de la *Bible de Maciejowski*.



Annexe L : Chausse de maille de la statue de Roland.

Pavel Konstantinovich ALEKSEYCHIK et Robbie Louis Frederick MCSWEENEY, *The Roland statue at the Verona cathedral: an examination of the mail chausse, helmet straps and helmet decoration*, Zenodo, 2021, p. 3.



Annexe M : Harold prête serment à Guillaume et le reconnaît comme roi.

Simone BERTRAND et Georges BERNAGE, *La vie au XIe siècle sous Guillaume le Conquérant d'après la Tapisserie de Bayeux*, Éditions heimdal., Bayeux, 1975, p. 14-15.



Bibliographie

Corpus iconographique principal :

« Bible de Maciejowski », Pierpont Morgan Library, New York, *MS M.638*.

« Bible moralisée de Tolède », Cathédrale Sainte Marie de Tolède, *Mss 1*.

« Bible moralisée d'Oxford-Paris-London », Bodleian Library, *Bodley 270b*.

Sources textuelles :

Joseph BÉDIER (trad.), *La chanson de Roland*, L'édition d'art., Paris, 1982.

Louis BRÉHIER (trad.), *Histoire anonyme de la première croisade*, 2e tirage., Paris, Les Belles lettres, 1964.

CHRÉTIEN DE TROYES, *Erec et Enide*, trad. fr. Jean-Marie FRITZ, Le livre de poche., 1992.

CHRÉTIEN DE TROYES, *Le Chevalier de la Charrette*, trad. fr. Charles MELA, Le livre de poche., 1992.

CHRÉTIEN DE TROYES, *Le Conte du Graal ou le roman de Perceval*, trad. fr. Charles MELA, Le livre de poche, 1990.

Franck CINATO et André SURPRENANT, *Le livre de l'art du combat: commentaires et exemples*, Paris, CNRS éditions, 2009.

HOMÈRE, *Illiade*, trad. fr. Jean-Louis BACKES, Gallimard, 2013.

Bibliographie scientifique :

Richard ABEL, « Cultural Representations of Warfare In the High Middle Ages: The Morgan Picture Bible », in *Crusading and Warfare in the Middle Ages: Realities and Representations. Essays in Honour of John France*, Routledge, 2016, p. 13-36.

Pavel Konstantinovich ALEKSEYCHIK et Robbie Louis Frederick MCSWEENEY, *The Roland statue at the Verona cathedral: an examination of the mail chausse, helmet straps and helmet decoration*, Zenodo, 2021.

ARMA International Gathering - *A few Test-Cutting Experiments*, 2003,
<https://www.thearma.org/spotlight/TestCutting/TestCuttingEvent2.htm>, consulté le 12 avril 2022.

ARMA International Gathering - *Test Cutting Photos*,
<https://www.thearma.org/photos/Gathering03/testcutting.htm>, consulté le 25 juin 2022.

ASSOCIATION FIEF ET CHEVALERIE, *L'écu d'un chevalier 1225-1260*,
<http://s419357288.siteweb-initial.fr/articles/l-écu-d-un-chevalier-1225-1260/>, consulté le 30 mai 2022.

Martin AURELL, *Excalibur, Durendal, Joyeuse: la force de l'épée*, Paris, Presses universitaires de France / Humensis, 2021.

Michel BALARD, *Le combattant au Moyen âge*, [Paris] Saint-Herblain, SHMES Cid éditions, 1991.

Dominique BARTHELEMY, *Chevaliers et miracles: la violence et le sacré dans la société féodale*, Paris, A. Colin, 2004.

Baudrier « sourcé » XIIIe. Aide à la réalisation., <https://www.grand-sud-medieval.fr/forum/viewtopic.php?t=8973>, consulté le 21 juin 2022.

Renaud BEFFEYTE, *L'art de la guerre au Moyen Age*, Rennes, Ouest-France, 2005.

Simone BERTRAND et Georges BERNAGE, *La vie au XIe siècle sous Guillaume le Conquérant d'après la Tapisserie de Bayeux*, Éditions heimdal., Bayeux, 1975.

François BÆSPFLUG, « La dénonciation des clercs luxurieux dans la Bible moralisée à la lumière de la « Bible de Saint Louis » (vers 1230) », *Revue Mabillon*, 25, 2014, p. 135-163.

Jean BOUDON, « Évolution de l'armement en France du XIe au XIIIe siècle à travers l'iconographie », Aix-Marseille 1, 1968.

E. BOUTARIC, « Armement, tactique et force des armées françaises aux XIIIe et XIVe siècles », *Revue Archéologique*, 8, 1863, p. 333-341.

Olivier BOUZY, « Les armes symboles d'un pouvoir politique: l'épée du sacre, la Sainte Lance, l'Oriflamme, aux VIIIe-XIIe siècles. », *Francia*, 22-1, 1995, p. 45-57.

Tobias CAPWELL et Alan WILLIAMS, « An experimental investigation of late medieval combat with the couched lance », *Journal of the Arms and Armour Society*, 22-1, 2016, p. 2-29.

Élisabeth CARPENTIER, « Le combattant médiéval : problèmes de vocabulaire - de Suger à Guillaume Le Breton », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18, 1987, p. 25-35.

Vincent CHALLET, « “Al arma ! Al arma”, Prise d'arme et recours aux armes à l'époque médiévale: entre autodéfense et revendication de liberté », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest. Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine*, 118-4, 2011, p. 21-34.

Victoria CIRLOT, « Techniques guerrières en Catalogne féodale : le maniement de la lance », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 28-109, 1985, p. 35-43.

COLLECTIF, *L'épée: Usages, mythes et symboles*, Edition de la Réunion des musées nationaux., Paris, 2011.

Philippe CONTAMINE et Olivier GUYOTJEANNIN, *La guerre, la violence et les gens au Moyen Age*, Paris, Éditions du CTHS, 1996.

Éric CRUBEZY et Jean-Claude HELAS, « Le combattant à l'époque médiévale. Vers une approche archéologique et paléopathologique », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18-1, 1987, p. 297-305.

Norman DANIEL, *Héros et Sarrasins: une interprétation des chansons de geste*, trad. fr. Alain SPIESS, Paris, Cerf, 2001.

Aline DEBERT, « Les Bibles moralisées », 2016, <https://imagedmed.hypotheses.org/author/alinedebert>, consulté le 31/03/2022.

Henri DELPECH, *La tactique au XIIIe siècle*, Paris : A. Picard, 1886.

Alain DEMURGER, *Chevaliers du Christ. Les ordres religieux-militaires au Moyen Age (XIe-XVIe siècle)*, Média Diffusion, 2015.

Alain DEMURGER, « Templiers et Hospitaliers dans les combats de Terre Sainte », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18-1, 1987, p. 77-92.

Antoine DESTEMBERG et Fabrice LE GOFF, *Atlas de la France médiévale: hommes, pouvoirs et espaces, du Ve au XVe siècle*, Paris, Éditions Autrement, 2017.

Thomas DESWARTE, « Entre historiographie et histoire : aux origines de la guerre sainte en Occident », in Daniel BALOUP et Philippe JOSSERAND (dir.), *Regards croisés sur la guerre*

sainte : Guerre, idéologie et religion dans l'espace méditerranéen latin (XIe-XIIIe siècle), Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2006, p. 67-90.

Nathanaël Dos Reis, *Changement position lance bouclier*, 2017, https://www.youtube.com/watch?v=R8M_tQN4JDA.

Nathanaël DOS REIS, *Rôle et utilité du gambison aux XIIe et XIIIe siècles en Occident*, <https://nathanaeldosreis.jimdofree.com/2021/12/27/r%C3%B4le-et-utilit%C3%A9-du-gambison-aux-xiie-et-xiii%C3%A8cles-en-occident/>, consulté le 13 janvier 2022.

Nathanaël DOS REIS, *Sangles et Tenues de l'écu - fin XIIe début du XIIIe siècle*, <http://www.degueulesetdargent.fr/2017/02/14/sangles-et-tenues-de-l-%C3%A9cu-aud-%C3%A9but-du-xiii%C3%A8cle/>, consulté le 30 mai 2022.

Hervé DREVILLON et Olivier WIEVIORKA, *Histoire militaire de la France*, Paris, Perrin Ministère des Armées, 2018.

Georges DUBY, *Féodalité*, Paris, Gallimard, 1996.

Georges DUBY, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard [diff. Gallimard], 1986.

Duel épée bouclier XIIIe siècle : Ex Machina, 2018.

Philippe DURAND, *L'armement au Moyen Age*, Bordeaux, Éditions Confluences, 2012, vol. Tome 1.

Philippe Durand, *L'armement au Moyen Age*, Bordeaux, Éd. Confluences, 2013, vol. Tome 2.

Thierry Lalain, *Exercices épée & bouclier : parade / riposte*, 2020. <https://www.youtube.com/watch?v=V41DcAnvYtU>.

Jean FLORI, *L'idéologie du glaive: préhistoire de la chevalerie*, Genève, Droz, 2010.

Jean FLORI, « Encore l'usage de la lance... La technique du combat chevaleresque vers l'an 1100 », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 31-123, 1988, p. 213-240.

Jean FLORI, « Pour une histoire de la chevalerie. L'adoubement dans les romans de chrétien de Troyes », *Romania*, 100-397, 1979, p. 21-53.

FRANÇOIS DE DARDEL, *Glossaire héraldique*, <http://www.dardel.info/heraldique/Glossaire.php#Q>, consulté le 12 juin 2023.

Entrez en Lice, *Se battre au corps à corps avec un arc ! Crédible ou Stupide ?*, 2023. <https://www.youtube.com/watch?v=rUb5JorRgd8>.

Claude Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, Bruxelles, De Boeck, 1995, vol. 1.

Claude GAIER, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, Bruxelles, De Boeck, 2004, vol. 2.

Claude GAIER, « De quelques tendances actuelles de l'historiographie militaire médiévale », *Le Moyen Âge*, 104, 1998, p. 291-303.

Claude GAIER, « A la recherche d'une décise de la lance chevaleresque: Le "coup de fautre" selon Giselbert de Mons, 1168 », in *Mélanges Georges Duby (Femmes)*, 1992, p. 177-196.

François Garnier, *Le langage de l'image au Moyen âge, Tome I*, Paris, le Léopard d'or, 1982.

François GARNIER, *Le langage de l'image au Moyen âge, Tome II*, Paris, le Léopard d'or, 1989.

Claude GAUVARD, Alain de LIBERA et Michel ZINK, *Dictionnaire du Moyen Âge*, 2e édition., Paris, Presses universitaires de France, 2004.

Marian GLOSEK, « Le développement et l'état des recherches sur les épées médiévales en europe », *Fasciculi archaeologiae historicae*, 1-1, 1986, p. 8.

Sylvette GUILBERT, « Combattants pour l'éternité. Représentations de combattants sur les pierres tombales de Châlons-sur-Marne », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18-1, 1987, p. 267-278.

Laurent HABLLOT, « Revêtir l'armoirie. Les vêtements héraldiques au moyen âge, mythes et réalités », in *Espacio, tiempo y forma*, Madrid, 2018, p. 55-87.

Laurent HABLLOT, « Revêtir le prince. Le héraut en tabard, une image idéale du prince. Pour une tentative d'interprétation du partage emblématique entre prince et héraut à la fin du Moyen Âge à travers le cas bourguignon », *Revue du Nord*, 366-367-3-4, 2006, p. 755-803.

Olivier HANNE, *De la guerre au Moyen Âge: anthologie des écrits militaires*, Paris, Bernard Giovanangeli éditeur, 2012.

Edward A. HEINEMANN, « La place de l'élément "brandir la lance" dans la structure du motif de l'attaque à la lance. », *Romania*, 95-377 (1), 1974, p. 105-113.

Babette HELLEMANS, *La Bible moralisée: une oeuvre à part entière. Temporalité, sémiotique et création au XIIIe siècle*, Brepol., Turnhout, 2010.

Raymond IBRAHIM, Julien FUMMARO et Victor Davis HANSON, *L'épée et le cimenterre*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 2021.

Daniel JAQUET, *Combattre au Moyen Âge: Une histoire des arts martiaux en Occident, XIVe-XVIe*, Paris, Arkhê, 2017.

Daniel JAQUET et Bertrand SCHNERB, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIVe-XVIe siècles)*, Neuchâtel, Éditions Alphil Presses universitaires suisses, 2013.

C. LAGANE, « Les éperons à pointe en Europe non méditerranéenne du VIe au XIIe siècle » Mémoire de master I recherche Histoire et Patrimoine, spécialité civilisation antique et

médiévale, Sous la direction de Luc BOURGEOIS, Université de Poitier, UFR Sciences humaines et Art, 2010.

Jack Loomes, *Medieval Western European Swords* | *Sword-Site*, <https://sword-site.com/board/49/medieval-western-european-swords>, consulté le 22 juin 2022.

Jonh LOWDEN, *The Making of the Bibles Moralises: The Manuscripts*, University Park: Pennsylvania State University Press., 2000.

Gaëtan MARAIN et Alexander PIERRE, « La démarche des arts martiaux historiques européens (AMHE) », Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2009. https://peamhe.files.wordpress.com/2012/08/091205_peamhe_demarche_amhe.pdf.

Gilles MARTINEZ, « Des gestes pour combattre. Recherches et expérimentations sur le combat chevaleresque à l'époque féodale : l'exemple du Roman de Jaufré (Paris, BnF, ms. fr. 2164) » These de doctorat, Montpellier 3, 2018.

Gilles MARTINEZ, « L'écu à l'époque romane. Apport des méthodes expérimentales à la compréhension de la gestuelle martiale féodale (XIe- XIIe siècle) », Issoire, 2017, vol. 27e colloque international d'art roman.

Jérémy MASSE, *Des tissus protecteurs ?*, <http://s419357288.siteweb-initial.fr/articles/des-tissus-protecteurs/>, consulté le 11 avril 2023.

P. D. MITCHELL, Y. NAGAR et R. ELLENBLUM, « Weapon injuries in the 12th century Crusader garrison of Vadum Jacob Castle, Galilee », *International Journal of Osteoarchaeology*, 16-2, 2006, p. 145-155.

Robert I. MOORE, *Hérétiques. Résistances et répression dans l'Occident médiéval*, trad. fr. Julien THERY, Belin, 2017.

Alain MOUNIER-KUHN, « Les blessures de guerre et l'armement au Moyen Âge dans l'Occident latin », *Médiévales*, 19-39, 2000, p. 112-136.

Sébastien NADOT, *Rompez les lances ! Chevaliers et tournois au Moyen âge*, Paris, Autrement, 2010.

Johan NICOLAY, « Warriors, soldiers and civilians. Use and significance of weaponry and horse gear in a changing socio-political context », in *Armed Batavians*, Amsterdam University Press, 2007, p. 237-258.

David NICOLLE, *Les croisés*, DelPrado Editeurs., Paris, Osprey Publishing, 2004.

David NICOLLE, *French Medieval Armies 1000-1300*, London, Osprey Publishing, 1991.

William NOEL et Daniel WEISS, *The Book of Kings: Art, War & The Morgan Library's Medieval Picture Bible*, London, Third Millennium Publishing, 2007.

- Ewart OAKESHOTT, *Records of the Medieval Sword*, Revised ed. edition., Woodbridge, Boydell Press, 1991.
- R. Ewart OAKESHOTT, *The Archaeology of Weapons: Arms and Armor from Prehistory to the Age of Chivalry*, Courier Corporation, 1996.
- Michel PASTOUREAU, *L'art héraldique au Moyen Age*, Paris, Seuil, 2009.
- Jacques PAVIOT et Jacques VERGER, *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen âge: Mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000.
- Gad RAUSING, *The Bow: Some Notes on Its Origin and Development*, Habelt, 1967.
- Christiane RAYNAUD, *Armes et outils*, Paris, le Léopard d'or, 2012.
- Christiane RAYNAUD, « *A la hache !* »: *histoire et symbolique de la hache dans la France médiévale, XIIIe-XVe siècles*, Paris, Le Léopard d'Or, 2002.
- Christiane RAYNAUD, *La violence au Moyen âge, XIIIe-XVe siècle: d'après les livres d'histoire en français*, Paris, le Léopard d'Or, 1990.
- Cristina Almeida RIBEIRO, « Renouart au tinel : endroit et envers de la dérision », *Civilisation Médiévale*, 13-1, 2002, p. 237-244.
- J. RICHARD, « Les causes des victoires mongoles d'après les historiens occidentaux du XIIe siècle », *Central Asiatic Journal*, 23-1/2, 1979, p. 104-117.
- Clifford J. ROGERS, *The Oxford encyclopedia of medieval warfare and military technology*, Oxford New York Auckland [etc.], Oxford University Press, 2010.
- Jörg ROGGE (dir.), *Killing and Being Killed : Bodies in Battle -- Perspectives on Fighters in the Middle Ages*, transcript Verlag, 2018.
- David-J.-A. ROSS, « L'originalité de « Tuoldus » : le maniement de la lance », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 6-22, 1963, p. 127-138.
- Jean SAINTY et Jean MARCHE, « Pointes de flèche en fer forgé du Moyen Âge : recherche expérimentale sur leur technique de fabrication », *Revue archéologique de l'Est*, Tome 55, 2007, p. 323-338.
- Jean-Claude Schmitt, *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, 1990.
- Jean-Claude SCHMITT, *Les rythmes au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 2016.
- Valérie SERDON, *Armes du diable: arcs et arbalètes au Moyen âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.
- Bernard SERGENT, « Arc », *Métis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, 6-1, 1991, p. 223-252.

Pierre-André SIGAL, « Les coups et blessures reçus par le combattant à cheval en Occident aux XIIe et XIIIe siècles », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18-1, 1987, p. 171-183.

Alison STONES, « Question of Style and Provenance in the Morgan Picture Bible », in *Between the Picture and the Word, Manuscript studies from the Index of Christian Art in honor of John Plummer*, University Park., Pennsylvania State University Press, 2005, p. 112-121.

Debra Higgs STRICKLAND, *Saracens, demons, & Jews: making monsters in Medieval art*, Princeton (N.J.) Oxford, Princeton university press, 2003.

Noé THEVENOT, « Des gardes d'épées sur les lances médiévales ?! »

Benoît-Michel TOCK, « Une translation autobiographique au XIIe siècle. Gautier d'Arrouaise et la *Translatio sanctae Monicae* », in , 2017, p. 131-140.

Audrey TUAILLON DEMESY, « L'histoire vivante médiévale. Pour une ethnographie du "passé contemporain" », *Ethnologie française*, 44-4, 2014, p. 725-736.

William VOELKLE, « Provenance and Place: The Morgan Picture Bible », in *Between the Picture and the Word*, Index of christian art., Princeton University, 2005, p. 12-23.

Adolph Charles VON NOE, « Lance sur fautre », *Modern Philology*, 1-2, 1903, p. 295-301.

Daniel WEISS, *Art and Crusade in the Age of Saint Louis*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

Allan WILLIAMS, *The Knight and the Blast Furnace : A History of the Metallurgy of Armour in the Middle Age and the Early Modern Period*, Leiden, 2003.

Jean WIRTH, *Les marges à drôleries dans les manuscrits gothiques (1250-1350)*, Librairie Droz., Genève, 2008.

Terence WISE, *Armies of the Crusades*, 1st edition., London, Osprey Publishing, 1978.

Abbès ZOUACHE, « L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle: Casques, masses d'armes et armures », *Annales islamologiques*, , 2007.

Table des matière

INTRODUCTION GENERALE	5
CHAPITRE I : TYPOLOGIE DE L'ARMEMENT	16
PARTIE I LES ARMES OFFENSIVES	18
A) Les armes de jet	18
B) Les armes de mi-distances : les armes d'hast.	26
C) Les armes courtes à une main	36
PARTIE II ÉQUIPEMENT DEFENSIF	47
A) Haubert, protection du torse et extrémités	48
B) Casques et protections de la tête	55
C) Les boucliers	61
CHAPITRE II : <i>ARMINGER</i> QUE SIGNIFIE PORTER LES ARMES ?	70
PARTIE I QU'EST-CE QU'UN COMBATTANT ?	73
A) Une pluralité de combattant dans le corpus ?	73
B) Les différences sociales parmi les combattants dans notre corpus.	75
C) Des combattants qui transgressent les ordres sociaux	83
PARTIE II DES ARMES QUI NE TUENT PAS	86
A) La flèche, messagère de Dieu ?	87
B) La lance, le bâton de potestas	88
C) Porter l'épée, symbole de pouvoir	91
PARTIE III LIRE DANS LES ARMES LES VALEURS DE LA CHEVALERIE	98
A) Contexte historique : entre unité et identité	99
B) Un combat idéalisé portant les valeurs de la chevalerie	101
CHAPITRE III : <i>MILITES CHRISTI</i>	112
PARTIE I BONS CONTRE MAUVAIS	115
A) Situer l'action à travers l'équipement	115
B) Pas de merci, pas de prisonnier	118
C) Le clerc guerrier	120
PARTIE II : L'ÉTERNEL COMBAT, LE CYCLE DES AFFRONTEMENTS	124
A) S'inscrire dans la légende	125

B) Une identité volatile : l'individu est interchangeable	127
C) Une succession de combat cyclique, mais se dirigeant vers une fin.	129
CONCLUSION GENERALE	132
ANNEXE	135
BIBLIOGRAPHIE	148
TABLE DES MATIERE	156